This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

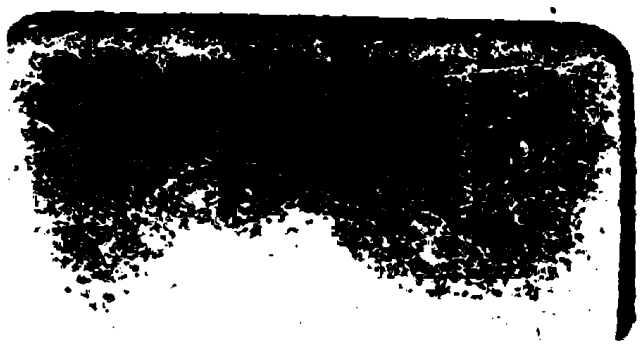
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07581450 3



NKT

Cottin

V. 2

OEUVRES

DE

Mme COTTIN.

TOME IX.

PARIS. IMPRIMERIE DE CASIMIR,

RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

MATHILDE.

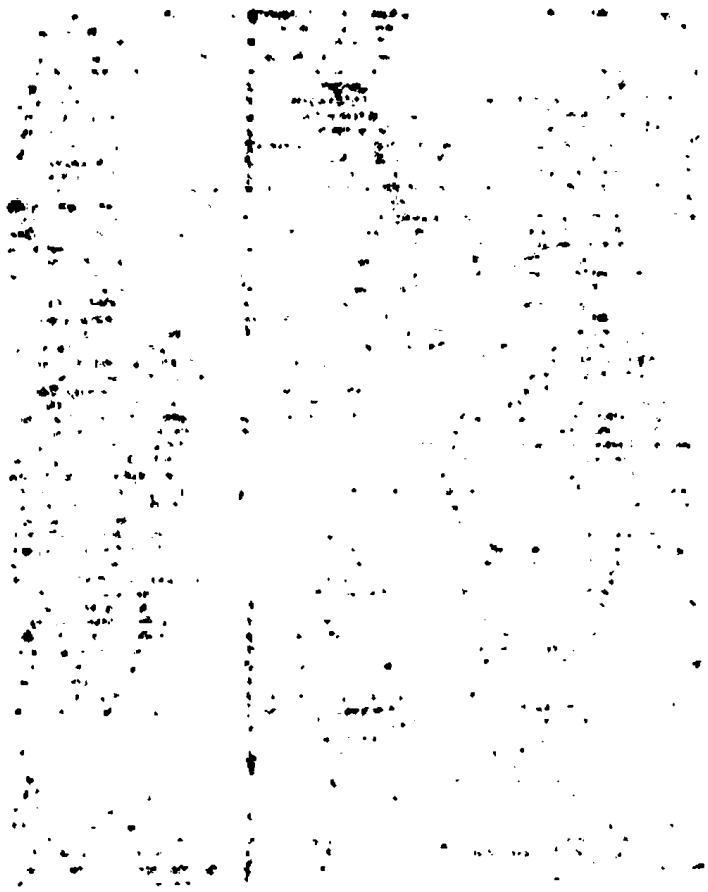
Devéria del. Lecerf sculp.

Notre devoir doit être de nous aimer toujours.

PARIS,

BELLAVOINE, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS N.° 8.

P.re BLANCHARD, LIBRAIRE, GALERIE MONTESQUIEU. N.° 1.



MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES;

PRÉCÉDÉS

D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES CROISADES,
ET DE LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.

TOME SECOND.

PARIS,

LECERF ET BELLAVOINE, LIBRAIRES,
RUE DES NOYERS, N° 8.

1825.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
213931B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1942 L

MATHILDE.

CHAPITRE XIII.

Le jour même, le prince fut introduit un moment dans l'appartement de Bérengère, que Mathilde ne quittait plus : en le voyant, en l'entendant exprimer la joie qu'il ressentait de son rétablissement, la reine, attendrie, s'écria : « Cette vie qui m'est rendue, c'est à vous que je la dois ; et je le dirai bientôt à Richard, je le dirai à l'Europe entière ; un jour je le dirai à ce fils que je porte en mes flancs, et le nom de son bienfaiteur sera le premier qu'il apprendra à prononcer.... O grand prince ! que toutes ces bénédictions réunies soient le prix de vos bontés ; la terre n'a pas de plus grande récompense à offrir. — Mais le ciel en a, ajouta la princesse en rougissant beaucoup, et Malek Adhel pour-

Karl Küp

rait y prétendre; ne le voudra-t-il donc jamais? » Le prince la regarda et ne lui répondit point. Il y avait trop d'émotions dans son cœur, pour qu'en parlant, il eût eu la force de les contenir; et il ne voulait plus laisser paraître aux yeux de Mathilde la violence de l'amour qu'elle lui inspirait; souvent il avait cru voir que la vivacité de ses transports avait alarmé la pudeur de la princesse : peut-être était-ce la cause de la profonde retraite où elle s'obstinait à vivre; peut-être que, pour obtenir plus de confiance, il fallait ne lui montrer que beaucoup d'égards, de respect et de déférence, et cacher soigneusement sa passion jusqu'au moment où il pourrait espérer qu'elle ne s'en effraierait plus. Quand il se fut senti un peu maître de lui, il répondit à la reine qu'il ne désirait ni n'attendait d'autre récompense de ce qu'il avait fait pour elle que le bonheur de l'avoir sauvée et d'avoir satisfait Mathilde. Alors la reine, les yeux humides de pleurs, d'un air craintif, embarrassé, et d'une voix timide, lui dit : « Sans doute,

ce n'est point à moi seule que vous avez rendu la liberté ? Ma sœur.... — Votre sœur ne m'a point demandé la sienne, interrompit impétueusement le prince. — Devait-elle le croire nécessaire, seigneur ? ne nous avez-vous pas promis de ne jamais nous séparer ? — Est-ce que vous voulez partir, madame ? demanda Malek Adhel à Mathilde, en modérant de toute sa puissance l'agitation terrible de son âme ; est-ce que vous voulez quitter ce palais ? — Assurément, je le veux, répliqua la princesse ; mes tristes yeux, tournés vers ma nation, languissent de la revoir, et mon cœur l'appelle toujours. » A ces mots, le prince changea de couleur ; il fit un geste de douleur et de surprise, et s'éloigna précipitamment. Cependant, s'arrêtant tout à coup, il revint avec lenteur sur ses pas, s'approcha d'une fenêtre ouverte, et là, le coude appuyé sur le marbre, et la tête penchée sur sa main, il demeura plongé dans une profonde rêverie. A l'extrémité de l'appartement, la reine et la princesse le regardaient

et se communiquaient à demi-voix les craintes et les espérances que leur inspirait la longue méditation du prince. A la fin, il revint vers elles avec un visage plus tranquille, et dit à la reine, d'une voix un peu contrainte, « que, quand le retour de ses forces lui permettrait de marquer le jour de son départ, il serait temps assez de s'occuper de celui de la princesse ; et si d'ici là vous daignez m'entendre quelquefois, ajouta-t-il en regardant Mathilde, je vous dirai quelles raisons m'engagent à combattre ce désir ; cependant, si aucune de mes raisons ne vous touche, si vous persévérez dans votre désir, si vous voulez me quitter, si vous me dites : Malek Adhel, tu en mourras sans doute, mais n'importe, je veux partir, alors, madame, vous serez libre, je ne vous retiendrai plus ; je ne vous reverrai plus, non plus, jamais ; ne savez-vous pas que pour vous obéir je ferai aisément le sacrifice de ma vie ? » Cependant, en dépit de ses efforts et de son courage, quelques larmes furtives trahissent la violence de sa douleur, et s'é-

chappent sur son mâle visage ; Mathilde les voit, et les siennes coulent en abondance : agité de sa propre émotion, mais plus encore de celle que montre la princesse, Malek Adhel sent que, s'il ne la quitte à l'instant même, il ne pourra contenir plus longtemps l'expression d'une passion qui n'a jamais été si impétueuse ; alors, sans lui dire un mot, sans même la regarder, il sort de l'appartement. Mathilde continue à pleurer ; la reine l'embrasse, et lui dit : « Ne vous désespérez pas ; votre départ souffrira moins d'obstacles que je ne l'avais craint ; je vois qu'avec des larmes et des prières il n'est rien qu'on ne puisse obtenir du cœur le plus généreux qui existe sans doute parmi les hommes. — Mais, est-il vrai, ma sœur, que mon départ peut lui donner la mort ? demanda Mathilde en essuyant ses pleurs. Si vous continuiez à le traiter avec une rigueur aussi outrée, répondit Bérengère, peut-être porteriez-vous son désespoir jusqu'à un excès où l'on peut tout craindre ; mais en le voyant quelquefois, en lui par-

lant avec une tranquille bienveillance, vous calmerez ses tourmens, vous le ferez participer à la paix qui règne dans votre âme ; et, si vous ne parvenez pas à remplir la sienne de l'image de votre Dieu, du moins lui persuaderez-vous que, pour un héros comme lui, la vertu ne doit jamais être un effort assez difficile pour qu'il en puisse coûter la vie. » Mathilde adopta ces raisons, et consentit à ne plus fuir le prince. Cependant, en prenant une résolution si contraire à celle que l'archevêque lui a commandée, elle ne croit point lui désobéir, parce que, sa situation n'étant plus la même, il lui semble que sa conduite ne doit pas l'être non plus ; et, en raisonnant ainsi, elle ne s'apercevait point que, la maladie de Bérengère ayant ouvert son cœur à la pitié, il n'avait eu qu'un pas à faire pour aller de la pitié à la tendresse ; que l'air triste et passionné du prince le lui avait fait faire, et que par conséquent ce n'était pas sa situation, mais son cœur, qui avait changé.

Cependant il lui arrivait souvent, au mi-

lieu de ses prières, que mille idées terrestres la troublaient tout à coup; il lui semblait alors que Dieu s'éloignait d'elle et la livrait à l'éternel ennemi de l'homme, qui remplissait son âme de dangereuses illusions et de terreurs fantastiques. Inquiète, effrayée, elle avait recours aux larmes et aux pénitences; mais ces larmes, que la seule piété ne faisait pas couler, ne la soulageaient pas; et, au milieu des plus dures pénitences, sa pensée s'échappait toujours ailleurs.

La jeune novice passait souvent les nuits entières dans cet état d'angoisses intérieures, dont elle ne connaissait ni la cause ni le remède; et son visage, altéré par les anxiétés de son esprit, frappa plusieurs fois la reine; mais cette épouse passionnée, qui n'apercevait rien qu'à travers son cœur, persuadée que le malheur d'être loin de Richard était le seul auquel on pût être sensible, ne voyait dans la tristesse de Mathilde que la crainte de ne pas partir, l'ennui d'être à Damiette, et ne doutait point qu'arrivée au camp des croisés, elle ne reprît sa tranquillité première. En

attendant, le mal qui consume Mathilde s'accroît tous les jours ; abattue par le jeûne, l'inquiétude et la pénitence, elle languit et penche vers la terre, semblable au lis humide de la vallée, que les rayons d'un soleil trop ardent ont frappé ; ses yeux sont voilés, on teint perd son éclat ; hélas ! cette touchante tristesse ne sert qu'à l'embellir encore, et Malek-Adhel qui la voit, la contemple, s'enflamme de plus en plus ; mais il se tait : car il a appris auprès de cette fille céleste ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, à respecter la pudeur ; pourvu qu'à son approche le visage décoloré de la vierge se couvre d'un léger incarnat, il sent qu'il n'en doit pas demander davantage, et que, pour obtenir ce qu'il désire, il doit avoir l'air de ne rien espérer.

Son silence rend Mathilde moins craintive ; il voit croître sa confiance à l'ombre de la réserve qu'il s'impose ; quelquefois elle daigne lever les yeux sur lui, lui sourire ; elle répond à ses questions et ne se recule point quand il s'approche : trop heureux de

ces légères faveurs, il ne parle point encore de son amour; mais ses yeux, son accent, son air, en parlent à tous momens; le feu qui le brûle, entoure, presse, émeut la princesse, et s'échappe d'autant plus au dehors, qu'il est comprimé davantage; n'osant se placer sur les lèvres du prince, il déborde de tous côtés, et répand sur ses gestes et ses moindres discours une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée, et contre laquelle la vertu même ne se défendrait pas; l'innocence le peut encore moins. Comment Mathilde, qui jamais n'a connu que cet amour divin dont l'effet est de porter dans l'âme un calme doux et salutaire, supposerait-elle que l'amour est la cause de l'agitation qu'elle éprouve, et comment penserait-elle à en arrêter les progrès! Cependant un poids accablant oppresse sa poitrine; ses regards sont vagues et distraits: tantôt une rougeur brûlante couvre son visage, l'instant d'après une prompte pâleur lui succède, et un frisson mortel court dans ses veines; mélancolique et rêveuse, elle se

retire dans les lieux les plus reculés, les plus sombres du palais, et par instinct se cache à tous les yeux quand elle ignore encore qu'elle a quelque chose à cacher.

Mais déjà plusieurs jours se sont écoulés, et les forces de Bérengère sont revenues; elle sent qu'elle peut partir; il est temps d'en parler au prince, et de savoir enfin si Mathilde la suivra. Ce n'est pas sans effort qu'elle va revenir sur ce sujet, et qu'elle se résoudra à déchirer le cœur auquel elle doit la vie; mais son devoir et son intérêt même le lui commandent; car si elle ne réussit pas, elle est décidée à partir seule; et pourrait-elle se permettre de laisser Mathilde à Damiette, si elle n'avait pas tenté auparavant tous les moyens de l'en arracher.

Le soir arrive; la reine fait lever toutes les jalousies du salon de jaspe; elle s'assied avec Mathilde sur de riches coussins, près d'une croisée, d'où l'on aperçoit les bosquets fleuris du Delta, et dans le lointain les flots toujours agités de la mer. Le prince entre, se place aux pieds des princesses. Bérengère

garde le silence; elle cherche dans sa pensée ces termes tendres et flatteurs que les femmes savent employer souvent avec tant de magie pour adoucir les sacrifices qu'elles imposent, mais elle n'en trouve point qui la satisfassent; de quelque manière qu'elle dise au prince qu'il faut que Mathilde parte, toutes lui perceront le cœur; elle n'a point la force d'entamer ce terrible sujet; chaque fois qu'elle ouvre la bouche, le souvenir de ce qu'elle doit au prince suspend ce qu'elle va dire, et arrête le mal qu'elle va faire. Déchirée entre son devoir et sa faiblesse, elle ne sait que résoudre, et tombe dans une si profonde préoccupation, qu'elle ne voit plus ce qui l'entoure, et que Mathilde se sent comme tête-à-tête avec le prince. Celle-ci éprouve alors le plus cruel embarras, ses lèvres ne trouvent aucun mot à dire, et ses regards aucun objet pour se reposer; de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle voit toujours ceux de Malek Adhel attachés sur elle; si elle se tourne vers la campagne, il se penche doucement, et de ses lèvres ose

presser le bas de sa robe. Mathilde sent bien qu'elle ne doit pas le souffrir, mais en s'éloignant elle craint qu'il ne devine la raison qui la fait fuir, et il lui semble qu'en lui laissant voir qu'elle s'est aperçue de sa secrète témérité, elle aurait trop à rougir. Cependant, en se prolongeant, cette situation devient si pénible, que Mathilde n'hésite plus; elle se lève, elle va s'éloigner. Ce mouvement arrache tout à coup la reine à sa distraction; elle retient Mathilde, et sans oser regarder le prince, elle lui dit d'un ton vif et précipité : « Seigneur, le jour est venu où je puis fixer mon départ et profiter de vos bienfaits; je meurs si je ne pars pas, mais je ne puis partir sans Mathilde. » Elle s'arrête comme oppressée de la douleur du prince. Mathilde, qui était debout, voit que son sort va se fixer, et retombe doucement sur son siége. Malek Adhel répond avec une modération affectée : « Si votre sœur l'exige, madame, ce jour-ci sera le dernier qui me verra auprès d'elle; mais pour prix de cette obéissance, je lui de-

mande de l'entretenir un moment sans témoins; après que je lui aurai dit ce que je ne veux dire qu'à elle, si elle persiste à vous suivre, je ne m'opposerai plus à son départ, et vous n'aurez qu'à en marquer le jour. » En achevant ces mots, le prince soupire profondément, comme déjà résigné à son sort. Bérengère le regarde avec surprise, puis interroge la princesse, et lui demande une réponse; elle n'en reçoit aucune. Mathilde, la tête penchée sur sa poitrine, demeure silencieuse et immobile. A la fin, la reine se lève et lui dit : « Vous venez d'entendre le prince; votre départ ne dépend plus que de vous.... Je vous laisse avec notre généreux bienfaiteur; écoutez-le, vous ne pouvez vous en dispenser. — Ne le puis-je en effet? demanda la princesse d'une voix tremblante. — Non, reprit vivement le prince, vous ne le pourriez sans une horrible barbarie; songez donc que pour quelques minutes d'entretien c'est ma vie que je vous promets. » Ces mots décident Mathilde; elle laisse lentement aller la main de la reine,

qu'elle tenait encore ; Bérengère sort de l'appartement, et Malek Adhel s'assied à sa place.

Il se fait un long silence ; le prince paraît craindre de le rompre, et Mathilde le craint bien plus encore : mais s'il ne lui parle pas, il la regarde ; ses yeux errans sur tant de charmes ne peuvent s'en rassasier, et maintenant, s'il continue à se taire, ce n'est plus par la crainte de parler, mais parce qu'il a oublié ce qu'il voulait dire ; il ne songe plus qu'à voir et à aimer Mathilde : plus il la contemple, plus il s'enflamme ; il s'approche, il la touche ; d'ardens soupirs s'exhalent de sa poitrine ; une vive rougeur se répand sur le front de la vierge, elle est oppressée ; le voile qui couvre son sein semble s'animer par le mouvement qu'il en reçoit ; Malek Adhel le voit, et l'espoir naît dans son cœur ; son trouble augmente, ses désirs l'égarent, il ose presser contre son sein la vierge du Seigneur.... L'infortunée ! le feu du ciel n'est pas plus prompt à embraser sa proie ; mais la pudeur s'épouvante,

la religion frémit; elle repousse avec horreur l'audacieux musulman, et cache dans ses mains son visage baigné de larmes. A la vue de ces pleurs, Malek Adhel tombe à genoux devant elle; il sent qu'il l'a offensée, et il en est au désespoir; car dans les heureux climats où la chevalerie est en honneur, jamais l'amour n'alluma une flamme plus sincère que celle qui brûle le cœur du jeune Arabe : prosterné devant la princesse, il lui jure un respect inviolable, et s'engage à ne jamais lui parler d'une passion qui l'outrage; mais il la supplie de l'écouter; elle ne le veut point; elle relève sa tête avec dignité, le regarde d'un air imposant et fier, et s'éloigne sans qu'il ose la retenir. Cependant, toujours à genoux à la place qu'elle vient de quitter, il étend les bras vers elle; il la conjure, avec l'expression la plus douloureuse, de l'entendre un moment, un seul moment, et promet de ne point s'approcher d'elle, de rester à la distance où il est : Mathilde s'arrête alors, et jetant sur lui un œil froid et sévère, elle dit : « Je ne peux plus écouter

qu'un seul mot de vous, et ce mot doit être l'ordre de mon départ. — Mon pardon n'est-il qu'à ce prix ? demanda-t-il en la regardant d'un air humble et passionné. — Si ma liberté m'est rendue, répliqua-t-elle, je jure de ne conserver que la mémoire de vos bienfaits, et d'ensevelir le souvenir de cet instant dans un éternel oubli. » Hélas ! elle ne savait pas qu'elle venait de promettre ce qu'elle ne pouvait plus tenir, et que le souvenir de cet instant allait s'unir à toutes ses rêveries, et la poursuivre pendant le calme des nuits comme dans le tumulte du jour.

Cependant le prince demeure en suspens ; il hésite, il soupire, il regarde Mathilde, et ne trouve pas assez de force en lui-même pour promettre de ne la plus revoir : mais elle paraît impatiente ; elle fait un mouvement, elle va sortir ; il se décide, l'avenir s'anéantit, le présent est tout : pour prolonger de quelques minutes le plaisir de voir celle qu'il aime, il va se condamner à une éternelle douleur. « Ne vous éloignez pas, Mathilde, s'écrie-t-il avec un accent déchi-

rant, je vais vous obéir. » La princesse s'arrête encore; une douce satisfaction se peint sur son visage; elle élève vers le ciel et ses mains et ses yeux. « O mon paisible cloître, ô joies de ma jeunesse, ô ma patrie, je vous retrouverai donc! — Fille ingrate et cruelle, s'écrie le prince en se précipitant vers elle et saisissant une de ses mains en dépit de ses efforts, faut-il que votre bouche bénisse l'instant qui va briser mon cœur, et que la joie éclate dans vos yeux quand je prononce l'arrêt de ma mort! Pas un regret sur mon sort, pas une larme sur ma douleur; et quand je suis traité avec une telle barbarie, retenu par un respect imaginaire, je craindrais encore d'offenser celle qui m'arrache la vie, sans daigner seulement me plaindre!.... Non, non, vous ne me fuirez pas; vous m'entendrez malgré vous; » et forçant la princesse à s'asseoir, il se mit à genoux devant elle, prit ses deux mains dans une des siennes, posa l'autre sur le dos du fauteuil, et la regardant avec des yeux remplis de délire et d'amour: « Oui,

reprend-il, tu m'entendras, tu sauras quelle passion me dévore, quels transports j'ai enchaînés, et quels horribles tourmens me déchirent : puisque mon silence ni mon respect n'ont pu te fléchir, connais donc mon amour; entends sa voix; malgré toi prête l'oreille à ses cris, peut-être en seras-tu émue, et pénétreront-ils jusqu'à ton cœur. » La princesse, à ces mots, se rejette en arrière en détournant la tête avec effroi. « O regarde-moi, reprend-il d'une voix suppliante; par pitié regarde-moi; il y a plus de délices dans un seul de tes regards que dans toutes les délices de la terre.... Non, c'est en vain que je le promettrais, je ne puis me séparer de toi; je ne puis cesser de te voir : cela seul est hors des bornes de mon obéissance; permets-moi seulement de rester à tes côtés, et puis ordonne.... Veux-tu retourner en Europe ? je suis prêt à t'y conduire; veux-tu régner en ces lieux, veux-tu un trône ? je t'y ferai monter... O maîtresse absolue de ma destinée ! commande à ton esclave; me voici sans voix devant toi, mais mon silence te

parle assez. » Il s'arrête oppressé ; il tremble ; des larmes passionnées coulent en abondance de ses yeux et baignent les mains de Mathilde ; il ne la retient plus ; l'excès de son émotion lui a ôté toutes ses forces ; il ne la retient plus, et elle demeure encore : ce n'est plus la main du prince, c'est sa propre faiblesse qui l'enchaîne : Malek Adhel le voit, et plein d'espérance, il goûte la félicité suprême ; mais semblable à toutes les joies du monde qui, entre l'espoir et le regret s'arrêtent à peine un moment, le fugitif bonheur du prince s'évanouit tout à coup avec la faiblesse de Mathilde ; elle s'aperçoit qu'elle est libre depuis un instant, et rougit d'être encore depuis un instant auprès de Malek Adhel : la vertu, qui est toujours ce qu'elle aime le mieux, lui commande de fuir sans tarder davantage ; elle va lui obéir : le prince voit son intention ; il voit qu'il y a dans ce cœur chaste et religieux une force qu'il ne peut vaincre ; abattu par cet obstacle, il cesse d'exprimer des vœux inutiles ; mais s'avançant vers Mathilde, le désespoir

dans l'âme et les yeux pleins d'une sombre douleur, il lui présente un poignard et dit : « Eh bien, puisque tu veux me fuir, tu es libre ; quitte à jamais ces lieux ; mais avant de t'éloigner, par pitié, plonge ce fer dans ma poitrine, il me fera moins de mal que ton départ. » De sa faible main la vierge soulève avec effort l'arme homicide, et regardant le prince avec attendrissement, elle dit : « Avant que je l'enfonçasse dans un cœur si généreux, je verserais assurément tout mon sang. O prince magnanime ! pourquoi vous livrer à de si violentes douleurs, à de si coupables tendresses ? quel est votre espoir, qu'osez-vous me demander ? Existe-t-il un lien possible entre la sœur de Richard et le frère de Saladin ? existe-t-il un lien qui ne soit un crime entre une fille chrétienne et un prince musulman ? Un sacrifice est-il au-dessus de votre courage, et vous est-il plus facile de mourir que d'être vertueux ? »

Ce peu de mots apaise l'emportement du prince ; il est frappé du mélange de dignité

et de douceur empreint dans la physionomie de Mathilde ; elle s'aperçoit qu'elle a réussi à le calmer, et aussitôt elle reprend, avec un sourire angélique : « Et si vous élevant au-dessus de tous les désirs terrestres, vous me laissez suivre en paix la route que le ciel m'a tracée, quel homme obtiendra jamais de moi ce que je vous donnerai ! quel homme aura plus de droits à ma reconnaissance, à mon estime, à ma vénération ! — Et votre amour, Mathilde, interrompit le prince, votre amour appartiendra à un autre époux. — Mon amour n'appartiendra qu'à Dieu, s'écria-t-elle avec un pieux enthousiasme ; seul il aura et mes vœux et mon cœur ; jamais ils ne seront le partage d'aucun mortel.... Noble Malek Adhel, laisse-moi, laisse-moi retourner aux autels de ce Dieu à qui je suis promise, de ce Dieu qui ne l'aurait peut-être pas emporté sur toi s'il t'avait fait chrétien. » Elle dit, et s'arrête étonnée de ce qu'elle a dit. Malek Adhel s'écrie : « Quel que soit le Dieu qui t'inspire, je cède à son ascendant : fille

étonnante et sublime, sois libre ; dispose, ordonne, commande ton cortége ; choisis ta route ; mes esclaves sont à toi, et ici tout t'est soumis comme moi-même. » A ces mots, dans la crainte d'une nouvelle faiblesse, elle se hâte de s'éloigner ; mais avant de passer le seuil de la porte, elle s'arrête, se retourne, et dit : « Recevez mes adieux, recevez mes bénédictions ; dans ce cloître où je cours m'ensevelir, je prierai pour vous jusqu'à la fin de ma vie, et si Dieu daigne m'entendre, un jour viendra où nos pensées embrasseront le même but, concevront les mêmes espérances ; et dans ce monde, si tout nous séparait, dans le ciel, tout nous réunira. »

Elle dit, et il ne la voit plus ; que dis-je, il ne la voit plus ? Partout elle est présente à ses yeux : il ne voit, il n'entend qu'elle ; dans l'agitation désordonnée de ses esprits, il marche à grands pas, sans savoir où il est, ni qui il est : plusieurs esclaves s'avancent vers lui, lui parlent ; il n'entend rien, il les regarde fixement et ne leur répond pas : on

l'entoure, on l'interroge, il s'éloigne en silence; il marche vers son appartement, s'assied; son corps est immobile, et pendant quelques instans il oublie la terre où il vit, et croit habiter un monde qui n'est peuplé que de l'image de Mathilde.

Cependant Metchoud vient d'arriver; c'est ce que les esclaves du prince étaient venus lui dire, et ce qu'il n'a pas entendu : déjà la nouvelle de la prise de Ptolémaïs est répandue dans Damiette : le peuple effrayé croit voir les chrétiens maîtres de Jérusalem, et court dans les mosquées implorer le sourd Mahomet : les soldats s'assemblent autour du palais, les émirs veulent voir Malek Adhel; mais il est enfermé, et nul n'ose forcer sa retraite. Tandis qu'autour de lui la rumeur naît, croît et s'augmente, il demeure livré à sa rêverie; et seul il ignore encore la prise de Ptolémaïs.

Cependant Metchoud demande à grands cris à être introduit auprès du prince; il montre les ordres du sultan : à ce nom sacré toutes les portes s'ouvrent, les gardes mêmes

de Malek Adhel n'osent point résister. Metchoud s'avance, il est devant le prince ; celui-ci s'étonne de sa témérité ; Metchoud lui présente en silence les lettres de Saladin, cachetées du sceau royal ; à cette vue, l'amitié recouvre ses droits affaiblis dans le cœur de Malek Adhel : il baise avec respect ce papier que lui envoie un frère qu'il aime, et demande à Metchoud dans quel lieu il a laissé Saladin. « Sur la montagne de Kouroutba, répond Metchoud, où il t'attend avec impatience, ne comptant que sur la force de ton bras pour ressaisir la superbe Ptolémaïs, que les chrétiens lui ont arrachée. — Est-ce que les chrétiens sont maîtres de Ptolémaïs ? s'écria Malek Adhel, frappé de surprise. — Peut-être ne devrais-tu pas t'en étonner, reprit hardiment Metchoud, puisque c'est toi qui as causé sa chute ? — Qu'oses-tu dire, téméraire esclave ? interrompit le prince avec colère. — Je dis que c'est la voix de l'archevêque de Tyr et le bras de Montmorency qui ont abattu Ptolémaïs ; c'est toi qui leur as rendu la li-

berté, c'est donc toi que j'accuse du malheur de nos armes : je t'ai accusé de même devant ton frère ; je ne retracterai point mes paroles devant toi : si tu les crois fausses et perfides, tu peux me punir, ma vie est dans tes mains. » Malek Adhel est frappé de la justesse de ce reproche, il voit ses torts ; et se sentant trop de moyens de les réparer pour craindre d'en faire l'aveu, il répond : « Va, fidèle serviteur, ce n'est pas auprès de moi que ta franchise et ton zèle pourront te nuire : tu m'as accusé et je m'accuse aussi ; mais si j'ai fait une faute, je puis la racheter, et rendre Ptolémaïs à mon frère.—Sans doute tu le peux ; pour la reconquérir tu n'as besoin que de te présenter devant ses murs ; mais le sang de tous les fidèles musulmans qui ont péri en la défendant, comment le rachèteras-tu ? — Metchoud, reprit le prince d'un air sombre, n'en dis pas davantage, tu mets le trouble dans mon cœur, car je sais que le sang répandu ne dort point, et ne reste jamais sans vengeur.... Laisse-moi seul maintenant, laisse-moi voir quelle ex-

piation mon frère me demande pour une faiblesse dont les conséquences ont été si funestes, mais dont la cause est trop belle pour perdre jamais son empire dans mon cœur. — Que dis-tu, illustre prince ? repartit Metchoud, un guerrier comme toi doit-il laisser ternir sa gloire par un amour insensé, et préfères-tu à ta patrie en larmes, une chrétienne vagabonde ? — Sur ta tête, n'ajoute pas un mot, esclave présomptueux, répliqua vivement le prince, et si tes jours te sont chers, retiens ta langue sacrilége, et garde-toi de laisser échapper un mot outrageant contre la princesse d'Angleterre. »

Metchoud sortit et n'obéit point aux ordres du prince, car son âme était profondément ulcérée contre lui : la honte d'avoir été battu par les chrétiens, d'avoir été réduit à leur donner lui-même les clefs de Ptolémaïs; l'image de tous les soldats moissonnés à cette fatale journée, le souvenir de sa famille captive et de ses fils massacrés, avaient allumé dans son âme une haine violente contre l'auteur de tant de désastres; aussi ne

pouvait-il contenir son ressentiment, et il exhala devant les grands et les émirs, devant les troupes et le peuple, tous les reproches que méritait la faiblesse du prince, et toute l'horreur que lui inspirait la chrétienne qui en était l'objet; mais les troupes et le peuple, les émirs et les grands étaient trop sincèrement attachés à Malek Adhel pour accueillir de pareilles plaintes, et ne pas repousser toutes celles qui attaquaient l'honneur du prince qu'ils adoraient; toutefois s'ils le défendaient contre Metchoud, ils se joignaient à celui-ci pour accuser la princesse d'Angleterre; elle seule à leurs yeux était cause du malheur des musulmans : aussi apprirent-ils avec de grandes acclamations de joie que les ordres du sultant allaient l'arracher au prince, et que Metchoud lui-même était chargé de la ramener au camp des croisés. Mais tandis que cette nouvelle, répandue à dessein par Metchoud dans toutes les villes, réjouit le cœur des habitans, Malek Adhel ouvre les lettres de Saladin : elles lui confirment que

c'est au renvoi de l'archevêque et de Montmorency qu'est due la prise de Ptolémaïs : il sent combien, à cet égard, son frère aurait de reproches à lui faire, et il ne lui en fait aucun, il voit qu'on a voulu élever des soupçons sur sa fidélité dans l'âme du sultan, et que le sultan les a tous repoussés ; au lieu de se plaindre de lui, il implore son secours, et prie quand il pourrait commander. Répondra-t-il par de nouveaux torts à une si confiante, si touchante bonté, et ne fera-t-il rien pour un frère offensé qui, étant son maître, ne lui parle qu'en ami ? Sans doute le sacrifice est immense : se séparer de Mathilde, ne plus la voir ! Mais Mathilde elle-même ne l'exige-t-elle pas, ne lui a-t-il pas promis de ne plus s'opposer à son départ ; et quand Saladin le veut ainsi, et que l'intérêt de la patrie l'ordonne, l'amour sera-t-il plus puissant que la foi, le devoir, l'amitié ? O quel terrible combat ils se livrent! comme ils agitent, bouleversent et déchirent le sein du jeune Arabe ; mais l'amour, quelque violent qu'il puisse être, n'est pas toujours

plus fort qu'une grande âme, et si jamais homme ne le connut au degré où l'éprouve Malek Adhel, jamais homme aussi ne fut plus capable de ces grandes résolutions, de ces élans d'héroïsme qui s'élèvent au-dessus de tout, subjuguent tout, faiblesses, craintes, dangers, et jusques aux passions mêmes: c'en est fait, il est déterminé; Mathilde partira, il le veut; il le jure, et à ce serment, la vertu triomphe et sonne sa plus belle victoire.

Mais quand l'ascendant de l'amitié vient de l'emporter sur l'amour, c'est contre cette même amitié que la générosité lutte encore, et l'âme magnanime de Malek Adhel a eu plus de force pour consentir au départ de Mathilde, que pour se résoudre à manquer de foi à la reine. Il vient de sacrifier sa vie à son frère, mais son honneur est encore d'un plus grand prix, et son honneur lui commande de ne pas rétracter la parole que Bérengère a reçue de lui. Cependant les ordres de Saladin sont à cet égard aussi précis que sévères; Metchoud les connaît, il les

aura déjà répandus, et Malek Adhel n'a de moyens pour y désobéir, qu'en faisant révolter ses soldats contre la volonté suprême du sultan : il sait bien qu'il en a le pouvoir, mais en a-t-il le droit, et, parce que son frère lui a laissé une autorité absolue en Égypte, en usera-t-il pour le trahir ? Et maintenant que ce n'est plus entre sa faiblesse et son devoir qu'il hésite ; mais entre deux devoirs également impérieux, que va-t-il résoudre, et lequel sera sacrifié ? A la fin, il s'écrie : « Demain, je fais préparer le vaisseau qui portera Mathilde à Ptolémaïs, l'aurore du jour suivant la verra partir ; moi, je remonte le grand fleuve avec la reine, je la laisse au Caire, libre, maîtresse dans le palais des califes ; aussitôt je me hâte d'aller demander à Saladin l'ordre de sa délivrance ; je ne le demanderai point en vain, je ne ferai point valoir impunément la parole que j'ai donnée à la reine : Saladin la ratifiera, car il a horreur du parjure, et il ne souffrirait pas que son frère en commît un. »

Cependant la nuit s'est écoulée dans ce long combat des plus nobles et des plus vifs sentimens : déjà le soleil va s'élancer hors du sein de la vaste mer, sa lumière jaillit et éclate ; Malek Adhel soupire, et ne voit point sans effroi la naissance de ce jour qu'il a promis de commencer par un grand sacrifice, mais soutenu par la voix de l'amitié et de la patrie ; son courage ne l'abandonne pas, il sort du palais, se rend sur le port, choisit lui-même le vaisseau qui doit porter Mathilde, donne à cet égard tous les ordres nécessaires, et pour se garantir d'une faiblesse qu'il redoute et dont il rougit, il se détermine à s'éloigner de Damiette sans voir la princesse, et à n'y revenir que quand elle n'y sera plus. Il rencontre Metchoud, et lui dit : « Esclave, la princesse partira demain avec toi ; veille sur cette tête sacrée, la tienne m'en répondra. » Puis il le charge de remettre à la reine une lettre où il explique à cette princesse les motifs de sa conduite, où il lui dit que plutôt que d'occasioner une révolte à Damiette, il s'est décidé à re-

tarder, mais seulement à retarder l'exécution de sa promesse; que dans deux jours il reviendra la conduire au Caire, et qu'il lui jure que bien peu de jours après, il lui enverra une escorte pour la conduire au camp des croisés.

Alors, sans regarder le palais, sans oser seulement se permettre de songer à Mathilde, il sort de Damiette, et va à Peluse, à Pharamia; il parcourt les différentes villes qui bordent la mer et s'élèvent vers les bouches du Nil; il réunit ses troupes, les assemble et les dispose à marcher, conformément aux ordres du sultan, vers les montagnes de Kouroutba.

CHAPITRE XIV.

Durant cette nuit qui venait de détruire si cruellement les espérances de Bérengère, les songes les plus flatteurs avaient occupé son esprit : ayant appris la veille par Mathilde que le prince leur permettait enfin de partir toutes deux, déjà elle marquait dans sa pensée le jour où elle quitterait Damiette, et celui où elle reverrait son époux. Au milieu de sa joie, elle se rappelle la princesse de Jérusalem, et, pour donner à sa conscience autant de satisfaction qu'à son cœur, elle se résout à faire participer cette infortunée à son bonheur, et passe chez elle pour lui annoncer qu'enfin le jour est venu où elle peut remplir sa promesse et la ramener dans sa patrie.

Depuis long-temps Agnès ne voyait plus la reine ; renfermée dans son appartement, elle prétendait que la pénitence seule l'y

retenait ; mais son seul motif était d'éviter la présence de personnes qu'elle détestait, et qu'elle savait avoir le droit de la mépriser. Résolue à ne point s'éloigner du prince, elle entretenait des espions qui lui rendaient compte de tout ce qu'il faisait, et des progrès de son amour pour Mathilde. En écoutant leurs rapports, son âme s'abreuvait de fiel et de rage; et, pour exécuter sa vengeance, elle attendait d'être sûre que le départ de la reine ne serait pas suivi de celui de Mathilde. Si elle ne part pas, s'écriait-elle dans ses accès d'emportement solitaire, si l'ingrat ose la garder auprès de lui, il ne jouira pas long-temps de cette vue adorée, et ce poignard le fera souvenir qu'Agnès existe, et que son bras n'a pas oublié de frapper.

Elle a appris une des premières l'arrivée de Metchoub; elle a voulu le voir, lui parler; gagnés par ses largesses, ses gardes l'ont introduit secrètement chez elle; elle a su quels ordres il était chargé d'exécuter; et en lui peignant la passion du prince comme capable de l'entraîner aux plus grands cri-

mes, et le caractère de Mathilde sous les plus odieuses couleurs, elle a su augmenter la profonde défiance qu'il avait conçue contre le prince, et lui donner un zèle plus ardent pour presser le départ de Mathilde.

Il venait à peine de sortir de chez elle et de recevoir les ordres de Malek Adhel, lorsque la reine se rendit chez Agnès. Elle fut surprise de cette visite inopinée, et ne savait à quoi l'attribuer, lorsque Bérengère, prenant la parole, lui dit avec un doux sourire : « Je viens remplir ma promesse, je viens proposer à Agnès d'abandonner ces murs, témoins de sa honte, et de nous suivre loin des infidèles, de leurs chaînes et de leurs cités, dans ce camp des chrétiens, où elle pourra verser ses larmes au milieu de ses frères ». Agnès répondit : « Eh quoi ! votre majesté ignore donc qu'il ne lui est plus permis de partir! — Que dites-vous ? reprit Bérengère troublée; Malek Adhel a donné hier sa parole à ma sœur. — Et c'est peu d'heures après l'avoir donnée qu'est arrivé Metchoub, l'envoyé de Saladin ; il est venu

annoncer la prise de Ptolémaïs, et sans doute, madame, cette grande conquête pourra adoucir vos malheurs et les maux qui vous sont réservés.... — Ptolémaïs est prise! s'écria la reine éperdue, et vous parlez des maux qui me sont réservés! Cette grande victoire aurait-elle donc été ensanglantée par un grand malheur? quelques-uns de nos plus vaillans souverains auraient-ils péri?... Philippe-Auguste..... » Sa langue glacée ne lui permit pas de prononcer un autre nom. Agnès répliqua : « On dit que ce siége a été l'occasion d'un effroyable carnage, et que les chrétiens ont payé cher leur succès; mais Metchoub ne connaît point le nom des victimes, et surtout il ne parle pas de Philippe-Auguste. Ce qu'il m'a seulement appris, c'est que Saladin veut que la princesse Mathilde soit renvoyée au camp des croisés, et que votre majesté soit tenue au Caire dans une étroite captivité, jusqu'à ce que Richard consente à donner Ptolémaïs pour prix de votre rançon. »

L'infortunée Bérengère n'en entendit pas

davantage; elle n'a point de force contre tant de douleurs, ses sens défaillent, elle tombe sans mouvement. En la voyant dans cet état, Agnès s'écrie : « C'est donc elle maintenant qui a besoin de mes secours! c'est moi qui vais la protéger! je ne suis plus la seule qui souffre et se meure! » Cependant elle fait appeler les femmes de la reine. Au bruit de cet accident, Mathilde accourt, et, à l'aspect de sa sœur pâle et inanimée, elle jette un cri de douleur, se précipite auprès d'elle, la serre dans ses bras, la couvre de larmes, lui donne elle-même tous les secours avec un zèle, une activité que personne ne peut égaler, en invente de nouveaux, en découvre de plus efficaces, et parvient enfin à rappeler à la vie l'infortunée pour laquelle elle donnerait son sang avec joie. Bérengère entr'ouvre ses paupières languissantes : elle aperçoit Mathilde à genoux près d'elle, et plus loin la cruelle figure d'Agnès. Cette vue lui rappelle et les coups qu'elle vient de recevoir et la main qui les a frappés; elle fait un mouvement d'horreur : « O ma chère

Mathilde ! s'écrie-t-elle, éloignez-moi d'ici, délivrez-moi de l'aspect de cette femme barbare qui semblait si satisfaite de pouvoir me déchirer le cœur. » Mathilde se retourne avec surprise : « Ce que j'entends est-il possible ? Agnès, est-ce vous dont la reine se plaint ? — Les malheureux s'en prennent à tout, répondit-elle avec un froid dédain ; et, parce que j'ai appris à la reine que Saladin la condamnait à une éternelle captivité, elle m'accuse, comme si c'était moi qui en eusse porté l'arrêt..... — Une éternelle captivité ! interrompit Mathilde épouvantée : ah ! ma sœur, ne le craignez pas, une telle barbarie est impossible ; il n'y a pas, même parmi les infidèles, d'hommes assez méchans pour l'ordonner ; reposez-vous sur la foi de Malek Adhel : ce noble prince ne violera pas ses promesses. — Votre pouvoir sur lui est bien grand, bien connu, repartit Agnès avec une ironie amère, et personne ne doute du prix que vous lui offrirez pour la délivrance de la reine ; mais, quelque puissans que soient ces moyens, peut-être vous manque-

ront-ils et comptez-vous trop sur eux; le nom de Saladin sera ici plus fort que vous. — Je ne compte, reprit Mathilde avec une noble fierté, que sur la foi des sermens et la force de la vertu : ces appuis-là ne manquent jamais. » Agnès lui répondit avec ironie que cet enthousiasme ne tromperait personne, et que personne ne doutait des artifices qu'elle avait employés pour séduire le prince. Ce reproche, loin d'irriter Mathilde, lui inspira une profonde pitié pour Agnès. « Infortunée! lui dit-elle, tu ne sais donc plus quels effets produit la vertu et quelle force elle donne? tu y demeureras donc toujours étrangère? Dieu et ton repentir ne t'y ramèneront point?... — Je ne me repens, interrompit Agnès avec colère, que de vous avoir permis d'entrer ici. — Je n'y resterai pas long-temps, reprit froidement Mathilde; la reine est maintenant en état d'être transportée chez elle : nous allons vous quitter, et puissiez-vous, Agnès, revenir bientôt à nous! nos bras vous seront toujours ouverts. »

En achevant ces mots, aidée par les femmes de la reine, elle la conduisit dans son appartement; Bérengère, faible et malade, se jette sur son lit, baignée de larmes, et demande à grands cris que le prince daigne venir la voir un moment. Mathilde, alarmée à l'excès de l'état de sa sœur, fait appeler le duc de Lancastre : elle le conjure d'aller dire à Malek Adhel la douleur et les vœux de la reine; le duc de Lancastre l'interrompt : « Madame, lui dit-il, je crains qu'il ne soit trop tard maintenant : comme je me rendais ici, j'ai appris que le prince était sur le point de quitter Damiette, et qu'il avait chargé le terrible Metchoub de faire exécuter, pendant son absence, les ordres de Saladin; demain sans délai votre altesse doit s'embarquer pour Ptolémaïs. — O ma sœur! s'écria la reine, si Malek Adhel s'éloigne, je suis perdue! courez à lui, obtenez ma grâce, ou cette place devient mon tombeau! — J'y cours, s'écria vivement Mathilde; calmez-vous, je vais me jeter aux pieds du prince; il m'y verra mourir,

ou il me rendra votre liberté : duc de Lancastre, conduisez-moi. » Elle part, elle sort du palais de la reine ; elle entre dans une cour remplie de gardes : cette jeune et timidé vierge n'en ressent aucune crainte ; elle ne voit que les dangers de sa sœur, tous les autres dangers s'effacent devant ceux-là : s'il n'est point d'innocence sans timidité, il n'est point de vertu sans courage, et Mathilde a une âme qui peut s'élever par momens au-dessus de toutes les frayeurs. Elle va pénétrer dans le palais du prince, on l'arrête ; elle demande à le voir ; il vient de partir, il n'est plus à Damiette : à cette funeste nouvelle elle a cru entendre le dernier soupir de la reine ; elle pâlit, chancelle ; elle ne sait plus comment elle sauvera Bérengère ; le terrible Metchoub paraît ; sans respect pour son rang, sans pitié pour sa douleur, il lui annonce avec dureté qu'il n'y a plus aucun moyen de changer son sort, que les pleurs et les prières n'y feront rien, que dès demain il l'arrache de ce palais, et que la reine, conduite au Caire, y sera re-

tenue prisonnière jusqu'à ce que Ptolémaïs soit rendue aux Musulmans. Mathilde frémit; l'image de Bérengère expirante ne lui permet de négliger aucun moyen; elle embrasse les genoux de Metchoub; oui, elle les embrasse et n'en rougit pas: car ce qu'il y a de plus humble, est ce qu'il y a de plus grand quand c'est la charité qui conduit. « Prenez pitié, s'écrie-t-elle, prenez pitié d'une reine infortunée: elle ne survivra pas à son malheur; vouléz-vous avoir à répondre de sa mort? » Elle dit, et sa voix expire dans les larmes: Metchoub est surpris, il ne comprend pas comment, après qu'il a parlé, on ose espérer encore, et ne voit qu'une insensée dans celle qui tente de s'opposer à la volonté du sultan. « Chrétienne, lui dit-il, que me demandes-tu; ignores-tu que les ordres de Saladin sont sacrés pour tous ses sujets, que nul n'y résiste; que, s'il m'avait demandé ta vie, je te plongerais en cet instant mon poignard dans le cœur, et que, s'il me demandait ma tête, j'irais moi-même la lui porter? Retire-toi donc; demain à la naissance du

jour sois prête à partir, et remets à la femme de Richard cet écrit que Malek Adhel m'a laissé pour elle : il contient les ordres de Saladin, je n'y puis rien changer. » Alors il s'éloigne; Mathilde regarde le papier qu'il vient de lui donner, et une faible espérance se réveille dans son cœur; elle ne peut croire que la reine ne trouve quelques consolations dans une lettre de Malek Adhel, et se hâte de la lui porter. En la voyant entrer, la reine s'écrie : « Que vous a dit le prince, ma sœur, que vous a-t-il dit » ? Mathilde, en silence, lui remet le papier qu'elle tient. « Qu'est-ce, demande Bérengère en le prenant d'une main tremblante? est-ce l'ordre de ma liberté » ? Elle l'ouvre, elle voit le fatal arrêt, et ne voit que cela; ni les vifs regrets que le prince lui exprime, ni les promesses par lesquelles il s'engage ne calment son désespoir; la prolongation de sa captivité et le départ de Mathilde, voilà tout ce qui la frappe. « Ainsi, s'écrie-t-elle d'un air égaré, le prince n'est plus à Damiette, vous ne l'avez point vu,

vous serez partie quand il reviendra, et il a laissé Metchoub maître de notre sort ? » La princesse ne lui répond point, et la presse dans ses bras en pleurant. « Tu ne me réponds point, lui dit la reine dans une sorte d'aliénation d'esprit; je te demande si l'arrêt de ma mort est irrévocable, et tu ne me réponds point, c'en est donc fait? » Elle s'arrête, presse ses deux mains contre son cœur, comme ne pouvant supporter le poids qui l'accable; ses yeux sont secs, égarés. « Pourquoi pleures-tu, dit-elle à Mathilde, pourquoi pleures-tu, toi qui pars, qui vas revoir Richard, qui n'as point à répondre de la mort d'une créature qui te demande la vie.... Oh ! laisse, laisse les larmes à l'épouse infortunée qui va mourir loin de l'objet de sa tendresse, à la mère inconsolable qui ne verra jamais le fruit de son amour ». Elle succombe, son front pâle, ses membres glacés et roidis déchirent l'âme de Mathilde et lui font naître une pensée, lui inspirent un dessein..... pensée audacieuse, dessein téméraire, mais elle n'hésite point à les adopter,

et s'arrête avec courage à un projet qui peut sauver la reine. Impatiente de lui communiquer ce qu'elle croit être l'effet d'une inspiration divine, elle se hâte de lui donner tous les secours qui peuvent la rappeler à la vie ; et à peine a-t-elle réussi à la ranimer qu'elle écarte tous les témoins; les voilà seules. « Ma sœur, lui dit-elle, écoutez-moi : car vous pouvez être consolée; écoutez-moi : car, si vous voulez me croire, vous partirez demain. » La reine relève sa tête languissante, la regarde d'un air surpris. « Que dis-tu, Mathilde? — Qu'il faut que demain, vêtue de mes habits, couverte de mon voile, vous partiez pour Ptolémaïs à ma place, tandis que je resterai ici, trop heureuse de porter les fers destinés à vos royales mains. » Elle s'arrête oppressée : car elle a parlé avec cette précipitation qui semble indiquer qu'on craint de voir s'évanouir son courage avant de finir ce qu'on veut dire. Bérengère fixe sur elle des yeux pleins d'incertitude et de joie. « Miracle de charité! ô véritable Sainte, s'écrie-t-elle, qu'oses-tu proposer? Me crois-

tu capable d'abuser d'une bonté si héroïque, et de t'abandonner à la passion d'un prince qui t'adore, et à la vengeance d'un sultan irrité? — Quand je verrais toutes les séductions de la terre m'entourer, interrompit la pieuse princesse d'une voix animée, et une armée entière prête à fondre sur moi, mon cœur n'en prendrait pas d'épouvante : car l'Éternel est mon défenseur et mon refuge.... Ma sœur, il n'est plus temps d'hésiter, le moment est venu où il faut nous dire un long adieu; demain l'une de nous doit nécessairement partir; partez, allez joindre votre époux, sauvez votre enfant, Dieu vous le commande aussi impérieusement qu'il me commande à moi de rester ici pour souffrir à votre place. »

En parlant ainsi, Mathilde sentait bien qu'elle faisait un sacrifice, et c'est pour cela qu'elle parlait avec tant d'assurance; si elle avait trouvé au fond de son âme un simple doute sur la pureté de ses intentions, une seule pensée qui l'attachât à Damiette, son noble enthousiasme se serait évanoui, et

dès-lors, moins généreuse, peut-être eût-elle voulu partir; tant il est vrai que les grands dévouemens et les vertueux sacrifices ne peuvent être conçus que par un cœur innocent : dans cet instant, si l'amour de Malek Adhel se présentait à la princesse, ce n'était que pour lui faire trouver en elle-même toute la force nécessaire pour en triompher : la reine, pénétrée de reconnaissance, regardait avec une religieuse admiration cette jeune et timide beauté qui, par excès de charité, consentait à s'exposer, seule, sans autre secours que Dieu, à tous les piéges de l'amour et à la colère d'un grand roi. Un si extraordinaire courage la frappe : elle se plaît à croire que la Providence n'a conduit Mathilde en Orient que pour y confondre les infidèles par l'éclat et l'exemple de sa haute sagesse. Elle sait que le plus beau, le plus sublime privilége de la vertu, est de se communiquer en se montrant, et elle se demande si ce ne serait pas aller contre les décrets suprêmes que d'enlever cette jeune fille aux épreuves qui doivent lui acquérir

une gloire immortelle : ainsi Bérengère, en cédant à son propre penchant, se persuade qu'elle obéit à la voix de Dieu, et elle répond : « Non, ce n'est point seulement parce que mon intérêt m'en presse, que je souscris à votre projet, mais parce qu'il me semble que le ciel même vient de parler par votre bouche : Mathilde, votre âme me paraît si belle, si supérieure à toutes les âmes humaines, que je me croirais coupable en agissant autrement que vous ne l'avez décidé..... Je partirai, ma sœur j'irai apprendre aux chrétiens que le temps des miracles a reparu pour eux, et que l'esprit divin est descendu sur la terre sous la forme angélique d'une vierge de seize ans : je dirai à Richard de quelle sainte et éblouissante lumière votre nom couvrira l'illustre race des Plantagenets ; et si, dans ces jours de tribulations qui vont être votre partage, votre âme avait un moment de tristesse, songez que vous ayez sauvé ma vie ; que, sans vous, l'enfant de mes entrailles n'aurait jamais vu le jour : et que cette pensée vous console et vous soutienne! »

Mathilde soupire, serre la main de la reine, et ne répond rien : sans doute elle est loin d'éprouver aucun repentir, elle n'éprouve pas même de crainte; mais la vraie piété n'est pas présomptueuse, et la sienne qui voit le triomphe que la reine lui promet, comme le plus désirable de tous les biens, n'ose pas le voir comme le plus assuré, et se contente de l'ambitionner avec ardeur, sans l'attendre avec confiance. Cependant le jour fuit, les femmes destinées à accompagner la princesse font autour d'elle les préparatifs du départ : bientôt la nuit vient, Mathilde profite de son silence et de son obscurité pour envelopper, sous les larges plis de son chaste habit de lin, les traces visibles de l'état de Bérengère : elle attache son bandeau virginal sur le front de cette épouse passionnée, et a soin d'en couvrir son visage, sa taille et son sein; elle regrette ses simples habits, et ne se voit point sans confusion, parée des magnifiques vêtemens de la reine. Mais déjà les ténèbres s'éclaircissent, le vent souffle, les mariniers s'éveil-

ils entrent au port de Ptolémaïs, qu'il n'a pas conçu un seul soupçon; mais puisque la reine, à l'abri de tous les dangers, va jouir paisiblement du bonheur de revoir son époux et ses frères, quittons-la, et revenons à la douce victime qui s'est volontairement immolée pour elle.

CHAPITRE XV.

En se séparant de Bérengère, Mathilde s'était retirée au fond de son oratoire, et, sans songer à prier pour elle-même, ses lèvres ne s'ouvraient que pour demander au ciel de veiller sur les jours de la reine; lorsqu'Herminie, comtesse de Leicester, et la plus fidèle amie des princesses, inquiète de savoir sa souveraine livrée dans la solitude à toute l'amertume du désespoir, se hasarda à entrer dans l'oratoire où elle la croyait enfermée; Mathilde l'entend, la reconnaît, lui fait signe de fermer la porte, et se découvre; Herminie jette un cri: Paix! lui dit Mathilde, que rien ne transpire de ce grand secret: car, si j'étais reconnue aujourd'hui, un léger vaisseau pourrait être envoyé après celui de la reine, l'atteindre et la ramener ici: un tel malheur serait sans doute le dernier qu'aurait à souf-

frir ma déplorable sœur ; comtesse de Leicester, empêchez-donc tous les regards de pénétrer jusqu'à moi ; dites que la reine est malade, on le croira facilement, et demain, si le prince revient à Damiette et demande à me voir, j'espère qu'il sera trop tard pour avoir à craindre pour la reine ; et quant à moi, ô mon Dieu ! appuyée sur la force de votre bras invincible, mon âme s'élève au-dessus de toute crainte..» Elle avait raison, jamais la vertu ne paraît plus facile qu'au moment où on vient de lui faire un grand sacrifice, tant elle se hâte de donner ses récompenses, en remplissant d'une force nouvelle le cœur qui a eu la force de la préférer à tout. Cependant Mathilde réfléchit sur sa situation ; elle ne peut se dissimuler la violente impression que sa vue fera sur le prince. Pour en détourner l'effet, elle cherche à en prévoir les suites ; mais il y a dans cette pensée quelque chose de vague, de confus, d'inquiétant, dont sa pudeur se détourne, et sur quoi la prudence la ramène toujours. Jamais tant d'idées nouvelles ne se

présentèrent à son esprit : car maintenant, loin de les rejeter, elle les accueille et les examine. Le temps n'est plus où elle croyait devoir écarter tout ce qui pouvait éclairer son ignorance ; puisqu'elle est entourée de dangers, et qu'elle est seule pour s'en défendre, il faut bien qu'elle apprenne à les connaître. C'est dans cette longue suite de méditations et de rêveries qu'elle passe tout le jour et une partie de la nuit, tantôt rougissant de trop approfondir des mystères inconnus à l'innocence, tantôt s'effrayant de les comprendre trop peu pour savoir s'en garantir. Si quelquefois elle sent son âme se troubler à la vue des maux prêts à fondre sur elle, plus souvent encore elle attend d'un cœur résigné l'avenir que Dieu lui réserve. Il y a tant d'espérances et de soumission au fond d'une conscience tranquille, que la princesse encore pure, même d'une pensée répréhensible, se sent comme dans l'heureuse impossibilité de perdre jamais la paix et la confiance dont elle jouit.

Deux jours se sont écoulés depuis le dé-

part de la reine, et le prince n'est point revenu encore; chacun est persuadé dans le palais que Mathilde vogue vers Ptolémaïs, et la joie habite dans le cœur d'Agnès; mais cette joie devait être aussi fugitive que l'avaient été les heures de son bonheur passé: déjà le troisième jour vient de commencer, le bruit des armes, les instrumens de guerre se font entendre : c'est Malek Adhel qui entre dans Damiette avec les troupes qu'il ramène ; ce héros ne veut pas perdre un jour : car il sent bien que c'est dans les momens où il s'abandonne au repos, que l'image de Mathilde reprend dans son cœur un empire contre lequel ses forces ne pourraient pas lutter long-temps : il ordonne que sa grande galère soit prête le lendemain pour remonter le fleuve jusqu'au Caire, et envoie demander à la reine un instant d'audience.

Herminie se hâte d'aller prévenir la princesse, que Malek Adhel marche sur ses pas : la princesse tressaille; dans le désordre de son esprit, elle oublie ce qu'elle avait projeté

de dire ; elle ne sait plus ce qu'elle doit faire ; cet isolement où elle se trouve la frappe de terreur : il est si effrayant pour une jeune fille de regarder en vain autour d'elle sans trouver un ami qui lui prête un secours et lui donne un conseil ! Mathilde pense du moins à s'entourer de toutes les images que Dieu permet d'avoir de lui sur la terre ; elles seront sa force et son appui : ranimée par cette espérance, c'est dans son oratoire qu'elle va attendre le prince : elle couvre sa tête d'un voile épais, et, prosternée devant le prie-dieu de la reine, elle élève ses regards vers le divin fils de Marie. Étendu devant elle sur la croix de douleur, il semble lui dire qu'il n'y a point de vertu sans épreuves, de victoire sans combat, et qu'un vrai chrétien doit supporter avec courage des souffrances toujours légères en comparaison des grands opprobres et des horribles blasphèmes dont la monde a couvert celui qui n'y était venu que pour le sauver.

Pendant que Mathilde réussit à calmer

ses frayeurs par ces actes pieux d'oraison intérieure, le prince arrive dans le palais, traverse le salon de jaspe et la chambre de la reine : tous ces lieux où il a vu Mathilde, et où il a été si heureux, maintenant qu'elle s'en est éloignée pour toujours, lui semblent vides d'espérance de bonheur, et muets comme les tombeaux Ces images d'un bien à jamais perdu affaiblissent le héros, et l'amour reprend possession d'un cœur dont il avait été banni avec tant de courage ; la comtesse de Leicester le conduit en silence vers l'oratoire : il n'y était point entré encore. « Où me menez-vous ? demande-t-il. » Herminie, trop émue pour pouvoir parler, ne répond rien ; et le prince, trop agité lui-même pour s'apercevoir de l'émotion de la comtesse ; ne pense pas à l'interroger une seconde fois ; il est à la porte de l'oratoire ; Herminie l'ouvre ; nomme le prince ; Mathilde, prosternée devant le prie-dieu et la tête couverte, fait signe qu'il peut entrer ; Malek Adhel paraît, la comtesse se retire, ferme la porte ; ils restent seuls. Le prince

ne reconnaît point Mathilde vêtue des habits de la reine, et entièrement couverte d'un voile long et épais ; il s'assied à quelque distance, et dit : « Je vois avec plaisir, madame, que votre piété vous a préservée du désespoir : vous devez croire qu'il m'en a beaucoup coûté pour vous affliger ; mais votre peine, madame, ne sera que passagère ; vous êtes sûre de revoir bientôt l'objet de votre tendresse ; vous n'en êtes pas séparée pour toujours ; votre douleur, à vous, ne sera pas éternelle. » En achevant ces mots, le jeune Arabe ne peut retenir quelques larmes ; Mathilde les voit à travers la gaze qui est devant ses yeux ; elle voit aussi le profond abattement qui est empreint sur les traits du prince, et l'affliction qu'il éprouve, redoublant ses craintes sur le moment où il la reconnaîtra, l'intimide à tel point, qu'elle ne se sent point encore la force de répondre. Il continue : « Ne parlons que de vous, madame, ne pensons qu'aux peines qui peuvent finir : je vais vous conduire au Caire dans le palais des califes,

où vous serez aussi libre qu'ici. En un instant je rassemble mes troupes, je pars, je suis auprès du sultan, j'en obtiens l'ordre de votre liberté, je vous l'envoie; alors vous partez, vous allez rejoindre votre époux, vous allez revoir celle que je ne dois plus revoir.... Lui parlerez-vous de moi, madame? daignera-t-elle vous entendre? Dites-lui que son départ a rempli mon âme de dégoûts et d'amertumes; dites-lui que bientôt les combats, les chagrins surtout, me délivreront de ce reste de vie, image anticipée de l'enfer, comme lui pleine de regrets déchirans, de douleurs sans termes, comme lui éternellement fermée à l'espérance.... Hélas! elle ne sait pas quel culte j'aurais voulu lui rendre! jamais je n'ai osé lui dire à quel excès je l'adorais.... Je le dis maintenant à tout ce qui l'a vue ici, à ces murs silencieux, à ces bois muets, à toute la nature, à vous, madame.... mais rien ne répond! tout est désert, tout est mort depuis que Mathilde est partie! » Il dit, et, toujours plus faible à mesure qu'il appuie

davantage sa pensée sur le souvenir de celle qu'il aime, il penche sa tête sur ses deux mains, et pousse de profonds gémissemens. La princesse, troublée jusqu'au fond de l'âme, se relève, et, retenant avec effort les larmes qui la gagnent, d'une voix inarticulée elle dit : « Il n'est plus temps de feindre, seigneur.... » Malek Adhel a reconnu cet accent ; frappé au cœur, il se lève avec un cri terrible : il doute de ce qu'il entend, il n'ose croire ce qu'il voit, il ne sait quelle terre il habite ; il ne sait même s'il habite la terre ; c'est le ciel qui s'ouvre, et, dans le désordre d'une imagination enflammée, il se promène à grands pas : son âme s'égare et se perd dans le délire du ravissement et du bonheur. Mathilde, les yeux baissés, reprend d'un ton doux et humble : « La reine allait mourir, seigneur, il fallait la sauver à tout prix ; elle est partie sous mes habits, je suis restée à sa place ; ouvrez-moi sa prison : trop heureuse d'y vivre loin du monde, innocente et sans tache, ignorée des hommes et connue de Dieu seul ; ma

destinée sera encore assez belle, je ne m'en plaindrai point. » Depuis le moment qu'elle avait commencé à parler, Malek Adhel s'était arrêté tout à coup, immobile devant elle, respirant à peine ; il la regardait dans une muette extase, hors d'état de prononcer un mot ; une joie trop impétueuse, trop subite, vient de tomber sur son cœur ; embrasé, éperdu, en proie à un sentiment vif et délicieux, mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie, il croit qu'il ne résistera pas à ce qu'il éprouve. A la fin, il tombe à genoux, et; élevant les bras vers elle, il s'écrie : « Se peut-il, ô beauté adorée ! se peut-il que tu n'aies pu te résoudre à me donner la mort ? tu es donc restée pour sauver mes jours ? — Seigneur, interrompit-elle, je vous ai déjà dit que ce n'était qu'à cause de la reine que j'avais pu m'imposer un si grand sacrifice. » Le prince la regarde avec un mélange de mélancolie, d'amour et de plaisir. « Tu veux en vain, lui dit-il, t'efforcer de m'ôter mon bonheur par tes discours : ta présence est plus puissante

qu'eux ; au moment où je croyais t'avoir perdue pour toujours et où je te retrouve, tu pourrais me parler de ton indifférence et presque de ta haine ! tu ne m'empêcherais pas d'être heureux. — Seigneur, reprend la princesse avec autant de sévérité qu'elle en put mettre dans son maintien, je me plais à croire que vous n'abuserez pas de l'éloignement où je suis de tous les miens, pour me parler sans cesse d'un sentiment que je ne puis entendre sans honte ; quoiqu'isolée en apparence, Dieu et mon courage me restent ; avec eux je ne suis pas seule au monde, et ils ne m'abandonneront pas. » A ces mots, Malek Adhel se lève, il s'approche d'elle, et, lui prenant une main, qu'elle s'efforce en vain de retirer, il dit : « Mathilde, je puis vous promettre de vous respecter toujours, mais non de ne plus vous aimer et de cesser de vous le dire ; au contraire, désormais je ne veux plus mettre de bornes à ma passion : car l'indispensable nécessité qui préside à nos destinées, en vous forçant à rester ici malgré vous et même malgré moi,

nous apprend qu'elle ne nous permet plus de nous quitter, et que, notre sort étant de vivre toujours ensemble, notre devoir doit être de nous aimer toujours. — Qu'osez-vous penser! s'écria Mathilde effrayée. — J'ose penser, continua-t-il en pressant contre son cœur la main qu'il tenait, qu'à force de soins, d'amour et de prières, je vous attendrirai un jour, et qu'un jour vous consentirez à prendre le nom de mon épouse. — Votre épouse! moi? interrompit la princesse en reculant de quelques pas : horrible blasphême! ô mon Dieu, pardonnez-lui, car il ne sait ce qu'il dit.—Écoute, reprit Adhel, je t'aime à un tel excès, que tu ne peux pas plus le comprendre que je ne puis l'exprimer; maintenant tes armées, ta famille, ton Dieu, et mon frère lui-même, ne sont rien devant mon amour, et ne pourraient t'empêcher d'être à moi. Cependant demeure chrétienne si tu le veux : je respecterai ta foi, je ne prétends pas changer ta croyance; mais il faut que tu m'aimes, beauté céleste; il faut que tu m'appartiennes avec ton doux

maintien, tes modestes grâces, surtout avec ta pudeur, pudeur divine qui me désole et que j'adore, et qui, dans un moment où les mondes croulant sur ma tête n'enchaîneraient pas mes transports, a le pouvoir de les arrêter. » Il dit, et retombe à ses pieds. Tant d'amour étonne Mathilde; elle aurait eu des forces contre la violence de la passion, elle n'en a point contre un sentiment si tendre; ses larmes coulent avec abondance, ses yeux ont perdu leur sévérité, jamais elle n'éprouva de telles émotions; leur douceur l'entraîne, mais leur nouveauté l'alarme, et lui donnent le besoin d'être seule afin de les montrer à Dieu, et de lui demander si elles sont coupables. « Seigneur, dit-elle, demain je serai prête à partir pour le Caire; mais, s'il est vrai que mes prières aient quelque pouvoir sur vous, je vous en conjure, quittez-moi en ce moment. » Il la regarde. « Vous le voulez, Mathilde? demanda-t-il. » Elle fait signe qu'elle le veut. Il se lève, il marche vers la porte, et prêt, à sortir, il s'arrête, et dit: « Écoutez, Mathilde, vous avez

vu quel désespoir m'accablait en entrant, quelle joie m'a saisi quand je vous ai reconnue, quels ardens transports allaient m'égarer, quel respect les a retenus : tant de vives et tumultueuses agitations ont dû vous prouver que jamais passion n'égala la mienne, et, si vous m'êtes assez chère pour qu'il me soit doux de vous préférer à moi-même, pensez du moins, quand je ne serai plus ici, que vous chercheriez inutilement dans tout l'univers un mortel qui vous aimât comme moi. »

Il sort, et Mathilde ne peut s'empêcher de lui obéir ; si elle ne songe qu'avec effroi aux nœuds que le prince espère, elle revient avec attendrissement sur les sentimens qu'il exprime, et croit en effet que jamais mortel n'aima comme lui. Qu'il y a de dangers dans cette pensée! et qu'il est difficile au cœur le plus humble, le plus pur, de se défendre d'un tendre orgueil à l'idée d'être l'objet d'une passion profonde, unique, telle que jamais nul homme sur la terre n'en connut de semblable! La princesse soupire, pleure,

mais il y a de l'amour dans ses larmes, et déjà elles lui cachent les périls qui l'entourent, et qui le matin même l'épouvantaient encore. La soumission, la prompte obéissance de Malek Adhel la frappe; elle croit pouvoir y fonder de grands motifs de sécurité; pour l'éloigner, à peine a-t-elle eu besoin d'une prière; un regard, un signe ont suffi; que peut-elle donc craindre d'un prince si docile et si respectueux? et pourquoi redouter l'approche de celui pour lequel un seul mot est un ordre? Ainsi Mathilde, satisfaite de se conserver chaste, va donc oublier de se conserver pure, et, pourvu que sa vertu demeure inébranlable, elle ne songera plus que ces entrevues avec un homme, ces discours passionnés qu'elle écoute, sont autant d'atteintes à son innocence; que ces mêmes choses, qu'elle veut regarder comme peu importantes aujourd'hui, lui eussent paru criminelles à son arrivée à Damiette; elle ne songera point que c'est ainsi qu'en négligeant de compter tous les pas qu'on fait dans la carrière de la

séduction, et que se rassurant sur tous ceux qu'on fait encore, par la certitude de ne pas aller plus avant, on est entraîné par une pente insensible jusqu'au fond de ce gouffre des passions humaines où il n'y a de choix qu'entre la mort et la honte.

Mais c'était la première fois que Mathilde tentait de justifier ses fautes; et la première fois qu'on est coupable, la conscience est bien prompte à en avertir. Aussi, tout en se persuadant qu'elle devait être tranquille, elle ne l'était point, et cette confiance dont elle s'efforçait de remplir son âme, y apportait plus d'agitation que de calme : car ce n'est pas en obéissant à ses passions, c'est en leur résistant qu'on se procure la vraie paix du cœur. Étonnée de cette secrète inquiétude qui la dévore, quand il lui semble que tout autour d'elle tend à la rassurer, elle cherche dans les divines Écritures la cause et le remède de son mal. Mille fois l'archevêque lui a recommandé d'y avoir recours, les comparant à des prairies saintes et mystérieuses, dont les herbes ravissantes et salu-

taires nourrissent l'âme et la fortifient contre les langueurs et les amertumes de la vie; mais c'est en vain qu'elle s'efforce de lire, long-temps elle en est incapable, l'amour ne le lui permet pas. Cependant ses yeux distraits se fixent sur ce passage qui la frappe : « La sécurité des méchans naît de leur or- « gueil, mais à la fin ils s'y trouvent trom- « pés. » — « O mon Dieu! s'écrie-t-elle, est-ce à moi que vous parlez? Ma sécurité aussi n'est-elle que vanité, et m'annoncez-vous que j'y serai trompée un jour? » La page s'est tournée, elle lit encore : « Les occasions « ne nous rendent pas fragiles, elles font « voir seulement combien nous le sommes. » Elle s'arrête tout à coup : cette émotion qu'elle a sentie auprès du prince, ce secret penchant qui lui persuadait de se rassurer contre de tels torts et de tels dangers, tout cela revient à la fois à sa pensée, et lui découvre jusqu'à l'évidence qu'il n'y a point de si grands périls que ceux qu'on est tenté de ne pas voir. Elle reprend son livre, et lit : « Après la colère des rois, les abîmes de la

« mer et l'éclair des tempêtes, ce que tu « dois le plus redouter, c'est ton propre « cœur. » Elle ne s'arrête point ici, elle ne veut pas descendre dans son cœur, elle craîndrait trop d'y trouver l'image d'Adhel, et c'est pour fuir cette humiliante frayeur qu'elle passe promptement aux lignes suivantes : « Il est bien plus aisé de vaincre « l'ennemi lorsqu'on lui ferme toutes les « avenues de l'âme, et qu'on le repousse au « moment où il se présente pour entrer. » Elle s'interrompt alors, quitte son livre, et s'écrie : « Oui, mon Dieu ! je jure de le repousser de tous mes efforts, cet ennemi fatal, qui, sous les formes les plus douces, les plus séduisantes, a jeté un trouble si nouveau dans mon cœur ; mais je jure que quelle que soit ma faiblesse, il ne la découvrira pas ; toujours repoussante et sévère, je fermerai mon oreille à ses plaintes et mon cœur à son amour ; seulement que je voie bientôt le terme de mes épreuves. Ah ! plût au ciel que le jour de la mort fût venu, et que tout ceci, qui doit finir, fût déjà passé ! »

Elle dit, et cette âme repentante s'efforce de satisfaire à la justice divine, par les mortifications et les pénitences qu'elle s'impose ; mais de si légères blessures ne peuvent apaiser le feu intérieur. O chaste vierge! qu'es-tu devenue ? Se peut-il que l'ennemi ait vaincu ton courage? et cet amour contre lequel tu te débats, s'est-il accru à un tel point que tu ne trouves déjà plus dans ta modestie assez de voiles pour te le cacher ?

CHAPITRE XVI.

En sortant de l'oratoire de la reine, le plus vif contentement brillait dans toute la personne de Malek Adhel; ceux qui l'y ont vu entrer triste et désolé ne comprennent point par quelles paroles Bérengère a produit un pareil changement; chacun forme mille conjectures; nul ne pénètre la vérité, et le prince la renferme dans son cœur. Avant de déclarer le bonheur qu'il a eu d'être trompé, il veut examiner sa situation et se fixer sur le parti qu'il doit prendre. Sa première et sa plus irrévocable résolution est de ne jamais renoncer à Mathilde. Soit qu'il n'apprécie pas bien toute la générosité de cette jeune fille, soit que son œil pénétrant devine tous les mouvemens de l'âme et perce jusqu'aux moindres replis, il lui semble que jamais Mathilde ne se serait décidée à rester à Damiette si son cœur avait

été aussi contraire que sa religion à l'amour qu'il lui exprime. Si l'un peut être touché, Malek Adhel espère que l'autre pourra être sacrifié; devant un si doux avenir il n'hésite plus. Maintenant ce n'est pas son amour seul qui l'entraîne, c'est aussi sa volonté qui le détermine; et ce n'est pas une volonté faible que celle qui a pu triompher un moment d'un pareil amour. Le voilà donc s'abandonnant à sa passion comme on s'abandonne à sa destinée; mais si cette pensée est la première dans son cœur, elle n'est pas l'unique, et tout en s'occupant de Mathilde, il ne peut oublier son frère, ce frère qui l'attend, qui ne veut combattre qu'avec lui; le sort de l'empire en dépend peut-être; il faut donc se hâter de partir; mais emmènera-t-il la princesse? La conduira-t-il dans un camp si voisin des chrétiens? Approchera-t-il une si belle proie de ces fiers ravisseurs, qui pourraient la lui enlever sans retour? Mais s'il la laisse en Égypte, il faudra donc la quitter! Cependant, qu'est-ce qu'une séparation de peu de jours, en comparaison de l'éternelle

absence dont il a été menacé; et s'il a eu de la force contre ce malheur, comment une moindre peine abattrait-elle son courage? Non, le frère de Saladin ne doit pas permettre à l'amant de Mathilde d'être faible; et déjà le héros s'est fixé à la résolution suivante.

Il partira le lendemain pour le Caire avec la princesse, afin que dans cette ville où elle n'est point connue, on puisse ignorer plus long-temps que les ordres du sultan n'ont pas été exécutés : c'est pour la sûreté même de Mathilde qu'il veut que l'Égypte n'apprenne le départ de la reine que quand Saladin en sera instruit et l'aura approuvé. Il entourera la beauté qu'il aime d'une garde sûre; et tandis qu'elle vivra ignorée et tranquille dans le vaste palais des califes, il marchera à Kouroutba; il ira combattre avec son frère; et, fidèle ainsi à tous ses devoirs, il attendra avec plus de confiance le bonheur qu'il demande à l'avenir. A l'instant, tous ses ordres sont donnés; déjà ses troupes réunies, ayant à leur tête un de ses meilleurs officiers, marchent vers Phara-

mia : c'est là qu'elles doivent attendre le héros qui promet de les joindre sous peu de jours, avec les braves soldats qu'il va chercher au Caire : l'espoir a rendu à sa contenance toute sa fierté; il relève son front superbe, et le bonheur qu'il tient de l'amour anime ses traits d'un tel éclat, qu'il ne cause pas moins d'admiration par sa beauté que de surprise par sa joie.

Cependant Agnès, toujours vigilante, toujours attentive, a appris par ses créatures que le prince, accablé de douleur en arrivant à Damiette, n'a eu besoin que d'un mot de la reine pour être consolé; elle sait qu'il part le lendemain pour le Caire, que Bérengère doit l'y suivre, que sans perdre un moment il y rassemble ses troupes pour les conduire en Syrie : mais Agnès apprend encore, que malgré la promptitude de son départ et la rapidité de sa marche, il a de si importantes nouvelles à mander à Saladin, qu'il ne peut attendre l'instant où il pourra les lui dire lui-même, et qu'avant la fin du jour, un de ses esclaves, chargé de

ses lettres, va partir pour Kouroutba : toutes ces nouvelles l'étonnent; son esprit soupçonneux y cherche un mystère, et la jalousie lui fait concevoir la même pensée que la générosité a inspirée à Mathilde : elle veut s'en assurer sans tarder davantage; elle passe chez la reine, et demande à la voir; Herminie ne lui permet pas d'entrer; sa souveraine, lui dit-elle, est faible, abattue, malade, et hors d'état de parler à personne. Agnès répond qu'elle a bien eu la force d'entretenir le prince, et qu'elle aura bien celle de partir le lendemain. A tant d'obstination, la comtesse oppose les ordres de sa maîtresse, et la fille d'Amaury, convaincue qu'on la trompe, regarde Herminie d'un œil sévère et menaçant, qui semble lui dire qu'elle a pénétré son secret. Voyant bien que ses tentatives seront vaines, elle n'insiste pas davantage, et rentre chez elle, la rage dans le cœur, car elle est comme assurée que Mathilde n'est pas partie; mais il lui importe de savoir si Malek Adhel a trempé dans l'odieux complot, et elle se sert, pour

le trahir, des richesses dont il l'a comblée : tous ses bijoux, ses trésors, sont à l'esclave chargé de la lettre du prince, et la lettre est à elle. Elle lit :

« Mon frère, j'ai voulu t'obéir; mais sans « doute que je ne le devais pas, puisque tes « ordres n'ont pas pu être remplis. Le ciel « n'a pas voulu que je renonçasse à la beauté « que j'aime; il n'a pas voulu que je man- « quasse au serment que j'avais fait à la reine « de la renvoyer à son époux : pendant mon « absence, Metchoub, chargé de l'exécution « de ta volonté suprême, a été trompé : il « n'est donc pas coupable; mais ton frère ne « l'est pas non plus, et j'espère te le prouver « dans peu de jours en chassant les chrétiens « de Ptolémaïs et rapportant à tes sacrés « genoux les clefs de ce boulevard de l'O- « rient. »

« Elle est donc ici, s'écrie Agnès, » et sa voix tremblante, ses joues pâles et livides manifestent la présence des furies qui bouleversent son sein; elle se tait, elle combine sa vengeance : l'esclave qui est devant elle s'em-

pare de l'or, prix de sa trahison, et lui demande la lettre. « Je ne te la rendrai point, esclave, s'écrie-t-elle; emporte tes richesses, cours avec elles chercher un asile à la cour d'Antioche, le bras de Malek Adhel ne t'y atteindra pas. » Le coupable serviteur se hâte de fuir; il court dérober sa tête à la colère d'un maître outragé, et le prince, confiant et tranquille, croit qu'il vole vers Saladin.

Demeurée seule, la fille d'Amaury promène autour d'elle ses yeux chargés d'une sombre colère; elle désire ses armes, ses armes qui doivent la venger; et comme l'art de séduire lui est bien connu, elle parvient à obtenir d'un de ses gardes le casque, le bouclier, la cuirasse, et surtout le poignard qu'elle est avide de plonger dans le cœur de la victime. En voyant ces armes étalées devant elle, une joie cruelle se peint dans ses yeux; car elle est sûre maintenant qu'un nouveau jour ne se lèvera que pour éclairer sa vengeance, et que Mathilde ne suivra pas le prince au Caire.

CHAPITRE XVII.

Mathilde ne sait point encore quels sont les projets du prince; elle ignore s'il restera avec elle au Caire, ou s'il voudra qu'elle le suive en Syrie; elle repousse également ces deux partis, et ne s'arrête que sur celui qui la séparerait de Malek Adhel : une prison, quelque horrible qu'elle fût, pourvu que les regards d'aucun homme ne pussent y pénétrer, lui paraîtrait le premier de tous les biens, puisqu'il la délivrerait de ce danger mystérieux, confus, séduisant, qui l'entoure, la presse, l'attire, l'effraie, jette son âme dans l'amertume, et ne lui permet plus de goûter aucun repos. Mais déjà le jour vient de naître; le prince entre précipitamment dans les salles où Herminie de Leicester, aidée des femmes de Bérengère, faisait les préparatifs du départ; il dit qu'il vient chercher la reine, et demande à la voir; la

comtesse lui montre l'oratoire, il y court ; il fait part à Mathilde des raisons qui lui font désirer qu'elle persiste dans son déguisement; elle les écoute, les approuve, et répond cependant : « O prince ! pourquoi être rebelle à la volonté de Saladin ? Il avait défendu le départ de la reine, et la reine est partie ; mais il avait ordonné le mien, et en l'ordonnant aussi, vous prouverez à votre frère que, dans ce qui a dépendu de vous, vous lui avez été soumis : oh ! pourquoi, plus cruel que Saladin lui-même, me retenez-vous ici, quand il me permet de m'éloigner ? — Mathilde, lui dit-il, je ne connus jamais rien de si cruel, de si barbare que vous; votre cœur est inaccessible à toute émotion, à toute pitié; ne pouvant me fuir, vous voulez du moins que votre haine nous sépare : mais quel que soit le sort que vous me réservez, n'espérez pas être rendue à vos frères : tant que mon cœur battra dans mon sein, vous ne sortirez pas de l'empire dont je dispose ; consolez-vous, cependant, car si je vais vous conduire au Caire, je n'y resterai pas avec vous ; la

patrie et Saladin m'appellent, et à peine serez-vous dans le palais des califes, que je vole aux combats.—O déplorables chrétiens! s'écria-t-elle en élevant ses yeux au ciel; ô mon frère, cher et brave Richard! t'ai-je dit un adieu éternel, et es-tu destiné à tomber sous les coups de notre ennemi? — Mathilde, répliqua Adhel avec une profonde affliction, est-ce moi que vous nommez votre ennemi; est-ce de ma main que vous craignez de voir périr votre frère? O beauté inhumaine, mais moins inhumaine encore que tu n'es adorée, tu connais bien mal mon cœur, si tu crois que, même au moment où je périrais victime de tes inflexibles rigueurs, mon dernier vœu ne serait pas de te sauver un chagrin, de t'épargner une larme : vis tranquille, Mathilde, si ton frère m'attaque, ce n'est pas lui qui périra; si la sanglante épée de la mort est levée sur sa tête, je m'élancerai au devant, et ce n'est pas sa tête qui tombera. Mais, Mathilde, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, quand j'aurai sauvé votre frère aux dépens de mes jours, et qu'il

ne restera de l'infortuné qui vous adore, qu'un corps froid et glacé, étendu sans mouvement dans la tombe, votre haine ne s'adoucira-t-elle pas, et ne verserez-vous point sur ma cendre une seule de ces larmes de pitié que mon amour ni mon désespoir n'ont jamais pu obtenir de vous?» Il dit, et élève les bras vers elle d'un air suppliant, les yeux pleins d'amour et de tristesse; ses paroles, si mélancoliques et si tendres, portent de cruelles atteintes au courage de Mathilde. Il lui demande de la pitié: ah! s'il pouvait lire dans son âme, ce n'est pas de la pitié, ce n'est pas même de l'amour qu'il lui demanderait; il bénirait son sort et ne demanderait plus rien.

Mathilde debout, penche sa tête sur le dossier du grand fauteuil de la reine, et s'efforce de dérober au prince les pleurs que lui arrachent les images funèbres qu'il vient de lui présenter. A genoux près d'elle, il gardait le silence et attendait une réponse, quand tout à coup un bruit terrible se fait entendre, des cris perçans s'élèvent dans

l'appartement voisin, et la porte s'ouvrant avec fracas, un guerrier armé d'un glaive nu paraît et s'élance vers la princesse; elle allait périr, si Malek Adhel n'eût voulu périr pour elle : sans armes pour la défendre, il n'a que sa vie à lui donner, et la donne avec transport; il se jette au devant d'elle; le bras d'Agnès allait percer Mathilde, mais il perd une partie de sa force, quand c'est Malek Adhel qu'il faut frapper; la blessure est légère, mais le sang coule; Mathilde le voit; ce sang humain qui rejaillit sur elle, et que dans sa pensée elle mêla toujours à l'idée de la mort, la frappe d'une horrible terreur; elle croit que Malek Adhel va expirer, elle le croit et tombe sans connaissance.

Cependant sur les pas d'Agnès, Herminie est accourue, elle voit l'état de sa maîtresse, et vole à son secours : après avoir remis celle qu'il aime entre les bras de cette fidèle amie : le prince ne songe qu'à se venger du guerrier téméraire qu'il n'a pas reconnu encore : blessé et sans armes, il court à lui pour le

terrasser; Agnès recule quelques pas, lui présente son glaive et dit : « Prends garde, car tu n'as pas affaire à un faible ennemi ni à un ennemi indulgent. » Il a reconnu cette voix, et frémit. « Misérable Agnès! s'écrie-t-il. » Elle interrompt d'une voix forte et menaçante : « Misérable, sans doute, car elle a manqué sa vengeance; mais peut-être qu'avant peu d'instans d'autres la serviront mieux. » Elle dit, et sort avec une brusque précipitation. Le prince recommande vivement Mathilde aux soins de la comtesse, et, sans songer à sa blessure, il court sur les pas d'Agnès, afin de s'opposer aux desseins furieux qu'elle médite.

En revenant de son profond évanouissement, Mathilde se trouve sur le lit de la reine, Herminie est auprès d'elle, plusieurs esclaves l'entourent; elle les examine d'un œil hagard; elle cherche à rappeler ses pensées, mais c'est avec tant d'agitation et de désordre qu'elles se présentent à son esprit, que son esprit ne peut lui présenter à son tour que des images confuses de tout ce qui

vient de se passer ; elle soulève la tête, promène ses regards autour d'elle, elle aperçoit le sang qui couvre ses habits, et cette vue répand une vive lumière sur tous ses souvenirs. « Apprenez-moi, s'écrie-t-elle avec un sentiment d'horreur, apprenez-moi si le prince est sans vie ? » D'un air troublé et les yeux pleins de larmes, la comtesse s'approche et lui répond que le prince vit et combat en ce moment. Mathilde s'étonne et s'écrie : « Quels ennemis ont pu l'attaquer dans une ville où il commande ? — Ah ! madame, répond Herminie, cette femme perfide que vos bontés protégeaient, cette Agnès si passionnée, si terrible, a causé le désordre qui règne ici et la sédition qui vient de s'élever dans la ville. Son épée d'une main, la lettre du prince de l'autre, elle a été apprendre aux soldats et au peuple, que les ordres de Saladin avaient été méprisés, que la reine d'Angleterre était partie, que vous étiez encore à Damiette ; que, trompés par vos artifices, le sultan, l'Égypte et tout l'empire étaient le jouet d'une vile chrétienne ; elle

ajoute que le prince, victime de vos séductions, va trahir lui-même sa patrie si on ne vous arrache à lui. Ses cris forcenés émeuvent la populace, elle l'entraîne sur ses pas aux portes de ce palais ; une troupe furieuse demande votre vie, le prince revêt ses armes et vole à votre défense. — Ah ! courez, interrompt la princesse, courez lui dire qu'il me laisse périr plutôt que de s'exposer pour moi à de nouveaux dangers. — Nul de nous n'est libre d'y aller, répond Herminie ; avant de quitter ce palais, le prince, par une précaution qu'il a jugée indispensable pour la sûreté de votre altesse, a établi à la porte une garde nombreuse qui ne permet à personne d'y entrer ni d'en sortir. — O ma chère Herminie ! reprit la princesse en pleurant, il est donc certain que le coup qu'il a reçu n'est pas mortel ? — Il l'eût été sans doute, madame, si Agnès l'eût frappé sur votre cœur ; et si l'amour n'eût affaibli son bras, le prince périssait..... — Il périssait pour me sauver ! interrompt Mathilde d'un ton exalté ; je lui dois donc la vie ? N'est-ce pas, comtesse de

Leicester, c'est à lui que je dois la vie? » Elle s'arrêta alors, émue, oppressée, et ce ne fut qu'après un moment de silence qu'elle eut la force de reprendre la parole pour demander combien d'heures s'étaient écoulées depuis cette cruelle scène? « Au moins sept, répondit la comtesse en regardant la grande horloge dorée qui ornait la chambre. — Et aucun moyen de savoir si ses jours sont en sûreté? répéta la princesse avec amertume. » Herminie, d'un air triste, fit signe qu'il n'y en avait point. « Il faut donc attendre et se résigner à la volonté divine, reprit Mathilde en soupirant. » Pâle et abattue, elle se lève alors : la vue de sa robe la fit frémir. « Au nom du ciel, s'écria-t-elle, ôtez-moi ces habits où la mort du prince me semble écrite en caractère de sang. » Herminie voulut les remplacer par d'autres habits de la reine. « Non, lui dit la princesse, rendez-moi les miens; puisque tout est découvert maintenant, je puis quitter ces brillantes livrées du monde pour reprendre mes humbles vêtemens. » Elle espérait sans doute retrouver

avec eux cette paix de l'âme et cette innocence de pensée dont ils étaient le symbole. Mais, hélas ! l'habit ne sert de guère à l'état intérieur ; Mathilde l'éprouve et en gémit. Ce dernier événement vient de lui découvrir toute l'étendue de la plaie que l'amour a faite à son cœur ; et au moment où le prince s'expose encore pour elle, elle n'ose demander d'en guérir. « Hélas ! s'écrie-t-elle, quand il vient de me donner son sang, quand, à cause de moi, sa vie est toujours en danger, ne serais-je pas ingrate, ne serais-je pas coupable de vouloir écarter son souvenir ! Sans doute, je le ferai quand ses jours seront en sûreté ; mais jusque-là, ô mon Dieu ! me défendriez-vous de prier pour lui ? »

L'horloge venait de sonner minuit, et Mathilde priait encore, lorsque les portes de son appartement s'ouvrirent, et le duc de Norfolk parut. « Je viens, lui dit-il, rassurer votre altesse sur la sédition excitée contre elle par une femme jalouse ; tout est tranquille maintenant ; le prince s'est montré au peuple, il a parlé à ses troupes ; et pour

faire tout rentrer dans le devoir, il n'a pas eu même besoin de combattre. Agnès voyant ses espérances renversées, a disparu ; on l'a vainement cherchée dans Damiette..... — Mais le prince, interrompit Mathilde, le prince a été dangereusement blessé par elle ; ne craint-on pas pour sa vie ? — S'il ne reçoit jamais de plus fâcheuses blessures, reprit le duc, la chrétienté pourra regretter long-temps que la main d'Agnès n'ait pas été plus ferme. — O ciel, qu'entends-je ? s'écria la princesse, voudriez-vous donc que ce héros eût péri victime d'un assassinat ? — Si j'avais été près de lui à cet instant, repartit le duc, j'aurais risqué, pour le défendre, le reste de vieux sang qui coule dans mes veines ; mais je ne puis pas oublier, et votre altesse ne peut pas oublier non plus, que c'est le bras de ce formidable guerrier qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire sans retour, et qu'enfin la vraie foi n'ayant pas de plus grand ennemi, le jour de sa mort serait pour elle l'aurore du plus beau jour. »

Mathilde baisse les yeux et ne réplique rien ; le duc de Norfolk se retire ; la voilà seule. O comme un mot vient de changer ses idées et ses dispositions ! Tout à l'heure encore elle s'approuvait de laisser aller toutes ses pensées selon le penchant de son cœur ; elle se livrait avec complaisance à la tendre pitié que lui inspirait un héros magnanime qui l'avait préservée du poignard homicide, et qui combattait un peuple entier pour la sauver ; mais tout à coup on lui rappelle que ce prince, qui l'occupait si entièrement, est celui qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire..... Elle sent son cœur rempli d'une seule image, et de quelle image encore ? de l'ennemi de ses frères et de son Dieu. Les ténèbres de la nuit règnent autour d'elle, mais dans son esprit règnent de plus horribles ténèbres ; elle ne peut goûter aucun repos : elle demeure debout, elle se promène, elle s'assied, elle s'écrie : « Mon Dieu, pardonnez mon égarement, car une foule de pensées, qui affligent mon âme et lui donnent

les dernières frayeurs, se sont élevées en moi : comment échapperai-je sans blessures, comment surmonterai-je mes faiblesses ? Mon cœur me presse et me tyrannise ; mais j'aime mieux souffrir tous les tourmens imaginables, j'aime mieux mourir que de consentir à ce qu'il m'inspire. » Alors elle se prosterne, et d'une voix fervente elle ajoute : « O toi qui dis à la mer, calme-toi, et à l'aquilon ne souffle plus, commande que je sois tranquille, et bientôt j'aurai repris ma sécurité première. » Mais hélas ! c'est en vain qu'elle prie ; car si elle invoque le ciel, c'est toujours au prince qu'elle pense, et la vue du Rédempteur étendu devant elle sur la croix, la touche moins que le souvenir du sang que Malek Adhel a répandu pour elle ; aussi cette vierge égarée se lève-t-elle des pieds du consolateur de tous maux sans être consolée ; car ce n'est que pour un cœur pur que la prière est efficace. L'infortunée cherche le sommeil, et ne trouve que le souvenir du prince ; elle se réveille, et le trouve encore : il n'y a pour elle aucune différence entre

l'état dont elle sort et celui où elle entre, car l'importune et chère image la suit également dans tous deux, l'accable de la même puissance, la tourmente des mêmes pensées, comme une flamme vive et perçante, écarte, anéantit tout ce qui n'est pas elle, se fait jour à travers tout ce qui lui résiste, la pénètre de toutes parts, et parvient à régner seule sur les déchiremens de la conscience et sur la religion en pleurs.

Cependant Mathilde se débat encore contre cet empire qu'elle déteste ; elle se lève brusquement, court à sa croisée, l'ouvre et demande à ce ciel resplendissant du feu de mille étoiles un secours contre les séductions qui la poursuivent ; mais ce ciel même, en qui elle se confie, semble la trahir comme le reste de la nature. C'en est donc fait, tout l'abandonne, les hommes, la raison et Dieu même : dans ce dénuement de secours, la vierge au désespoir va perdre sa résignation ainsi que son innocence ; elle va ouvrir la bouche pour accuser le Tout-Puissant, elle va lui demander compte de la force qu'il lui

refuse, et lui reprocher d'avoir permis qu'elle aimât un Sarrasin.... Mais non, ces lèvres si pures s'arrêtent, elles ne savent point comment on blasphême, et ne font entendre d'autre murmure que celui du repentir. Triste princesse, te voilà à genoux, pressant contre ta poitrine le précieux reliquaire de l'abbesse, appelant à ton aide l'archevêque de Tyr, demandant à l'Éternel d'avoir pitié de tes larmes; mais quand tous ces secours te délaissent, quand tout est sourd à tes cris, comment arracheras-tu de ton sein l'effroyable sentiment qui te déchire? Porteras-tu sur toi une main meurtrière? Tu es prête sans doute à donner ta vie à Dieu, mais agréera-t-il ce sanglant holocauste? Au milieu de tant d'anxiétés et de remords, peut-être allait-elle s'arrêter sur ce projet criminel, et se précipiter ainsi pour toujours dans les piéges tendus autour d'elle par l'ancien ennemi de l'homme, quand une pensée divine lui apparaît, la frappe et la calme à l'instant. Elle se souvient du pieux cénobite dont lui parla

Guillaume ; elle espère trouver auprès de lui un remède à son mal, et aussitôt, avec un transport de zèle qui ne lui permet pas une seule réflexion, elle s'engage par un vœu solennel à aller auprès du solitaire, et un vœu fait pour une pareille cause, prononcé avec une telle ardeur, ne peut rencontrer aucun obstacle et doit nécessairement s'accomplir. Mathilde en est si persuadée, que déjà elle recueille une partie du bien qu'elle s'attend à recevoir des conseils de l'homme de Dieu : elle élève cette confuse et céleste espérance entre son cœur et l'image du prince, et à l'ombre de ce saint abri, son cœur soulagé respire enfin de la puissance qui le tyrannisait.

Cependant le prince a tout préparé pour son départ ; sa blessure ne l'arrête point ; mais maintenant en allant au Caire, il ne veut plus y laisser Mathilde ; il craint pour elle les fureurs superstitieuses d'une multitude aveugle, et ne sera tranquille qu'en la voyant toujours près de lui, qu'importe qu'il la conduise dans le voisinage des chré-

tiens ; qu'en peut-il redouter ? Lui toujours invincible jusqu'à ce moment, pourrait-il cesser de l'être, quand il aura à défendre la beauté qu'il aime ? Ainsi elle le suivra au Caire, où il va assembler le reste de ses troupes ; elle le suivra à Suez, où ses autres soldats l'attendent : cependant, comme il sera obligé à cause d'elle de marcher plus lentement, comme il sait qu'Agnès a séduit l'esclave et s'est emparé de la lettre qu'il envoyait à Saladin, il en écrit une autre, et ajoute à tout ce que la première contenait, le détail de la perfidie d'Agnès et de la révolte de Damiette : puis en chargeant le plus fidèle de ses serviteurs, il va goûter quelques heures de repos en attendant que le jour naisse et lui permette d'aller informer la princesse d'Angleterre de ses nouvelles intentions. Il avait fait vainement chercher Agnès dans toute la ville, elle n'y était plus : aussitôt que cette fille vindicative avait aperçu que la vue, les paroles et l'ascendant du prince calmaient le peuple et ramenaient la tranquillité, elle s'était échap-

pée ; et couverte de ses armes, montée sur un cheval qu'elle avait acheté à prix d'or, elle suivait la route de Kouroutba, cherchant dans sa pensée quels moyens lui restaient pour perdre sa rivale et le prince ingrat qu'elle croyait haïr aussi. Tandis qu'elle y songe, enfoncée dans une sombre rêverie, un homme, monté sur un léger chameau, est prêt à la devancer; elle le reconnaît pour le plus fidèle serviteur de Malek Adhel. « Où vas-tu, lui crie-t-elle d'une voix furieuse ? » Il ne lui répond pas, et presse sa marche; elle enfonce ses éperons, et s'élance après lui. « Donne-moi ce que tu portes ou défends ta vie, s'écrie-t-elle. » Il lève sa lance, elle pousse son javelot, et fait mordre la poussière au musulman qui tombe sur le sable, victime de son zèle. L'impitoyable guerrière lui arrache le papier qu'il portait, et sûre alors de pouvoir se venger, se plaît dans le sang qu'elle vient de répandre, et sourit au mal qu'elle va faire. Tandis qu'elle poursuit sa route vers Kouroutba, Malek Adhel, auprès de Mathilde,

lui expose les motifs qui lui ont fait changer de pensée et qui le déterminent à la conduire avec lui auprès de Saladin : elle l'écoute en silence, la tête penchée sur sa main ; elle est émue, moins de ce qu'il lui dit que de la pâleur qu'elle remarque sur son visage : car c'est le sang qu'il a versé pour elle qui en est cause. Cependant, plus elle est émue, plus elle persiste à vouloir accomplir son vœu. « Seigneur, lui dit-elle, courez où vos destins vous appellent, mais laissez-moi au Caire. » Il lui représente avec une nouvelle vivacité les dangers où peut l'exposer la colère d'un peuple fanatique, quand il ne sera plus là pour la défendre ; il lui peint les inquiétudes de son amour. D'une voix austère et grave, elle l'arrête en ces mots : « Seigneur, vous voyez quels sont les effets d'un amour coupable, et de quelle terrible manière l'Éternel sait châtier les sentimens qu'il réprouve : c'est par votre sang qu'il vous a fait expier vos torts ; si vous y persévérez un jour de plus, c'est par votre mort peut-être qu'il vous en punira : ah ! ne me

forcez pas à pleurer, et à pleurer sans doute pour l'éternité celui à qui je dois la vie.... » Elle s'arrête; ce souvenir lui a rendu toute sa faiblesse. « Eh bien! Mathilde, continuez, répond le prince, achevez de me faire regretter de n'avoir pas péri de la main d'Agnès. » La princesse contient la vive émotion que lui cause ce discours, et, pour se punir de ce qu'elle éprouve, elle reprend d'un ton plus sévère : « Éloignée depuis long-temps des autels de mon Dieu, privée de la manne céleste qu'il distribue à ses enfans, ne sachant quand je pourrai rentrer dans son adorable sanctuaire, je voudrais m'aller purifier des souillures sans nombre que j'ai dû contracter par ma demeure forcée avec les infidèles; il est, sur le bord de la mer Rouge, un monastère ruiné, où un enfant de Bazile, vainqueur du monde, qu'il a mis tout entier sous ses pieds, vit inconnu des hommes, mais non pas du Seigneur, qui l'y nourrit du pain de ses anges; c'est là qu'un vœu m'appelle, c'est là qu'une triste captive vous demande de lui laisser faire un pélcri-

nage. » Malek Adhel la regarde, l'écoute avec un profond étonnement : « Mathilde, lui dit-il, qu'osez-vous projeter? connaissez-vous la moindre partie des difficultés qui s'opposent à votre entreprise ? savez-vous qu'une fois arrivée au Caire, il vous faudrait traverser un désert brûlant, aride, immense, semé de soldats indisciplinés et d'Arabes homicides? — Dieu, qui lit dans mon cœur le motif qui me guide, reprit-elle en élevant au ciel des regards pleins de piété, Dieu me défendra contre tous les périls. Cette sauvage Thébaïde que je veux traverser n'est un désert que pour les incrédules ; pour les vrais croyans elle est peuplée par les descendans des Antoine, des Pacôme, et surtout par l'immensité du Dieu de Jacob, qui n'abandonna jamais ses enfans au besoin. » Malek Adhel regarda la princesse avec une nouvelle surprise ; il ne pouvait croire ce qu'il entendait, qu'une jeune fille eût formé seulement la pensée d'un si téméraire voyage. S'il avait su que la religion n'était pas la seule cause de l'espèce de délire fanatique

qui la possédait, ce n'est pas seulement avec surprise qu'il l'eût regardée ; mais, à travers la sévérité de son maintien, Dieu, qui lit dans le cœur des hommes, pouvait seul connaître ce qui se passait dans celui de Mathilde, et seul il apercevait qu'elle eût envisagé les périls du désert avec plus de timidité si elle avait eu moins d'effroi de ceux auxquels son cœur l'exposait.

Après un moment de silence, le prince reprit la parole : « Écoutez, Mathilde : lors même que mon devoir ne me commanderait pas d'aller joindre mon frère sans retard, lors même que je serais libre de vous suivre dans votre route, je ne vous permettrais à aucun prix de vous exposer aux innombrables dangers dont vous seriez menacée dans ces vastes solitudes. — Ah ! interrompit-elle avec enthousiasme, elles ne vous inspireraient aucune crainte si vous saviez comme moi que Dieu est tout puissant. Que ne puis-je vous convaincre que pour me sauver il n'a besoin du secours de personne ! et, s'il veut que je périsse, ma vie n'est-elle

pas à lui ? qu'il la reprenne, je la lui abandonne avec joie. » La foi ardente qui brillait dans le maintien de la vierge, convainquit Adhel que le moment serait mal choisi pour la dissuader de son projet ; résolu d'ailleurs de s'y opposer à force ouverte si elle y persistait, il voulut attendre d'être arrivé au Caire avant de la refuser positivement, espérant que dans cet espace de temps son projet s'affaiblirait de lui-même.

« Écoutez, lui dit-il : demain, à la naissante aurore, mes galères seront prêtes ; nous remonterons ensemble le grand fleuve jusqu'au Caire ; là, tandis que j'assemblerai mon armée, vous consulterez sur les dangers de l'entreprise que vous avez conçue : vous verrez si je les ai exagérés ; vous jugerez si je puis consentir à vous permettre de vous exposer à une mort certaine, et si je n'ai rien dit à cet égard qui ne soit exactement vrai ; alors, Mathilde, je ne doute pas que vous ne renonciez à votre entreprise, et que vous ne vous déterminiez enfin à me suivre à la cour de Saladin. » Il dit, et se retire. La

princesse, loin d'être émue par les mêmes frayeurs que lui, et sentant bien quel est son véritable péril, renouvelle aux pieds de l'Éternel le vœu de s'enfoncer dans les déserts de la Thébaïde, jure de n'en jamais sortir plutôt que de revenir auprès de Malek Adhel, et bénit ce Dieu qui fait ressentir les effets de sa clémence en même temps que ceux de sa sévérité : car c'est en répandant sur les plaisirs coupables et les sentimens déréglés d'extraordinaires amertumes et d'insupportables dégoûts, qu'il oblige par ce moyen à chercher des plaisirs et des sentimens qui soient sans dégoûts et sans amertume.

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain matin, à peine l'aube commençait à blanchir l'horizon, et le cri des mariniers à retentir dans les airs, que la princesse, accompagnée du duc de Glocester, de sa fidèle Herminie et de quelques officiers anglais, se rendit au bord du Nil. Le soleil se levait, une abondante rosée rafraîchissait la terre, et le ciel était pur et sans nuages; des troupes d'oiseaux blancs se balançaient sur la cime des arbres, et leur plumage d'argent contrastait agréablement avec le vert foncé des dattiers; des milliers de tourterelles voltigeaient d'un oranger à l'autre, et des vols de pigeons s'abattaient sur les rivières qui bordent le fleuve, pour y chercher leur nourriture.

Mathilde monte dans la galère que le prince a fait préparer pour elle; il y monte aussi, il s'assied auprès d'elle sur un

tapis de Perse, à l'ombre d'un pavillon de drap d'or, tendu en dedans de riches étoffes de l'Inde ; les plus rares parfums de l'Yémen brûlent autour d'eux dans des cassolettes de bois de rose, et se mêlent aux parfums plus doux encore des forêts d'amandiers et de jasmins d'Arabie, des touffes de baume, de basilic et de rosiers qui fleurissent le long du rivage ; à travers des rideaux de gaze d'argent, Mathilde aperçoit tous les différens aspects d'une riante et fugitive campagne ; elle parcourt ce Delta déjà fameux sous l'empire des Pharaons par sa riche abondance et sa riante fertilité. On y voit le sycomore s'unir au tamarin et à l'élégant cassier qui se pare de faisceaux de fleurs jaunes semblables à celles du cytise ; au-dessus, la tête du dattier, chargée de ses énormes grappes, domine sur le bosquet ; partout croît la cassie à la fleur odorante, partout les pommes dorées du citronnier couvrent la cabane du laboureur : ici, les larges feuilles du bananier opposent leur vaste ombrage aux rayons ardens du soleil ; là, réuni en grou-

pes agréables, le grenadier se rapproche du fleuve et y réfléchit sa jaune verdure et sa fleur écarlate, tandis que du sein de l'onde s'élève, roi des plantes aquatiques, le nénuphar à la tête superbe et au large calice azuré : des canaux d'une eau pure et limpide rafraîchissent ces délicieux bocages, et tout ce que les eaux courantes ont de charmes sous un climat brûlant, tout ce que la verdure a d'éclat sous un ciel d'azur, enfin tout ce qu'un air doux, suave, balsamique, a de voluptueux, ne donne qu'une faible image des délices que la nature a répandues sur cette terre favorisée que le Nil embrasse de tout son amour.

Cependant, parvenu au plus haut du ciel, l'astre du jour darde ses feux sur toute la nature; le zéphir se tait, le feuillage est immobile, l'onde dort, les mariniers tombent accablés sous le poids de leurs rames, et le sillage de la galère effleure à peine la surface du fleuve; chacun cherche un abri contre la chaleur, et ne le trouve que dans le sommeil : tout s'assoupit hors Mathilde et

le prince, et seuls ils demeurent agités quand tout repose autour d'eux. Dès le matin la princesse a eu soin de s'envelopper davantage sous les larges replis de son voile; son chaste bandeau est plus avancé sur son front; elle aurait voulu pouvoir se dérober tout entière sous son habit; hélas! elle aurait mis moins de soins à se cacher si elle avait su qu'ils ne servaient qu'à l'embellir, et que la modestie, la plus touchante des vertus, est encore la plus séduisante des parures : elle s'est placée le plus loin qu'elle a pu de Malek Adhel; sa tête est penchée en arrière; ses mains jointes et un peu élevées, et ses yeux fixés vers le ciel : à cette sorte d'attitude aérienne, à ce long habit de lin, à ces voiles dont l'ombre favorable adoucit l'éclat d'un teint d'albâtre, le prince croit ne l'avoir jamais vue si belle, et sent qu'il n'a jamais été si amoureux; il la regarde et ne demande rien; il la regarde et s'approche; il ne la touche pas encore, et déjà c'est en flammes ardentes que son sang court dans ses veines. Mathilde garde le silence, elle

songe au vœu qu'elle a fait, à la résolution qu'elle a prise de tout risquer pour s'éloigner du prince, à cette éternelle séparation qu'elle a juré de mettre entre eux; et ce projet, qui doit le rendre si malheureux, va sans doute la rendre moins sévère : c'est toujours quand le sacrifice est près de s'accomplir, qu'on sent mieux tout le mal qu'il va faire, et qu'on voit moins toutes les raisons qui le commandent: elles s'affaiblissent devant la douleur qu'on éprouve, surtout devant celle qu'on cause; et, à l'idée des larmes du prince, Mathilde ne sait presque plus quels motifs assez importans ont pu la déterminer à vouloir affliger celui à qui elle doit la vie. Hélas! tout conspire contre elle: la reconnaissance et la pitié qui lui parlent en faveur d'Adhel, l'amour qui soutient leurs voix de toute la puissance de la sienne, l'air qu'elle respire tout chargé de volupté, une sorte d'émotion inconnue qui trouble ses esprits, et dont son innocence s'étonne; elle soupire, détourne les yeux de l'objet qui est auprès d'elle, et ne comprend point

comment tant de douceur peut être attachée à tant de souffrance, et tant de tourment à tant de félicité. Peu à peu le prince s'est placé si près d'elle que, même en ne le regardant pas, elle ne perd aucun de ses mouvemens, aucune de ses émotions ; cette vue a quelque chose de contagieux qui augmente son trouble : distraite, préoccupée, penchant sa tête sur sa poitrine oppressée, hélas! ce n'est plus à son Dieu qu'elle pense : son imagination ne va ni si haut ni si loin. Sans doute le prince l'a devinée : car il ose prendre sa main entre les siennes et la presser contre ses lèvres. Mathilde essaie de la retirer, mais ses efforts ne servent qu'à montrer sa faiblesse ; elle la sent sans pouvoir la vaincre ; et, également tourmentée de repentir, de crainte et d'amour, son cœur se gonfle et son visage se couvre de larmes. Adhel a vu ses larmes et a cru voir son triomphe ; il serre Mathilde dans ses bras ; elle frémit et le repousse : dans ce mouvement, le bandeau virginal qui couvre son front s'est dénoué, ses beaux cheveux blonds s'échappent en

boucles sur ses épaules, et le reliquaire qu'elle portait sur sa poitrine se détache, il tombe par terre; elle le voit, et aussitôt ses devoirs, ses fautes lui apparaissent dans toute leur étendue, et la situation où elle se surprend la frappe de terreur: les tendres émotions disparaissent, le repentant effroi leur succède; maintenant elle a des forces pour échapper aux séductions qui l'entourent, et elle va tomber à quelques pas, couverte de larmes et dans un désespoir effrayant. En vain le prince lui parle, elle ne l'entend plus; Dieu seul est présent à sa vue: seul il est devant ses yeux comme un juge inexorable, prêt à venger ses lois violées, et à la frapper pour l'éternité. « Pardonne, s'écrie-t-elle dans l'égarement de sa douleur, pardonne, Dieu terrible, si je suis restée auprès de ton ennemi..... Tu as vu quels combats j'ai soutenus, tu as vu quelle horreur j'ai conçue pour ma faiblesse. Ah! si j'avais pu secouer ce joug qui m'est plus dur et plus cruel que la mort même, je l'aurais fait.....; mais je t'ai vainement de-

mandé des secours, tu me les as refusés ; privée de ta force, quelle force pouvait être mon recours? »

Malek Adhel l'écoute avec un mélange de crainte, de surprise et de bonheur. Si quelquefois, en voyant l'émotion de la princesse, il s'était flatté de pouvoir la toucher, plus souvent encore son silence, sa sévérité, lui avaient ôté tout espoir ; jamais sa soumission, ses respects, ses véhémentes prières, n'ont pu obtenir un aveu qu'il aurait payé de sa vie ; elle paraissait ne vouloir que le fuir, ne désirer que son départ; mais à présent ce qu'il entend ne le rassure-t-il pas? si elle était demeurée indifférente, se reprocherait-elle ainsi sa faiblesse? Cependant il ne peut jouir de ce qu'il espère en voyant ce que souffre Mathilde; sa raison paraît aliénée; c'est parce que le remords l'accable qu'elle a laissé deviner la cause de son remords ; et ces paroles qui lui échappent ne disent qu'elle aime, que parce qu'elles avouent une faute. Pâle, échevelée, noyée dans ses pleurs, en proie au plus violent

égarement, elle ne reconnaît pas l'objet qui peut l'emporter dans une âme comme la sienne sur ses sermens et son Dieu; et s'il est vrai qu'une passion profonde appartient aux hommes de tous les climats et de toutes les religions; s'il est vrai qu'il n'est point de préjugés qu'elle ne détruise ni d'habitude qu'elle ne surmonte, on ne s'étonnera pas sans doute de voir un disciple de Mahomet s'oublier pour celle qu'il aime, et Malek Adhel ne pouvoir plus être heureux quand Mathilde est si affligée. Il s'accuse de sa douleur, et, pour la voir tranquille, il serait prêt à renoncer à l'espoir d'être aimé. S'il n'ose la quitter dans l'état où elle est, il ose moins encore s'approcher d'elle : « Mathilde, lui dit-il d'une voix soumise, daignez m'entendre. — Éternel, s'écrie-t-elle dans un désordre toujours croissant, éloigne, éloigne cette voix qui me poursuit partout. — Ma bien-aimée, lui dit-il, si ma présence vous afflige, je m'éloignerai. — Mon Dieu, continue-t-elle, pourquoi me le montras-tu? Avant de le voir je vivais paisible! mon cœur, pur comme tes cieux,

soumis comme tes anges, n'avait jamais formé une pensée dont il eût craint de t'avoir pour témoin... Pourquoi l'Infidèle me suit-il en tous lieux? pourquoi le retrouvé-je partout? pourquoi as-tu permis que sa main impie osât toucher la future épouse de ton Christ, sans qu'aussitôt tu l'aies écrasé de ta foudre? — Hélas! Mathilde, reprit tristement le prince, vous appelez donc la vengeance de votre Dieu sur ma tête? — L'ai-je fait? s'écria l'infortunée en élevant ses deux bras vers le ciel; ai-je formé des vœux si barbares? O mon Dieu! rejette-les; punis-moi; mais ne me venge pas. » A ces mots plus doux, Malek Adhel fait quelques pas vers la princesse, et lui dit : « Mathilde, daignez m'entendre; Mathilde, s'il est vrai, s'il est possible que vous m'aimiez.... » A ce mot, elle s'écrie avec un accent plein d'indignation : « O Sarrazin! qui te donne l'audace de supposer que je t'aime? — Mathilde, reprend-il, pardonne mon audace; mon espérance est née de ton repentir; si tu n'avais point d'amour, pourquoi t'accuse-

rais-tu ? — Ah ! malheureuse ! interrompt-elle, ai-je donc dévoilé mon opprobre ? suis-je tombée si bas que désormais un Infidèle ait le droit de me faire rougir ? O cœur qui n'es rempli que de faiblesse, d'indigence et d'amertume ! en te laissant toucher par les discours d'un Sarrazin, tu as bien mérité la honte de l'en voir instruit. » Alors, la tête penchée sur son sein, les cheveux épars sur son voile à demi détaché, d'une voix suppliante elle dit : « O prince ! que l'état d'abjection où vous me voyez réduite suffise à l'orgueil du démon qui règne sur vous ; détournez vos regards de ma misère ; ne me forcez pas à la découvrir davantage, et à chercher dans mon âme des choses que je n'y pourrais pas voir sans horreur. Ah ! si ma honte doit être connue, ce n'est pas à vous que j'en dois l'aveu ; laissez-moi verser mes pleurs loin de vous ; laissez-moi, rendez-moi la paix ; que dès ce moment une séparation éternelle soit entre nous. Je ne sais, ô Malek Adhel, jusqu'à quel point ce sacrifice peut te coûter ; mais apprends que l'homme n'en

peut pas faire de si grands dans ce monde, que Dieu n'ait encore dans l'autre de plus grandes récompenses pour l'en payer. »

En prononçant ces mots, le visage de la vierge s'était animé d'une ferveur céleste; elle penche humblement son front vers la terre, en signe de repentir et de contrition. A la vue de cette innocence qui s'humilie, Malek Adhel est saisi d'un saint respect: car il y a tant de beauté, de noblesse, de grandeur, il y a tant de divinité dans l'innocence qui s'humilie! Après un long silence, il répond d'une voix profondément émue : « Jamais je n'entendis de semblables paroles et ne ressentis de pareils mouvemens ; tu m'as touché au cœur, et sans doute il y a quelque chose de plus qu'humain en toi. O noble fille, vis en paix sous l'aile de ce Dieu qui sait donner tant de force et de puissance à un sexe faible et timide ; je jure de ne te plus parler d'un amour qui t'offense ; j'en mourrai sans doute, mais t'offenser est bien plus que mourir. »

Il s'éloigne, il quitte le pavillon de la

princesse, et va ensevelir au fond de la galère la profonde douleur dont il est dévoré. O sort bizarre! c'est au moment où l'espérance d'être aime vient d'entrer dans son cœur, qu'il perd pour jamais celle d'être heureux. Étranger aux préceptes de cette religion sublime et sévère, qui seule a le courage de lutter contre les passions, et la force d'en triompher, Adhel n'avait attribué la froideur de Mathilde qu'à son indifférence, et ne doutait pas que s'il parvenait à la toucher elle ne rejetterait plus ses vœux; mais à présent que, toute sensible qu'elle s'est montrée, il l'a vue, plus ferme que jamais, repousser sa tendresse, et préférer aux plus séduisantes joies de l'amour la pénitence, l'humiliation et la mort, il rejette toutes les espérances de bonheur qu'il avait embrassées jusqu'à ce jour, et se détourne en frémissant d'un avenir qui ne lui présente plus que le choix d'un éternel malheur, ou pour lui, ou pour celle qu'il aime.

Arrivée au Caire, la princesse se dérobe soigneusement à tous les regards; elle ne se

laisse voir qu'à quelques chrétiens dispersés dans ces climats, qui, ayant appris son arrivée au Caire, se réunissent joyeusement autour de sa personne sacrée. Elle les interroge sur les dangers du pélerinage qu'elle médite; ils sont terribles, mais pas assez pour l'intimider; et ce cœur, si faible devant le prince, s'élève avec une intrépidité sans pareille au-dessus des terreurs de la mort. « Écoutez, mes frères, leur dit-elle, j'ai fait un vœu, rien ne saurait le rompre; qu'est-ce que la vie devant lui? Je veux traverser ce désert; je le veux: car je ne crains rien au monde que Dieu et le péché: mes frères, quel de vous me suivra? « Tous, » répondent-ils unanimement: car une beauté si angélique, une piété si fervente, et une résolution si héroïque, ne permettent à aucun d'eux de reculer. « Gardez un profond secret sur ce que je vous confie, ajoute-t-elle; faites en silence les préparatifs du voyage: avant peu vous serez avertis de l'instant et du lieu où je pourrai me réunir à vous. »

A peine est-elle seule, que le duc de Glo-

cester paraît. « Madame, lui dit-il, daignez vous approcher de cette croisée, et jeter les yeux sur le bord du Nil; c'est là que le plus actif, le plus intrépide des guerriers a déjà rassemblé son armée; voyez comme elle est brillante et nombreuse. Tristes chrétiens, avec le capitaine qui la conduit, de quels affreux dangers ne vous menace-t-elle pas? » Mathilde s'avance et distingue aussitôt le triple panache du héros qui parcourt tous les rangs; elle baisse les yeux, et d'une voix timide elle dit: « Le prince s'apprête donc à partir aujourd'hui? — Non, madame: ces innombrables bataillons ne sont pas encore suffisans à son gré; il va chercher de nouvelles troupes à Memphis et à Arsinoé; demain il reviendra; le jour d'après est désigné pour le départ de l'armée et celui de votre altesse: la lettre que voici, que le prince m'a chargé de remettre, vous en instruira sans doute. » La princesse la prend, elle lit, et une tendre rougeur vient colorer les lis de son front; pénétré du regret de l'avoir offensée, Malek Adhel n'ose point se présenter

devant elle; ce héros, qui sous ses yeux se distingue de tous les guerriers qui l'entourent par la fière audace de sa contenance; qui, prêt à affronter mille morts, semble né pour commander le monde, et ne connaître aucune crainte, est arrêté pourtant par celle de lui déplaire; et un regard sévère retient et fait trembler celui que l'univers entier n'intimiderait pas! Comment n'être pas touchée de tant d'amour, comment n'être pas flattée de tant de puissance? Mais, plus Malek Adhel s'empare du cœur de Mathilde, plus elle sent la nécessité de le fuir. « Après-demain, lui écrit-il, nous partirons ensemble; je vous conduirai à la cour de Saladin, dans cette Jérusalem si chère à votre piété: si vous l'exigez, je ne vous verrai point, je ne vous parlerai pas; je me soumettrai à tous les sacrifices, hors à celui de vous rendre aux chrétiens, et j'obéirai à tous vos ordres, hors à celui de vous laisser traverser le désert. » Non, quelle que soit la volonté du prince, Mathilde sera fidèle à son vœu; elle l'a juré à l'Éternel; y manquer serait un sacrilége, et

sa perte en serait le châtiment. Sûre de l'entier dévouement du duc de Glocester, elle lui fait part de sa position et de son projet; ému de la grandeur d'âme que lui découvre la noble sœur de son maître, il lui demande de partager la gloire de son entreprise; elle y consent, lui indique le lieu où les chrétiens réunis font les apprêts du voyage, et ajoute : « Dites-leur que tout soit prêt ce soir : à l'entrée de la nuit, quand Malek Adhel aura quitté le Caire, vous viendrez m'en instruire; nous nous réunirons tous alors, et, sous les auspices du même Dieu, nous irons chercher le Saint, qui nous apprendra comment on traverse le monde sans faiblesse, et comment on arrive au but sans s'égarer. » Le duc de Glocester obéit; Mathilde, demeurée seule, attache ses regards avec un peu plus de hardiesse sur le héros prêt à passer le Nil pour se rendre à Memphis; elle va le perdre de vue, elle sent que c'est peut-être pour toujours, et ses yeux se remplissent de larmes. Si elle trouve la mort au désert, elle quittera la vie sans l'avoir

revu, sans l'avoir détrompé de ses fatales erreurs, sans l'avoir béni pour tous les biens qu'elle en a reçus. Ce prince magnanime, que les chrétiens chérissent, révèrent malgré son aveuglement; ce prince qui n'a point d'égal dans le monde; ce prince à qui elle doit cette vie qu'elle va offrir à Dieu pour expiation d'un amour coupable, elle ose presque l'aimer en cet instant; oui, elle l'ose, parce que cet instant est sans doute le dernier où ses yeux pourront l'apercevoir sur cette terre. « Ah! s'écrie-t-elle involontairement, regarde-moi, regarde mes larmes; qu'elles te consolent de tout le mal que je vais te faire. » Elle pleure et ne peut achever; elle pleure et s'étonne, et s'afflige, et se repent des mouvemens qui l'agitent. Hélas! où sont les tranquilles plaisirs, les paisibles joies de son adolescence; qu'a-t-elle gagné à chercher d'autres biens, et qu'a-t-elle rencontré hors de sa retraite? d'épaisses ténèbres, de cruelles agitations, et une infinité de maux dont les noms lui étaient même inconnus dans son premier état d'innocence.

CHAPITRE XIX.

En se séparant pour deux jours de Mathilde, Malek-Adhel était loin de soupçonner la fuite qu'elle méditait : s'il avait été surpris qu'elle eût conçu le hardi projet de traverser le désert, il lui semblait impossible qu'elle l'exécutât ; et la pensée qu'elle allait profiter de son absence pour tenter en secret ce grand voyage, était une pensée si étrange, qu'elle ne s'était jamais présentée à son esprit. Un seul doute à cet égard l'eût empêché de partir ; et au moment où il marche vers Memphis, s'il pouvait deviner quel malheur la menace, comme il reviendrait précipitamment sur ses pas ! comme tout autre intérêt s'effacerait devant celui-là ! Hélas ! dans deux jours, quand il va rentrer au Caire, et qu'il apprendra que la princesse n'y est plus, que deviendra-t-il ? et que pourra-t-il faire, si ce n'est de tout abandonner pour la suivre,

et d'aller la disputer au désert, à la mort et à Dieu ? De son côté, Mathilde ne pense point que l'amour inspirera un tel dessein au prince : elle s'attend si peu à être poursuivie, qu'en quittant le Caire, elle croit ne plus revoir Malek Adhel ; mais cette pensée cruelle, qui déchire son cœur, ne suspend point ses desseins, et c'est le jour même du départ du prince qu'elle commence à les accomplir.

A l'instant où la nuit commence, le duc de Glocester vient la chercher : elle sort avec lui ; elle feint de se rendre au petit village de la Matarée, ainsi nommé parce qu'il a une source d'eau douce, fameuse par une ancienne tradition : c'est là que, fuyant la persécution d'Hérode, se réfugia la sainte famille, et que le divin enfant fut baigné dans cette fontaine.

Chacun croit aisément que la dévotion de la princesse l'appelle dans un lieu si sacré pour sa foi, et si célèbre par les miracles qui s'y sont opérés, que les Musulmans eux-mêmes le révèrent : en effet elle s'y rend ;

elle y trouve, avec les moines chrétiens qu'elle a prévenus, tous ses fidèles Anglais, qui ont juré aussi de la suivre au désert : deux chameaux, trois guides, des fruits secs, un peu de farine et plusieurs outres d'eau fraîche sont cachés dans une grotte voisine; c'est là tous les secours que les chrétiens ont pu se procurer sans être soupçonnés par les Musulmans. Enfin la troupe se réunit dans la caverne, quelques flambeaux en éclairent à peine les noires profondeurs; mais c'est dans ce lieu même que Mathilde, avant de se mettre en route, veut qu'un des prêtres de sa suite célèbre le grand mystère; elle n'y participe point encore; et, pour se croire digne de la céleste victime qui se dévoue chaque jour pour l'homme mortel, elle attend que les péchés dont elle s'accuse lui aient été remis par le Saint du désert.

Durant le premier jour, la caravane traverse une campagne fertile, où le doura à feuilles de roseaux élève sa tête vigoureuse et se couronne de gros épis; à côté, le pistachier sauvage couvre la terre de ses vastes

rameaux; le vert foncé de son feuillage et le pourpre délicat de ses naissantes grappes contrastent agréablement avec l'azur des cieux; à ses pieds le lin étend ses plaines bleuâtres; plus loin le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, et le concombre et le melon dorés pendent au bord des innombrables canaux que le grand fleuve s'ouvre dans les terres. Mais, le second jour, ce riant aspect change de face: on arrive dans la plaine sablonneuse d'Elbakara, dont l'étendue ne présente qu'une plage immense et stérile; on rencontre seulement, dans l'enfoncement des rochers et sur le bord des torrens d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produisent la gomme arabique, le séné, le bois de scorpion et quelques autres plantes; les autruches, les chamois, les gazelles et les tigres habitent les antres des rochers, et bondissent à travers ces sables, où jamais une seule herbe ni une touffe de gazon ne viennent réjouir leurs regards. En vain cherche-t-on quelque fontaine pour apaiser la soif ardente dont on est dévoré; ce n'est

qu'au pied du mont Kaleil qu'on trouve une source d'eau saumâtre, la seule où les bêtes féroces et les hommes puissent se désaltérer ; deux ou trois sycomores l'entourent, et au-dessus on aperçoit des grottes d'ermites abandonnées, que la ferveur des premiers siècles du christianisme avait conduits dans cette affreuse solitude.

La princesse les regarde en soupirant : « Ah ! se dit-elle tout bas, heureux ceux qui avaient choisi ce séjour sauvage ! c'est là que, séparés du commerce des humains, rien ne troublait leurs jours paisibles. Sans doute les miens le seraient encore si je n'avais pas franchi ces murs sacrés qui me cachaient aux yeux des hommes ; séduite par la présomptueuse espérance de valoir mieux que mes compagnes, en venant adorer le Sauveur du monde, c'est mon orgueil qui m'a entrainée sur ces bords funestes, et c'est lui qui m'a perdue ! » Tandis que, plongée dans cette rêverie, Mathilde ne s'occupait que de ses fautes et de ses remords, le chameau qui la portait descendait, sans qu'elle

étonnés de voir une fille délicate et timide braver, par la seule ardeur de son zèle, des fatigues auxquelles ils sont près de succomber, croient que Dieu lui prête sa force; touchés de ce miracle, ils courbent la tête, et tombent à genoux en chantant devant elle : *Hosanna in excelsis.*

La repentante Mathilde rougit; loin de s'énorgueillir des louanges qu'on lui prodigue, elle s'humilie : car elle se sent vide au dedans des vertus qu'on admire. Hélas ! ils ne savent pas, ceux qui l'entourent, que c'est le remords d'un amour criminel qui lui donne cet extraordinaire courage. « Arrêtez, dit-elle à la petite troupe prosternée à ses pieds, en face de l'effroyable désert; ne profanez pas ces paroles sacrées, en les prononçant devant une pauvre pécheresse : car nul ici n'est souillé d'autant d'iniquités que moi. » Tous l'écoutent avec une admiration nouvelle, et prennent cet aveu pour la religieuse ardeur d'une Sainte qui, en se mettant au-dessous de tout, croit ne s'être jamais assez rabaissée. Cependant, comme ils

voient que leur admiration l'afflige, ils se taisent, se lèvent, et s'élancent courageusement à la suite de la vierge, dans les brûlantes régions qui s'étendent sous leurs yeux.

Ils marchent, tout le jour, au sein de ces landes sablonneuses que les feux d'un soleil ardent frappent à plomb, et dont la réverbération réfléchit un éclat qui blesse les yeux, et une chaleur si terrible que les hommes les plus robustes ont peine à la supporter. La nuit ne leur porte presque aucun soulagement; car alors, les vents cessant de souffler, le calme les laisse exposés aux exhalaisons suffocantes des sables embrasés qui leur servent de lit. Mais, au milieu de tant de maux, il n'échappe pas une plainte, pas un regret à Mathilde; loin de trouver qu'elle paie trop cher le salut qu'elle va chercher, elle voudrait que plus de souffrances expiassent encore mieux sa faiblesse, et se réjouirait que son cœur fût déchiré par les douleurs les plus aiguës, si elles pouvaient, en pénétrant jusqu'à son cœur, y détruire l'a-

mour qui le remplit, et que jusqu'ici rien n'a pu seulement affaiblir.

Mais, si elle se plaît dans les maux qu'elle endure, ceux qu'éprouvent les compagnons de sa route la trouvent compatissante et sensible. Tandis qu'ils sont couchés, haletans, sur une terre brûlée, la charité lui prête ses forces pour les secourir; elle panse les plaies de l'un, baigne les yeux saignans de l'autre, soulage celui-ci par des paroles, ranime celui-là par des prières; et enfin, par un mélange d'humanité et de pénitence, elle se prive d'une partie de la portion d'eau qui lui est destinée, et la partage elle-même aux faibles et aux malades.

Après avoir erré encore deux jours et deux nuits dans ces affreuses solitudes, les voyageurs épuisés entendent au loin le bruit des vagues d'une autre mer que celle qu'ils viennent de traverser; bientôt leurs yeux découvrent à l'extrémité de l'horizon l'étendue de la plaine liquide, dont, à cette distance, les ondulations semblent se confondre avec celles des sables du désert. Mais déjà ce bien-

faisant aspect a ranimé tous les courages, à dissipé toutes les fatigues; les poitrines desséchées commencent à respirer un air plus frais; on se hâte, on court, on arrive, tous se précipitent dans les ondes salutaires qui leur offrent un si doux soulagement, et dont le voyageur qui vient de parcourir le désert peut seul comprendre l'inexprimable délice. La modeste princesse se détourne, s'éloigne, s'assied à l'ombre d'une roche; là, les pieds nus et baignés dans la mer, elle découvre, en remontant le rivage, l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple à travers les flots suspendus; et au sud est le mont fameux d'Oreb et de Sinaï, où il reçut les tables de la loi.

Après une halte assez longue, la caravane se réunit et côtoie les bords de la mer. Combien, en comparaison du désert aride, ces frais rivages ont de beautés! Couverts de coquillages sans nombre, les plantes marines en tapissent les rochers, et du sein de l'onde s'élèvent des forêts de coraux, dont la tête écarlate se marie merveilleusement avec la

fluidité verdâtre des eaux de la mer. Mais la triste Mathilde demeure indifférente aux charmes de cette nature, comme elle l'a été aux horreurs de celle du désert; une pensée unique l'occupe et l'absorbe : hors le poison qui la tue et le remède qu'elle va chercher, rien ne peut trouver place dans son imagination, ni dans son cœur; et le seul plaisir que lui cause la vue de ces rivages naît de l'espoir d'arriver plus tôt au monastère ruiné, où l'enfant de Bazile doit lui ouvrir la route de la miséricorde et du salut.

Les voyageurs passent le jour entier à chercher quelques traces de l'habitation où tendent tous leurs vœux; ils se dispersent çà et là, s'interrogent, se découragent, et murmurent de ne trouver dans ces vastes solitudes aucun être vivant qui dirige leurs pas incertains. Cependant la princesse marche seule à leur tête; elle aperçoit de loin un rocher menaçant, dont le pied repose dans la mer; une sorte de flèche s'élève au-dessus; elle approche, le cœur palpitant, et distingue bientôt la croix qui lui indique la demeure

du saint. A cette vue, elle sent ranimer sa foi et sa vertu ; pleine de confiance dans les salutaires instructions qui l'attendent, et ne doutant pas qu'elles ne la délivrent du pouvoir de l'enfer, déjà elle se croit sauvée ; et, dans son ardente reconnaissance, elle bénit à haute voix le nom sacré de l'Éternel.

Sa petite troupe la rejoint ; d'une main elle lui montre le signe révéré de la rédemption, de l'autre elle détache son chaste bandeau, et les cheveux épars, les pieds nus, les yeux baissés, les mains croisées sur sa poitrine, et dans l'attitude du recueillement et de la contrition, elle s'avance humblement vers la grotte de l'ermite.

Avant de l'atteindre, elle erre long-temps à travers les débris d'un monastère, dont les ruines récentes déposent moins contre les injures du temps que contre l'impiété des infidèles. Deux pêchers sauvages croissent parmi les décombres, et plusieurs tronçons de colonnes corinthiennes, avec une croix au milieu du chapiteau, jonchent un pavé de granit rouge, chargé d'hiéroglyphes. En fou-

lant aux pieds ces restes antiques, Mathilde est arrivée sous un vaste portail, dont l'œil peut à peine mesurer la hauteur; au-delà elle entrevoit les ténèbres du sanctuaire, et à l'instant où elle va s'y enfoncer, elle s'arrête, saisie d'un frémissement religieux, comme si elle n'osait pénétrer dans cette nuit profonde, où réside la suprême majesté d'un Dieu : mais tout à coup elle entend une voix dont les sons mélodieux lui inspirent des pensées célestes; elle croit que c'est l'Éternel lui-même qui l'appelle. A la lueur des rayons de la lune, qui percent à travers le dôme écroulé, elle parcourt les bas côtés de l'église, et aperçoit enfin le pieux cénobite prosterné sur les marches de l'autel, et chantant les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit.

Elle tombe devant lui, la face contre terre, en s'écriant : « O ancien des hommes! ô saint des saints! « Le solitaire, étonné, se retourne : depuis trente années qu'il remplit ce désert de sa longue et merveilleuse pénitence, c'est la seconde fois qu'une voix

humaine a frappé son oreille : il s'approche ; quelle est sa surprise en voyant une fille si jeune et si belle dans la créature qui lui a parlé ! par quel miracle a-t-elle eu la force de traverser tant de déserts ? et où a-t-elle trouvé assez de zèle pour arriver jusqu'à lui ? Mais la rare beauté de la vierge lui donne bientôt une autre pensée ; il croit que c'est Satan lui-même qui, sous cette forme enchanteresse, vient essayer de tenter sa sagesse. « Retire-toi, s'écrie-t-il avec une terreur religieuse ; que viens-tu chercher ici ? et que veux-tu de moi ? — O mon père, répond la princesse sans quitter son humble attitude, ne me repoussez pas ; je suis venue ici au péril de ma vie ; j'ai bravé de grands dangers pour obtenir de vous le secours qui peut seul me sauver. Si vous me le refusez, à qui recourir, où trouver un appui contre mon propre cœur ? Je deviendrai la proie d'un Sarrasin, et mon âme immortelle sera à jamais perdue. » Ces mots, son accent surtout, persuadent le vieil ermite ; il relève avec bonté la vierge éperdue. « Je t'en-

tendrai, ma fille, lui dit-il; et quelles que soient tes fautes, la foi qui t'a conduite ici, la foi, le plus grand trésor des chrétiens, te sauvera; mais sans doute tu n'es pas venue seule : où sont tes compagnons? Qu'ils viennent; qu'ils partagent avec toi le faible secours que je puis vous offrir. — Ils sont restés en arrière, reprend Mathilde, et je crois entendre retentir leurs pas dans ces ruines. » L'anachorète s'avance au-devant d'eux; il les distingue facilement à la clarté de la lune, qui, sous le ciel pur et serein des tropiques, jette une lumière plus vive que le soleil nébuleux du septentrion, attendri de retrouver des hommes après avoir vu tant de jours s'écouler dans la solitude du désert, il sourit à ses frères, et appelle sur eux les bénédictions du Très-Haut. « O vous! leur dit-il, que la Providence a conduits jusqu'ici, sans doute une même croyance nous unit; mais de quels bords venez-vous? Êtes-vous nés dans cette fertile Europe dont toutes les heureuses nations reconnaissent la loi du Christ? ou bien avez-vous vu le jour

dans ces murs sacrés qu'entourent des nations infidèles, et où le chrétien est obligé de leur disputer sans cesse la terre teinte du sang de son Rédempteur? — C'est au nom du divin fils de Marie que nous venons tous auprès de vous, reprit le duc de Glocester; ceux-ci, en montrant les pèlerins, sont des chétiens natifs de Syrie et d'Egypte: ces guerriers et moi avons abandonné la florissante Albion, notre patrie, pour venir combattre les infidèles; et cette jeune et belle vierge est Mathilde d'Angleterre, sœur de ce vaillant roi Richard, dont les hauts faits d'armes retentissent dans tout l'univers. — Ah! ma fille, s'écria l'ermite en tournant ses regards attendris vers la princesse, sous un extérieur si délicat, quel cœur intrépide portes-tu? Née au milieu des gloires du trône, tu as eu le courage de les fouler aux pieds pour venir chercher ici la retraite du plus humble des solitaires: quiconque a renoncé, comme moi, au monde et à ses vanités, compterait sans doute ta naissance pour rien, si elle ne rehaussait la rare

vertu qui, à la fleur de ton âge, t'a fait préférer le sac de la pénitence à la pourpre des rois : beaucoup d'hommes obscurs ont fui au désert les terribles tentations d'une chair corrompue ; mais quel sacrifice fut jamais plus grand que le tien ? » Mathilde soupire ; en effet, si elle en croit son cœur, jamais sacrifice ne fut plus grand que le sien. « Viens, auguste vierge, continue le solitaire, et vous, mes frères, venez aussi partager avec moi les seuls fruits qui naissent sur ces bords ; venez vous désaltérer auprès de ma fontaine, et après avoir pris un peu de repos, vous m'apprendrez quelles grandes catastrophes ont agité le monde depuis les derniers sons qu'il a fait retentir jusqu'ici. » Il dit, et entre dans sa grotte pour y préparer le frugal repas ; il allume un flambeau de la résine qui découle du térébinthe ; aussitôt la flamme vive et odorante éclaire et parfume l'intérieur de l'humble cellule : il prépare une pâte assaisonnée avec de l'huile de sésame ; il y joint des pêches sauvages, des dattes séchées au

soleil, un rayon de miel, quelques noix de cocos pleines d'un lait sucré; il pose ces mets sur une pierre polie, qui est la seule table qu'il possède, comme la natte grossière qui lui sert de lit est le seul siége qu'il ait à offrir : et, en donnant tout ce qu'il a, il ne s'afflige que de n'avoir pas davantage à donner. « Depuis trente années que j'habite ce désert, leur dit-il, je ne m'étais pas aperçu encore de ma pauvreté, et voici la première fois que j'ai senti qu'il me manquait quelque chose. — Mon père, reprit un des plus vieux guerriers, il y a plus d'hospitalité dans ce peu de paroles, qu'on n'en trouverait maintenant dans le palais des grands et à la cour des rois. — Mon fils, répondit l'ermite, la France a-t-elle donc perdu ses monarques? leur cour était autrefois l'asile de la religion et de toutes les vertus. — On remarque dans le jeune héritier de ce vaste empire, repartit un des chrétiens d'Asie, toutes les brillantes qualités qui distinguèrent jadis ses ancêtres; mais une trop vaste ambition et une soif insatiable des

grandes conquêtes font craindre à ses sujets que son règne ne soit pas celui des vertus paisibles. Philippe-Auguste est son nom ; maintenant en Syrie, il a réuni son armée à celle de Richard, afin de marcher de concert à la conquête de la cité sainte. — Qu'entends-je ? reprit le cénobite, la maison de Bouillon ne règne-t-elle plus sur le trône de Jérusalem, qu'elle avait acquis par tant de travaux et de sang ? — Deux lions sortis de la plaine de la Mésopotamie, répondit un des soldats anglais, sont venus déposséder cette antique race, et dévorer l'empire des chrétiens ; tout tombe, tout est renversé sous l'épée foudroyante de Saladin et de Malek Adhel..... — Ah ! quels funestes noms prononcez-vous, interrompit le solitaire ; j'ai su vers quel temps ces deux effrayans météores parurent tout à coup en Égypte, renversèrent la famille des Alides, et exercèrent de grandes cruautés contre les chrétiens ; un d'eux, échappé du supplice, se réfugia dans le désert, et parvint jusqu'ici ; il me parla de ce terrible Sala-

din, dont l'ambition faisait trembler tout l'Orient; de ce Malek Adhel, plus terrible encore, dont l'ardente valeur menaçait déjà tous les descendans du pieux Godefroi : à ce récit, je plaignis les chrétiens, je prévis leurs désastres, et je gémis sur les crimes du monde qui devaient être bien grands, puisque Dieu avait permis que, pour le punir, deux nouveaux Goliath parussent ensemble, sans qu'un David se levât pour les combattre : peu après le chrétien fugitif s'ennuya de ma profonde retraite; redoutant le séjour des villes, et n'osant retourner parmi les persécuteurs de la foi, la mélancolie le saisit, et il mourut dans mes bras. Avec lui s'éteignit le bruit que son arrivée avait fait dans le désert, et tout rentra ici dans le silence; je me retrouvai seul, moins seul cependant qu'auparavant; je restais avec un tombeau : le voilà, ajouta-t-il en montrant une large pierre à l'entrée de la grotte; je l'ai creusé moi-même; c'est là que repose le seul cadavre humain que couvrent les sables de ce rivage, et la seule

société qui me soit restée des hommes. »

Pendant que le solitaire parlait, Mathilde avait toujours eu les yeux attachés sur lui ; elle ne pouvait se lasser d'admirer la sérénité bienheureuse qui respirait dans tous ses traits : la nouvelle de la chute de Jérusalem ne l'avait pas même altérée ; on eût dit que les malheurs du monde ne pouvaient plus atteindre celui qui avait mis trente années de solitude et de pénitence entre ce monde et lui ; la vie dont il avait rejeté avec mépris les caresses, les infidèles joies et les vaines amitiés, n'était plus pour lui qu'une route de paix qui le conduisait à ce ciel où il avait déjà toutes ses pensées : aussi le temps, qui ne marque sa course sur le visage des hommes qu'à l'aide des soucis et des agitations, ne trouvant jamais une inquiétude dans l'âme du solitaire, ne laissait sur lui presqu'aucune trace de son passage, et multipliait les années sur sa tête sans pouvoir donner à sa vieillesse l'air de la décrépitude.

CHAPITRE XX.

Les voyageurs, épuisés de fatigue, s'abandonnent bientôt au sommeil; Mathilde va goûter quelques heures de repos sur le petit lit de mousse qu'on lui a préparé; et l'ermite profite du moment où il voit ses hôtes endormis, pour aller sur le bord de la mer ramasser des coquillages et des œufs de tortues pour la nourriture du jour : quand il est seul, il s'abstient de toucher à aucune créature douée de vie; mais le repas de la veille a épuisé ses faibles provisions, et son premier devoir est de songer à ses frères.

Il va ensuite préparer l'autel, où, pour la première fois, les vœux de plusieurs hommes vont se joindre aux siens, et monter ensemble vers le trône du Tout-Puissant : l'attente de cet instant si désiré par Mathilde hâte celui de son réveil : elle se lève, regarde autour d'elle; le vieux du désert ne paraît pas,

elle sort de la grotte pour le chercher; et, au moment où ses yeux découvrent à l'Orient le golfe Arabique, elle demeure éblouie du spectacle qu'il présente. Les riches teintes de pourpre, de violet et d'aurore, dont le ciel éclate, à demi plongées dans la mer, y réfléchissent leurs teintes adoucies. Tout repose encore dans le silence, et les ondes agitées d'un léger frémissement semblent attendre avec respect la naîssance de l'astre qui va sortir de leur sein pour se rendre dans le ciel, qui l'attend à son tour. Tout à coup il paraît, semblable d'abord à un point lumineux qui jaillit hors des eaux; il se change bientôt en un globe de rubis éblouissant, qui répand comme une traînée d'or transparent sur tout le cercle de l'horizon. A son superbe aspect, la pointe des roches blanchâtres qui bordent le rivage étincelle de mille feux, chaque vague roule des flots d'or, et le brillant auteur de tant de merveilles, répandant par torrens ses gerbes enflammées, inonde son vaste empire de sa pure lumière, et monte vers la voûte cé-

leste avec l'éclat et la majesté du roi de l'univers, du père de la vie, et du triomphateur des ténèbres et du temps. Appuyée contre le roc dont le pied est constamment battu par les flots, Mathilde en silence contemple avec un saint respect la scène magnifique que la mer, la terre et le ciel réunis présentent à ses regards; elle s'écrie : « Astre immense qui sembles devoir être immortel, un jour pourtant tu t'éteindras, un jour tu tomberas avec le monde; jour terrible! l'ange sonnera la trompette sacrée, les générations secouant la poudre des tombeaux s'assembleront devant le trône de l'Éternel, et dans sa justice rigoureuse, Dieu pésera les fautes des hommes; il faudra comparaître devant lui, dévoiler ses faiblesses et montrer tout son cœur..... Ah! malheureuse, il faudra donc montrer ton amour, cet amour coupable qui te consume, et dont la redoutable pensée du dernier jugement ne peut pas te guérir; il faudra donc avouer tes criminels regrets, confesser que la joie que tu goûtes en servant Dieu est si faible, que tu ne peux

t'en contenter, et que ton cœur, qui ne saurait vivre sans joie, est assez infidèle pour en aller chercher dans l'amour d'un Sarrasin ; il faudra donc dire enfin que ce Sarrasin te touche plus que toutes les merveilles du monde, et que tu n'aspires plus qu'avec tiédeur à ce ciel, qu'il ne doit point habiter avec toi. »

L'accent de la princesse, en prononçant ces mots, avait quelque chose d'amer et de déchirant qui retentit aux oreilles de l'ermite ; il écoute attentivement d'où partent ces sons douloureux, et il se hâte d'aller porter la paix à l'affligée qui la demande : « Ma fille, dit-il, d'où viennent les plaintes que tu formes ? Quels honteux secrets cachés dans ton âme agitent ainsi ta conscience ? Se pourrait-il que, sous les dehors de la plus céleste innocence, tu portasses le remords d'un crime ? — Je n'en ai commis aucun, mon père, reprit Mathilde avec un profond soupir ; mais mon cœur n'en est pas plus pur, car il se plaît dans son désordre, et aime le péché que Dieu lui défend. Aujourd'hui je

vous parlerai, mon père, je ne prendrai ni repos, ni sommeil, que vous ne m'ayez entendue, et j'espère qu'un nouveau jour ne se lèvera pas sans me trouver réconciliée, par votre saint ministère, avec ce Dieu que j'ai tant offensé. — Je t'entendrai, ma fille, répliqua le cénobite; mais voici tes compagnons qui s'éveillent, commençons par offrir tous ensemble un sacrifice à l'Éternel; humilie-toi, verse devant lui cette humble douleur du péché, qui lui est un sacrifice d'une odeur infiniment plus agréable que celle de l'encens et des parfums. C'est ce parfum précieux qu'il vit répandu avec tant de plaisir sur ses pieds sacrés par la pécheresse, car il n'a jamais rejeté un cœur contrit et repentant. — Hélas! repartit Mathilde en le suivant la tête baissée, qu'il me serait doux, en m'approchant du grand mystère, d'y répandre comme Madeleine les pleurs d'un cœur pénétré de l'amour divin; mais où trouve-t-on cette abondante effusion de larmes saintes, quand le cœur s'échappe ailleurs? » Le solitaire la comprit, mais ne lui

répondit rien ; car il ne pouvait apporter de remède à son mal qu'autant qu'il en connaîtrait la cause et l'étendue. Il continua à marcher en silence jusqu'au lieu où les chrétiens s'étaient endormis ; il les trouve debout : « Mes frères, leur dit-il, consacrons ce jour mémorable, l'autel nous attend, unissons nos prières, et que nos voix, élevées jusqu'aux cieux, y fassent entendre qu'il n'y a point de désert si aride, de retraite si solitaire, où le Dieu de Jacob ne trouve des enfans fidèles et des adorateurs zélés. » Chacun courbe la tête ; il s'avance alors au milieu des décombres, les chrétiens le suivent ; ils regardent autour d'eux, et contemplent, sans pouvoir se lasser, ces colonnes éparses, brisées, ces pilastres entassés, ces vestiges d'une magnificence passée, et ces innombrables débris qui étonnent l'imagination par leur grandeur, comme ils attristent l'âme par leur ruine. « Hélas ! mon père, s'écrie l'un des guerriers, cette nef auguste qui subsiste encore en partie, ce double rang de piliers, et cette arcade si élevée, que l'œil

se fatigue à en mesurer la hauteur, tout cela aussi se détruira-t-il ? » Il dit, et du sein du silence qui règne dans ces vastes ruines une pierre ébranlée se détache, tombe et lui répond. A cette voix de la destruction, tous les assistans prennent une contenance morne et lugubre ; l'ermite s'arrête, et élevant ses deux bras au-dessus de sa tête, il s'écrie avec un accent animé : « Autrefois ce temple fut debout, il fut habité par de pieux solitaires, dont les saintes hymnes se confondaient chaque jour avec celle des anges : voici la grotte de son fondateur, de saint Jean Climaque, qui s'y retirait pour pleurer les crimes du monde, et désarmer en sa faveur la colère céleste ; alors on n'approchait de cette place qu'avec un cœur plus pur, une foi plus ardente ; mais l'impie n'a fait que paraître, et tout s'est écroulé. La mort a frappé les serviteurs de Dieu, les sacrés cantiques ont cessé, et le silence et la destruction se sont emparés de cette demeure désolée ; encore un peu de temps, et la seule voix qui retentit dans ces ruines s'éteindra aussi ;

encore un peu de temps, et ce corps misérable retournera en poudre comme ces colonnes qui rampent sur la terre, après avoir touché jusqu'aux cieux; encore un peu de temps, elles et moi nous nous dissoudrons en entier, et il ne restera de nous qu'un peu de poussière qui ira se mêler et se perdre avec les sables du désert. Alors, si des fidèles viennent chercher ici les vénérables restes de ce monument, ils les chercheront en vain, tout aura disparu, et la piété elle-même ne reconnaîtra plus la place où elle versait ses larmes. Mais alors, mes frères, continua-t-il avec un enthousiasme prophétique, alors je serai avec vous dans ce temple immortel qui n'a point été bâti par la main des hommes, dont la destruction et l'impiété ne peuvent approcher, où jamais ne cessent les sacrés concerts des chérubins, où rien ne passe, ne change, ne finit, et où le bonheur du juste n'a d'autre terme que cette éternité qui n'en a point. »

En parlant ainsi, le vénérable ermite, avec son cilice de poil de gazelle, sa tête

chauve, sa barbe blanche et le front tout chargé de palmes évangéliques, semblait, au milieu de ses décombres, comme l'ange précurseur des miséricordes divines, debout au milieu des débris du monde. Cependant il s'avance et monte vers l'autel; les chrétiens se rangent autour de lui; le duc de Glocester, la tête nue, s'agenouille avec ses Anglais autour d'un énorme bloc de granit, dont la mousse commence à faire sa proie; plus loin, les pèlerins, vieux soldats du Christ, sont prosternés près d'une colonne brisée : au milieu de tous ces hommes, la vierge, seule de son sexe, se distingue moins par ses habits que par sa pieuse attitude et sa merveilleuse beauté; toute en larmes, elle offre mille fois son cœur à Dieu, s'efforce de laisser le passé dans l'oubli, l'avenir à la Providence, et de donner le présent au ciel. Mais toujours un invincible penchant l'entraîne vers d'autres intérêts que les siens, le nom de Malek Adhel se mêle à toutes ses prières; si elle les commence pour elle, c'est pour lui qu'elle les

finit; et, quand elle demande à Dieu ses grâces victorieuses, dans lesquelles il n'entre pas moins de puissance que d'amour, et que son beau visage se colore d'un feu plus vif, ce n'est pas alors pour elle qu'elle prie. Ah! que ses prières seraient plus animées encore, que la reconnaissance y prêterait une plus ardente ferveur, si elle savait ce qui se passe au désert; si elle savait que les Bédouins la menacent, et que, tandis qu'elle demande à Dieu de sauver Malek Adhel, Malek Adhel s'avance pour la sauver.

L'auguste cérémonie est achevée, le cénobite ramène ses hôtes dans sa cellule; il leur présente le repas qu'il leur a préparé le matin, et ne se lasse point de les questionner sur tout ce qui se rapporte à la propagation de la foi et à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Il s'informe surtout de l'archevêque de Tyr, de ce grand apôtre de la doctrine évangélique. « Quand je quittai le monde, dit-il, Guillaume était jeune encore; mais déjà la supériorité de ses lumières, d'éminentes vertus et un zèle infa-

tigable pour la foi l'avaient fait nommer à la seconde dignité épiscopale de l'Orient, et l'unanimité des suffrages le désignait au patriarcat de Jérusalem, comme seul capable de remplir dignement cet honorable et sublime ministère. Y a-t-il été appelé en effet ? — Mon père, répondit le duc de Glocester, je ne profanerai point la pureté de cette solitude en vous faisant le récit de tous les scandales de la cour de Jérusalem ; c'est bien plus les vices de ses rois que la valeur des infidèles qui a entraîné la chute de ce grand royaume. Lorsqu'il subsistait encore, au lieu de nommer un Héraclius, un monstre de débauche, au siége de Jérusalem, si on y eût appelé le vertueux Guillaume, la sainteté de ses mœurs eût servi d'édification et de boulevard aux chrétiens, et on eût vu alors ce que la différence d'un homme à un autre homme peut avoir d'influence pour la conservation des empires. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur cet objet, je vous dirai seulement que l'archevêque de Tyr est toujours l'homme que vous avez connu ;

long-temps, par la seule sagesse de ses conseils, il a retenu le trône de Jérusalem sur le penchant de sa ruine; et, lorsque les débordemens des chrétiens et les armes des infidèles l'eurent précipité dans l'abîme, seul il ne désespéra point du royaume du Christ; il se dépouilla de toutes ses dignités; il partit, et fut demander en Europe des secours pour le rétablir. C'est lui qui a prêché cette grande croisade, la plus nombreuse, la plus brillante que jamais l'Orient ait reçue dans son sein; c'est à sa voix que d'innombrables armées, sorties de l'Occident, s'apprêtent à reconquérir la Judée, et à humilier le croissant; c'est à sa voix que se sont assoupies les discordes qui divisèrent nos plus grands capitaines, et la prise de Ptolémaïs a été moins le fruit de leur valeur que de son éloquence; chaque jour son zèle attire de nouveaux enfans à l'Évangile, et sa charité les soutient..... — Voilà, s'écria l'ermite avec transport, voilà le véritable descendant des premiers évangélistes, le parfait modèle des saints, et l'homme dont le monde chrétien

doit le plus s'enorgueillir. — Mon père, reprit la vierge en le regardant avec admiration, croyez-vous donc que le monde vous ait oublié ? — Il le doit, ma fille, puisque je l'ai quitté, interrompit vivement le solitaire : ah! gardez-vous de jamais comparer le chrétien qui n'évite les tentations qu'en les fuyant, avec celui qui leur résiste, et demeure dans le monde pour le sauver : celui-ci, rempli d'un zèle divin, risque chaque jour son salut pour celui de ses frères; le second, plein d'une craintive défiance, en ne s'occupant que du sien, ne sert à celui de personne : l'un s'expose sans cesse, combat sans relâche, triomphe toujours, croit n'avoir jamais assez fait quand il lui reste quelque chose à faire, et, par la multiplicité de ses œuvres et l'ardeur de sa foi, est un exemple vivant d'édification et de sainteté qui doit lui attirer la reconnaissance et la bénédiction de l'univers : l'autre, dans sa solitude, n'ayant aucune occasion de faillir, ne doit point se glorifier de sa sagesse; il se nourrit de l'amour de Dieu, mais il n'agit

point pour Dieu ; il vit en paix, parce qu'il vit seul et loin des hommes auxquels il est inutile ; il doit être oublié de ce monde qu'il n'a point su servir ; aussi, quand le grand jour du jugement arrivera, le pieux Guillaume sera un des premiers élus, et Dieu le couronnera d'une double, d'une triple gloire, d'une gloire égale à la quantité des convertis qu'il aura faits, tandis que celle du solitaire, humble et obscure comme lui, le placera au dernier rang de la table des justes. — Mon père, lui dit alors la princesse attendrie, vous avez raison ; sans doute c'est sous les traits de l'archevêque de Tyr que la religion chrétienne nous offre le prodige de sa charité ; mais permettez-moi de dire que c'est sous les vôtres qu'elle nous offre celui de son humilité. »

Cependant le soir arrive ; et, tandis que les chrétiens trouvent parmi les décombres de l'église un lit que la fatigue leur rend agréable, Mathilde demande à l'ermite de consentir à l'entendre. « Je le veux, ma fille, lui dit-il ; » et il la conduit à l'entrée

de la grotte, d'où on découvre la vaste mer ; en ce moment elle est calme, unie, et présente un pur miroir aux étoiles étincelantes du firmament. La princesse, à genoux, se recueille en silence : mais autour d'elle tout la frappe et parle à son cœur ; elle voit à ses pieds un autre ciel s'unir à celui qui brille au-dessus de sa tête dans le lointain grisâtre de l'immense horizon ; elle écoute le mouvement continuel de la vague qui vient, se brise, recule, revient encore, expire de nouveau pour renaître toujours ; les trois grands attributs de l'intelligence suprême, l'immensité de cette mer sans bornes, l'éternité de ces vagues toujours roulantes, l'infinité de cette foule d'astres errans racontent la gloire de Dieu, et la princesse ressent les effets de ces grandes images sans que son esprit ose seulement s'élever jusqu'à elles; mais l'ermite voit l'impression qu'elle éprouve, et prenant la parole : « Ma fille, celui qui a fait tout ceci est celui qui a dit : *En vérité, en vérité, si les hommes se taisent, les pierres s'écrie-*

ront (1) : Voilà la puissance ; mais il a dit encore : *Venez à moi, tous tant que vous êtes, qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos* (2) ; voilà la bonté. La puissance et la bonté, c'est Dieu, ma fille ; si loin de nous par l'intelligence, il a voulu s'en rapprocher par l'amour ; en effet, si nous pensons à sa grandeur, nous pensons à notre néant, à sa puissance, à notre faiblesse, à sa souveraineté, à notre dépendance, à sa justice, à nos fautes ; mais, quand nous pensons à son amour, ma fille, nous pouvons penser au nôtre ; c'est le seul point par où nous puissions, sans témérité, nous élever et nous unir à Dieu : car enfin, quand il nous juge, nous ne pouvons le juger ; quand il nous commande, nous ne pouvons le commander ; mais, quand il nous aime, ô Mathilde ! nous pouvons l'aimer : dévoue donc ta vie à cette seule affection ; car, de même que Dieu, tout Dieu

(1) S. Luc, chap. XIX, v. 40.
(2) S. Mathieu, chap. XII, v. 18.

qu'il est, ne peut rien faire de plus avantageux pour toi que de t'aimer, aussi de ta part ne peut-il exiger rien de plus digne de lui, ni de plus parfait que ton amour. Aime donc ton Dieu avant tout, ma fille; car, je te le dis, cet amour est le plus grand trésor du cœur de l'homme. »

« Hélas ! mon père, reprit Mathilde avec émotion, je vois par vos paroles que votre œil perçant a déjà pénétré dans les replis de mon âme l'iniquité qui l'oppresse ? — Oui, ma fille, j'en connais déjà la cause, mais j'en ignore l'objet. — Hélas ! répliqua la princesse en pleurant, c'est ce nom qui est mon plus grand crime; et ce qui me coûte le plus à vous dire, puisse du moins cet aveu me servir d'expiation ! » Alors, en face du ciel, prosternée près de l'ermite, les yeux attachés sur le crucifix qu'il tenait à la main, et encouragée par la douceur évangélique du saint, elle révéla ainsi les mystères de son cœur.

CHAPITRE XXI.

« Mon habit a dû vous instruire déjà, mon père, de l'état que je devais embrasser : les trônes, les grandeurs humaines, tous les titres auxquels le monde attache son éclat, me semblaient vils auprès de celui si glorieux d'épouse du Christ ; dès ma tendre enfance je n'en ambitionnai point d'autre, et ce fut pour le mériter mieux que je voulus me joindre aux chrétiens qui se croisaient en foule pour la délivrance de la cité sainte, afin de venir adorer le sacré tombeau avant que mes derniers vœux m'eussent à jamais fermé les portes du monde. La pieuse épouse de Richard fut ma fidèle compagne, le même vaisseau nous portait : sans doute le ciel, pour nous punir ou pour nous éprouver, nous retira son secours, car il permit aux infidèles de nous attaquer, de nous vaincre et de nous réduire en escla-

vage... — Quoi ! sans égard pour votre rang, on osa vous donner des fers ! — O mon père ! que j'eusse été moins malheureuse d'en porter et d'être jetée au fond d'un humide cachot, n'ayant de nourriture qu'un pain grossier trempé de mes larmes ! mais, hélas ! reçue dans un palais superbe, comblée d'honneurs, entourée de respects, traitée en souveraine..... — Eh bien ! ma fille, d'où viennent ces pleurs et ces gémissemens ? continuez votre récit, et nommez-moi ce généreux vainqueur dont le joug est si doux aux chrétiens ? — Mon père, que me demandez-vous ? Ce vainqueur si grand, si terrible, auquel nulle perfection ne manque, hors la lumière de la foi, ce héros superbe, qui sait se faire également craindre, admirer et bénir par ses ennemis, ce prince, digne objet de l'affection de Guillaume, dont l'image, toujours présente à ma pensée, règne en souveraine sur mon âme et me poursuit jusqu'aux pieds de ce Dieu ici présent.... Que dis-je ? je m'égare.... Mais non, mon père, je n'ai plus rien à vous apprendre ;

vous avez entendu mon secret et mon crime.» En parlant ainsi, elle cache sa face contre terre et couvre de poussière l'or de sa chevelure. « Humilie-toi, ma fille, répondit l'ermite, car ton crime est grand en effet; cependant ne perds pas courage, car celui qui est la lumière, la vie et la force des cœurs qui le cherchent et qui l'aiment, peut te rouvrir la voie de ton salut et te rendre la perfection de son saint amour. Mais explique-toi; ce vainqueur qui donne des chaînes aux chrétiens ne peut être qu'un musulman; par quel affreux miracle, ô fille chrétienne, un musulman s'est-il emparé de ton cœur? — Mon père, que vous dirai-je? Dès le premier instant où je le vis, je conçus de nouvelles pensées, des pensées qui m'avaient été inconnues jusqu'à ce jour; j'appris qu'un sarrasin pouvait être regardé sans horreur; insensiblement j'appris qu'il pouvait posséder toutes les vertus; j'appris enfin qu'il pouvait être aimé.... L'habitude d'une vie pure et sainte, et la présence de l'archevêque de Tyr, me retinrent long-temps sur le pen-

chant de l'abîme; mais quand ce digne prélat m'eut quittée, je ne sais si un esprit d'aveuglement et d'orgueil s'empara de moi, ou si les circonstances où je me trouvais me firent une loi de m'approcher de la séduction; mais, obligée de paraître souvent en la présence de Malek Adhel...—Malek Adhel! as-tu dit? interrompit l'ermite en frémissant; Malek Adhel! le frère de Saladin, de ce tigre d'Orient qui dévore tous les chrétiens; Malek Adhel! qui cent fois trempa sa main impie dans le sang de tes frères, et dont la redoutable épée a reculé l'empire de l'enfer!—Chacun de ses forfaits, mon père, est un arrêt de réprobation contre moi, puisqu'ils n'ont pu m'empêcher d'aimer Malek Adhel: de vous dire comment cet amour s'est emparé de mon cœur, je ne le saurais; il me semble que tout ce qui m'entourait m'instruisait à l'aimer: c'étaient les bénédictions dont la reine, ma sœur, payait ses bienfaits, les louanges que lui prodiguaient tous nos chrétiens; c'était surtout la secrète complaisance que je remarquais pour lui

dans le cœur de Guillaume : l'unanimité de ces suffrages me firent connaître un orgueil que je n'avais jamais connu pour moi, et enflèrent mon âme de vanité et de joie, en voyant que tout autour de moi justifiait ma faiblesse; j'imprimais dans mon souvenir le récit de toutes les grandes actions de Malek Adhel; je recueillais son image dans le fond intime de ma pensée; enfin je m'accoutumai à la vue de son amour. Ce fut alors que mon égarement s'augmenta au point que dans mes heures de solitude Malek Adhel était toujours auprès de moi; la marche du temps me semblait changée; je vivais éperdue dans l'oubli de toutes les choses du monde, comme s'il n'y avait eu que lui de créature sur la terre. Cependant j'avais souvent des retours vers Dieu, je le conjurais de me donner des forces, mais il ne m'en donnait pas. Des pensées qui me faisaient horreur entraient aussi facilement dans mon esprit qu'elles en sortaient avec peine; enfin, au lieu de ce pain des anges dont je me nourrissais autrefois, je me suis vue réduite à manger d'un

pain de douleur couvert de la cendre de la pénitence et de sa mortalité, et les jours d'affliction m'ont atteinte. — Ah! reprit l'ermite, les jours d'affliction sont le partage de celui qui désobéit; et je le demande avec Job, qui est-ce qui s'est opposé à Dieu et s'en est bien trouvé? Mais, ma fille, dites-moi, quelle raison vous donniez-vous pour vous permettre de continuer à aimer Malek Adhel? — Mon père, je ne le sais ni n'y connais rien; je le voyais et j'aimais. — Mais, était-ce la vue de la beauté de votre amant qui enlevait votre cœur? — Je ne regardais pas à cette beauté. — Étiez-vous séduite par des images de plaisirs, de grandeurs?—Elles ne me venaient pas dans l'esprit. — A quoi pensiez-vous donc quand vous étiez près de lui? — J'aimais. — Mais ne songiez-vous pas alors que le devoir, la religion, vous faisaient un crime de cet amour? — Mon père, j'y songeais sans cesse. — Oubliiez-vous que cet homme était soumis au joug de l'enfer, et l'ennemi de votre Dieu? — Cette affreuse pensée était toujours devant mes yeux. —

Eh bien ! que faisiez-vous alors ? — Je pleurais, mon père, et j'aimais encore. — Ma fille, ce feu criminel, qui vous dévore et vous punit, n'est qu'une faible image de celui que l'enfer réserve aux pécheurs qui persévèrent dans leurs iniquités. Ah ! pourquoi, malheureuse égarée, as-tu désiré la joie des biens de ce monde ? ne sais-tu pas qu'ils ne sont que vanité ? que quiconque ne boira que de cette eau sera toujours altéré ? qu'il disparaîtra comme un songe, s'évanouira comme une vision ? que ceux qui l'auront vu se demanderont, où est-il ? Tandis que la mémoire de la vertu demeurera toujours parmi les hommes, et sera là-haut *triomphante à jamais, ayant combattu pour une récompense éternelle* (1). — Ah ! mon père, que vous dirai-je, je ne sais point expliquer ce que j'éprouve : c'est un mélange inouï de toutes les oppositions, une union de tout ce que l'enfer a de plus terrible et le ciel de plus doux : je suis entraînée vers ce qui me fait

(1) Sapience.

horreur, je vois un abîme et je voudrais y tomber; je souffre jusqu'à mourir, et je me plais dans mon tourment; je suis venue à travers tous les périls vous demander des forces contre Malek Adhel, et je tremble que vous ne m'en donniez; enfin, dans ce moment où votre voix va m'annoncer les vengeances d'un Dieu irrité, quand je découvre en frémissant le redoutable avenir que je me prépare, ce cœur rebelle s'élève par la force du seul amour au-dessus de ces saintes frayeurs, et jusque dans le tribunal de la pénitence, rempli de l'image de Malek Adhel, se perd, se fond en elle, et ne peut plus désirer d'autre bien.... — Arrête, malheureuse! s'écria l'ermite. » Hélas! la vierge ne l'entendait plus; épuisée par les fatigues de sa route, et plus encore par le combat que la religion livre à l'amour dans son cœur, ses forces viennent de l'abandonner; elle est tombée sans connaissance sur la terre, une sueur froide coule sur son front, ses mains et ses joues sont pâles et glacées; elle ne respire plus. L'ermite craint qu'elle ne touche

à son heure dernière ; il s'émeut pour elle, il tremble qu'elle n'expire dans cet état de réprobation. « O Éternel, dit-il, avec un accent suppliant, ne prendrez-vous pas pitié de la faiblesse d'une si fragile créature ? la condamnerez-vous sans retour ? Attendez du moins, avant de l'appeler à vous, attendez qu'elle se soit repentie. » Il court alors à la fontaine, prend de l'eau dans le creux de ses mains, et se hâte de venir en inonder le visage de la princesse. Elle tressaille et se ranime ; elle ouvre les yeux et s'écrie : « Où suis-je ? ai-je quitté la terre ? n'entends-je pas la sinistre trompette qui m'appelle devant le trône de Dieu ? vais-je être précipitée pour jamais dans le séjour des éternelles ténèbres ? — Reprends courage, fille du Christ, lui dit le compatissant cénobite ; regarde devant toi ce Dieu mourant sur la croix ; c'est pour ta faute qu'il est là, c'est pour effacer tes souillures qu'il a versé son sang, c'est pour te sauver qu'il s'est immolé ; il n'y a point de péchés que le feu d'une si ardente charité ne consume ; ne sais-tu pas

qu'il pardonna à Madeleine, aux publicains, à tous ceux qui pleuraient sincèrement sur leurs iniquités? N'a-t-il pas dit qu'il était venu, non pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence? et ne sais-tu pas aussi que, quand la pénitence est vraie et entière, elle peut en quelque sorte s'égaler à l'innocence? Repends-toi donc, ma fille, autant d'avoir manqué de confiance en la miséricorde de Dieu, que de l'avoir offensé par ton coupable amour; que cette eau qui t'a rappelée à la vie te la rende doublement; qu'elle soit un nouveau baptême qui efface tous tes péchés : et vous, mon Dieu, quoique ce cœur soit un temple bien indigne de votre majesté, puisqu'il n'est rempli que des ruines que la passion y a laissées, daignez y rentrer, et en y rentrant vous en réparerez les brèches, et vous lui rendrez sa première perfection et son ancienne magnificence..... O créature régénérée, lève-toi maintenant, car te voilà en paix avec le Seigneur ton Dieu! » Elle se lève, regarde autour d'elle d'un air surpris, fait quelques

pas, et, apercevant du côté de l'orient les premiers feux du soleil qui dardent dans la mer, elle s'écrie, animée d'un saint transport : « Un nouveau jour m'éclaire, et l'espérance est rentrée dans mon cœur. » Puis, tombant à genoux d'un air humble et résigné, elle ajoute : « Ordonnez, mon père, me voici soumise à tout ce que vous croirez devoir m'imposer pour me rendre digne de la charité toute divine qui consent à pardonner mes erreurs. — Il faut commencer par étendre et tirer le voile sur votre âme, afin que n'ayant aucune vue sur les créatures, elle demeure seule avec Dieu. C'est avec ce dépouillement de toute autre pensée qu'il faut entrer dans le saint sanctuaire; et pour le pouvoir, ma fille, il faut surtout vivre à jamais séparée du musulman Malek Adhel. — Mon père, sans doute je ne le reverrai plus; en ce moment il s'éloigne de l'Égypte, il marche vers son frère. — Et comment a-t-il consenti à se séparer de vous? comment ne vous a-t-il pas emmenée à sa suite. — Il voulait bien que je l'accompagnasse en Syrie;

mais j'avais fait vœu de le quitter, de venir près de vous, et comme il s'opposait à mon voyage, je me suis échappée sans son aveu. — Et vous êtes sûre de ne pas le retrouver au Caire? — Assurément, mon père; lorsqu'en revenant de Memphis il aura appris mon départ, pressé d'obéir aux ordres de Saladin, il n'aura pas attendu mon retour. — Et les ordres de Saladin l'appellent aux combats; c'est contre les chrétiens qu'il marche? — Mon père, je le crois.—Et cette pensée, ma fille, ne vous le fait-elle pas haïr? » La vierge rougit, baissa les yeux, et répondit d'une voix faible et timide : « Pas encore, mon père, » — Dans cette disposition, reprit l'ermite, si vous deviez retrouver le prince au Caire, j'aimerais mieux vous voir expirer au sein de ces déserts que de vous y laisser retourner; mais, puisqu'il n'y est plus, que le moment où vous le reverrez est sans doute très-éloigné....— Peut-être même ne reviendra-t-il point; j'espère obtenir du prince, pendant son absence, de me laisser retourner au camp des croisés; alors je repartirai pour

l'Angleterre sur le premier vaisseau, je me jeterai dans mon cloître. — O ma fille! interrompit le solitaire, si jamais tu rentres dans ce port, tu seras sauvée... En attendant, livre ton cœur au guide céleste, qui est la sagesse qui nous instruit, la sentinelle qui veille pour nous, la paix qui nous calme, et la portion d'héritage qui nous doit échoir; bannis de ta pensée le souvenir de Malek Adhel. — Mon père, dépend-il de moi de l'en bannir? — Si tu le veux, ma fille, si tu le demandes, si tu le désires sincèrement; quand nous disons que Dieu refuse d'aider notre faiblesse et d'exaucer nos prières, nous nous mentons à nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous, car il est écrit : *Tout ce que vous demanderez à Dieu, ayant la foi, vous l'obtiendrez* (1). »

L'ermite allait continuer, quand des cris tumultueux frappent soudain son oreille et suspendent la parole sur ses lèvres. Il s'étonne, il écoute; il entend un cliquetis d'ar-

(1) S. Matthieu.

mes : « Dieu ! s'écrie-t-il, après tant de jours de paix, faut-il voir la solitude de ces rivages troublée par des assassinats ?—Qu'est-ce, mon père, que ce bruit terrible ? s'écria la princesse effrayée. — Une horde de Bédouins homicides, sans doute, qui, ayant aperçu au loin dans le désert ta petite caravane, sera venue la surprendre pendant son sommeil. Je cours au milieu du combat offrir à Dieu les restes de ma vie en secourant des chrétiens; toi, ma fille, enfonce-toi dans les profondeurs de cette caverne; cache ta céleste beauté à des brigands impies qui ne respectent rien. » Il dit, et se prépare à sortir ; mais déjà à la porte de la grotte se présentent plusieurs Arabes demi-nus, le sabre à la main, couverts de sang, et jetant d'avides regards dans l'intérieur de l'humble cellule. Il n'y a là ni or, ni argent qui puisse tenter leur cupidité; mais la jeune fille qu'ils aperçoivent est d'un prix au-dessus de tous les trésors; ils se préparent à la saisir, l'ermite se jette au-devant d'elle, la contenance courroucée, les regards étincelans; il élève

surprise des Bédouins, les cris des combattans, la vue inopinée de Malek Adhel, lui semblent autant d'illusions qui la remplissent de leurs impostures : mais en est-ce une aussi que cette main qui la serre si tendrement, et contre laquelle son cœur bat avec tant de violence? Elle s'efforce de le croire, et demeure immobile, silencieuse, de peur qu'un mot, un geste, ne rompent l'enchantement, et en la rendant à la vérité, ne la rendent à sa faiblesse, à l'amour, à la présence de Malek Adhel; enfin à tout ce qui composait le danger terrible qu'elle a fui au désert, et qui, plus terrible que jamais, revient la menacer encore, et lui ravir peut-être tout moyen de salut.

CHAPITRE XXII.

Le soleil était au milieu de sa course, lorsque le prince arriva au pied du Colzoum : il s'arrêta alors pour donner un peu de repos à Mathilde : une mère n'a point pour son enfant une sollicitude plus tendre ; il s'inquiète de la voir exposée à l'ardente chaleur du jour, et regarde autour de lui s'il n'y a pas, dans les rochers du Colzoum, quelque enfoncement où il puisse la mettre à l'abri : au-dessus de quelques rocs brûlés, il aperçoit un bouquet de sycomores et de tamarins ; aussitôt il quitte son cheval, et sans se séparer du fardeau précieux qu'il tient toujours embrassé, il gravit la montagne, atteint l'ombre, y place la princesse, et s'éloigne à quelque distance.

Alors seulement Mathilde revient à elle, et se rappelle ce qui s'est passé ; mais elle ne peut comprendre par quel inconcevable

prodige, Malek Adhel a paru tout à coup pour la sauver des mains des Arabes: et l'ermite, que sera-t-il devenu? Qu'aura-t-il pensé de cet événement? Mais, hélas! existe-t-il encore? N'aura-t-elle été interrompre le repos de sa solitude que pour lui apporter la mort? Et ses chers, ses fidèles Anglais, elle n'en voit aucun autour d'elle; auraient-ils tous péri dans le combat, et seraient-ils, ainsi que le duc de Glocester, les victimes de leur dévouement à son service? Tandis qu'elle s'occupe et s'inquiète de toutes ces pensées, elle voit revenir le prince, la tête nue, le front couvert de sueur et de poussière, et portant entre ses mains son casque plein d'une eau fraîche et pure; il le présente à la princesse; elle le regarde avec un mélange de surprise, de reconnaissance et d'embarras. « Mon Dieu! s'écrie-t-elle, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il y a quelque réalité dans les événemens de ce jour, qu'ils sont terribles, et que je dois en redouter les suites! Quel sera le sort de ce vénérable solitaire, quel sera celui de mes

fidèles chrétiens, et le mien, ô mon Dieu ! à présent, que sera-t-il ?—Mathilde, répond le prince, consentez à boire cette eau, elle calmera le trouble de vos esprits, et vous permettra de prêter une oreille plus tranquille à ce que je vais vous dire. » La princesse pose ses lèvres sur le vase de fer, et rafraîchit sa poitrine oppressée. « Maintenant, continue Malek Adhel, attendons, avant de nous mettre en route, que la brise de mer nous apporte un peu de fraîcheur : je profiterai de ce temps pour vous reprocher votre imprudence : ah ! si elle n'exposait que ma vie, Mathilde, je ne vous la reprocherais pas. » Il s'arrête ; elle est frappée de sa profonde tristesse ; elle cache son visage entre ses mains, et répond d'une voix un peu émue : « Hélas ! j'espérais que ce voyage n'aurait eu des dangers que pour moi ; j'espérais que vous, surtout, n'y seriez point exposé, et que quand votre frère vous attendait, aucune considération n'aurait pu vous retenir. — Vous l'espériez ! Mathilde, interrompit-il vivement ; je vous ai donc

bien mal exprimé mon amour, puisque vous pouvez croire qu'il y a quelque chose de plus fort que vous dans mon âme. Ah ! quand je suis rentré au Caire, et que j'ai appris votre départ, que je n'ai pu douter que vous marchiez vers le désert, ai-je pensé à mon frère, à ses ordres, aux combats, à ma gloire? Non, Mathilde, je n'ai pensé qu'à vous ; j'ai volé sur vos traces sans écouter les murmures du peuple et de mon armée ; mes braves soldats voulaient bien m'arrêter, ils me montraient la colère de Saladin ; mais qu'importe sa colère, qu'importe qu'il demande ma tête, pourvu que Mathilde soit sauvée ? J'espérais vous rejoindre plus tôt, vous ramener malgré vous avant que vous eussiez atteint le terme de votre voyage ; mais dans ces vastes déserts, où nulle route n'est tracée, je me suis égaré. Ah ! Mathilde, que ne sommes-nous partis ensemble comme je le voulais, nous toucherions aux tentes de Saladin, et tout un peuple ne vous reprocherait pas ma désobéissance ! » Il s'arrête, il ne veut pas faire passer dans l'âme de Mathilde toutes les

craintes dont il est déchiré; il ne veut pas lui dire que pour la suivre il a usé de violence; que son armée, indignée, s'opposant à son départ, voulait le forcer à marcher en Syrie; que des cris menaçans se sont fait entendre contre Mathilde; et qu'ayant choisi pour l'accompagner ses plus fidèles soldats et ses plus dévoués serviteurs, il n'a pas encore la pleine confiance de leur respect et de leur zèle pour celle qu'il aime. Mathilde lui demande comment, ayant été égaré dans sa route, il a pu trouver la grotte de l'ermite. « Étant arrivé sur le bord de la mer Rouge, dit-il, à une grande distance du monastère ruiné, pour l'atteindre j'ai toujours côtoyé le bord du rivage; enfin ce matin, aux premiers rayons de l'aurore, j'ai entendu le cri des Bédouins, ce cri forcené avant-coureur des massacres; je me suis précipité de ce côté, toutes les frayeurs déchiraient mon sein; j'arrive à travers les ruines; vos chrétiens, surpris au sein du sommeil, sont les victimes des Bédouins; le duc de Glocester, percé d'un coup mortel, me voit, me re-

connaît, se soulève, et me montrant la grotte : *Sauvez la princesse*, me dit-il, et il tombe sans vie. J'ordonne à mes soldats de secourir vos amis, ils obéissent, et je vole vers vous... Quel affreux spectacle! Mathilde, l'idole de mon cœur, près de tomber entre les mains d'une horde barbare! Ah! si je fusse arrivé trop tard; si un seul de ces brigands sauvages eût osé porter sur vous une main sacrilége!... Mathilde, je t'ai vengée; j'ai donné la mort à tous ceux qui t'avaient osé regarder; faible expiation d'une si téméraire audace! — O fidèle ami de mon frère, noble duc de Glocester! s'écrie Mathilde en pleurant, j'ai donc causé ta mort; c'est pour moi que tu es venu expirer sans gloire au fond des déserts; et tous les chrétiens ont-ils donc péri avec lui? je n'en aperçois aucun ici. — J'ai laissé presque toute ma troupe auprès d'eux, répondit le prince; je serais resté moi-même pour les défendre, si ma première pensée n'eût été de songer à vous. » Mathilde pleure sur les infortunés qu'elle a exposés à la mort; elle se reproche de les avoir attirés

dans le désert pour les y abandonner à leur détresse. « Ah ! lui dit le prince, de quel secours votre présence leur serait-elle ? ne pleurez pas, Mathilde, sur le danger auquel je vous ai arrachée, mais sur celui qui vous menace ; j'entends le vent du midi prêt à s'élever ; je vois au sud de l'horizon des colonnes de sable et des nuages rougeâtres..... Je frémis, je tremble ; ô Mathilde ! jusqu'au jour où je vous ai connue, je n'avais jamais tremblé. » Dans l'espoir d'éviter l'ouragan, en dirigeant sa route vers le nord, Malek Adhel quitte la montagne et rejoint ses soldats avec Mathilde : il les trouve frappés de terreur à la vue des signes funestes qui s'élèvent autour d'eux ; les chevaux, plus effrayés encore, accablés, haletans, refusent absolument de marcher : le prince, convaincu que tout retard peut être funeste, se résout à fuir avec ses seuls chameaux ; mais les soldats s'y refusent, ils ne veulent point faire la route à pied, et pour ne point abandonner leurs chevaux, ils proposent de se réfugier au sommet du Colzoum ; mais Malek

Adhel, qui ne voit autour de lui qu'une vingtaine d'hommes, et qui sait que les cavernes de cette montagne sont le repaire des bêtes féroces et d'intrépides brigands, ne veut point exposer Mathilde à leurs attaques, et il commande le départ : la troupe hésite encore; pour l'encourager, le prince déclare que lui-même marchera à pied : ce généreux exemple détermine tous les soldats, et il n'en est aucun qui ose reculer devant des fatigues auxquelles son maître ne craint pas de s'exposer.

Voilà la caravane en route; elle garde un profond silence; nul n'ose dire les dangers qu'il prévoit et les craintes qu'il éprouve : Malek Adhel marche auprès du chameau qui porte Mathilde, et que précèdent trois autres chameaux chargés d'outres pleines d'eau, d'une tente, et de provisions pour la route; les soldats suivent après, l'œil morne, la contenance triste, et comme prêts à se révolter.

Cependant la journée se passe sans accident, la nuit approche, et les craintes ces-

sent; mais les voyageurs viennent d'entrer dans le passage le plus dangereux, dans le vaste désert de sable; si le lendemain les avant-coureurs de l'ouragan se remontrent encore, le péril sera presque sans remède; il faut donc se hâter de sortir de ce lieu terrible. Les soldats demandent à marcher toute la nuit; le prince aussi voudrait bien se hâter, mais comment ne pas donner quelques momens de repos à Mathilde? Supportera-t-elle une si longue fatigue? Elle est couchée sur le chameau presque sans mouvement, pâle, respirant à peine, et près d'expirer de lassitude. Malgré les murmures de sa troupe, Malek Adhel ordonne qu'on fasse une halte : il fait planter sa tente au milieu du désert, étend son manteau sur le sable, et conjure Mathilde d'essayer de dormir quelques heures. Forcés de suspendre leur marche, les soldats s'abandonnent au sommeil; le prince seul, debout, en dehors de la tente, veille, dans la crainte d'une surprise, et contemple avec la plus douloureuse anxiété cette toile qui renferme tout

ce qu'il aime, et ces sables enflammés qui menacent ses jours. A cet instant, tout est calme, tout est tranquille, la lune éclaire un sol nu et aride, où la froide brise de la nuit ne trouve pas une seule herbe à agiter, pas un seul rameau où elle puisse frémir et former un bruit. Le silence règne au désert, et n'est interrompu que par le rugissement lointain des tigres et le cri triste et perçant de l'autruche, qui semble annoncer que le jour de la calamité est près, et que les malheurs qui doivent arriver se hâtent.

Cependant Mathilde ne dort pas tranquille, ses songes sont troublés par l'image des périls qui l'entourent; et ce n'est pas ceux dont le prince lui a parlé qu'elle redoute le plus. Tandis qu'elle repose, qui est-ce qui veille sur son innocence? Est-ce donc sur la foi, sur l'honneur d'un musulman qu'elle compte, ou bien sur la protection de Dieu? mais si son amour pour Adhel l'en a rendue indigne, elle sent qu'elle doit y compter moins que jamais. Agitée par cette crainte, elle ne cherche point un nouveau sommeil,

et, se levant de sa couche, elle entr'ouvre sa tente pour s'assurer de ce qui se passe autour d'elle. A la clarté de la lune, elle distingue tous les soldats endormis sur le sable; un seul homme est debout à la porte de la tente; il lui tourne le dos, et cependant elle n'a pas eu besoin de regarder le triple panache qui s'élève au-dessus de son casque, pour reconnaître Malek Adhel. Elle laisse retomber aussitôt la toile qu'elle avait soulevée, et se demande, dans une sorte de vague inquiétude, pourquoi Malek Adhel veille seul auprès d'elle. Cependant elle relève la toile pour le regarder encore : il était toujours à la même place, immobile, debout, et appuyé sur son sabre; et, sans s'expliquer encore tout ce qu'elle craignait, il lui semble qu'elle doit être rassurée, et que la plus grande des injustices serait de former un soupçon sur l'honneur de Malek Adhel. Mais en s'accusant ainsi, ce nom lui échappe; le prince se retourne, voit Mathilde éveillée, et se précipite auprès d'elle : « Ma bien-aimée, lui dit-il, est-ce l'inquiétude qui trou-

ble votre sommeil? — Oui, répond-elle; mais maintenant il me semble que je ne dois plus en avoir. » Malek Adhel n'entend pas le véritable sens de ces paroles, il ne songe qu'aux dangers du désert; pour les lui éviter, il donnerait son sang, sa vie. « Hélas! dit-il, je ne partage point votre sécurité; qu'il me paraît effrayant et terrible le danger qui vous menace! Vous adorer, vous perdre, sentir tout mon courage inutile pour vous sauver.... voilà quelle est ma situation, voilà quels sont les tourmens que mon amour me cause; mais, Mathilde, vous n'avez aucune pitié des tourmens de mon amour. » La princesse appuie ses deux mains sur son cœur, et levant les yeux au ciel, elle dit : « O mon Dieu! que n'ai-je mérité ce reproche, je ne serais pas si coupable devant vous. — Eh bien! lui dit-il, si tu plains l'affreuse amertume qui remplit mon cœur, adoucis-la, tu le peux; oui, même en ce moment, si tu me dis que tu m'aimes, j'aurai cessé d'être malheureux. — Prince, répond Mathilde avec une sage modestie, ce

moment où nous sommes est celui du courage, et non de la faiblesse ; de là pénitence et non de l'endurcissement ; de la mort peut-être, et non des coupables amours : la foudre de Dieu nous entoure, il ne faut peut-être qu'un mot, que ce mot que vous demandez, pour la faire tomber sur nous.... Rompons, rompons cet entretien, abandonnons de criminelles pensées, et ne songeons qu'à profiter de la fraîcheur de la nuit pour nous éloigner d'ici. — Vous avez si peu dormi, Mathilde, répond le prince avec tristesse, que ce trop court repos ne vous aura pas donné la force de vous remettre en route. — Ah ! reprit-elle involontairement, ce n'est pas pour soutenir la fatigue que je crains d'en manquer. » Le prince veut lui répondre, elle ne le permet pas, et sort vivement hors de la tente. Les soldats s'éveillent, les chameliers rechargent les chameaux, et la caravane se remet en route dans le même ordre que la veille.

Mais à peine les premiers rayons du jour commencent-ils à éclairer la terre, qu'on

aperçoit d'énormes colonnes de sable qui tantôt courent avec une prodigieuse rapidité, tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur; bientôt le soleil en les pénétrant leur donne l'air de véritables colonnes de feu, et la rougeur de l'air semble annoncer le terrible vent du midi. A l'aspect de ces sinistres présages, les murmures éclatent hautement; plusieurs soldats proposent de jeter la tente et une partie des provisions au milieu du désert, afin de fuir avec plus de vitesse. Troublée par la frayeur et le fanatisme, la troupe entière fait bientôt entendre que tant de malheurs ne leur sont envoyés que pour les punir des soins extraordinaires qu'on les force de prodiguer à une chrétienne; ils vont même jusqu'à dire que, si elle demeure plus long-temps parmi eux, Mahomet les engloutira tous dans le sable. A ces insolentes paroles, Malek Adhel est transporté de fureur, il tire son glaive, et regardant ses soldats avec des yeux étincelans: « Je jure, dit-il, d'abattre la tête du premier d'entre vous qui osera prononcer un seul mot

contre la personne sacrée de la princesse d'Angleterre.— Puissé-je ne voir la Mecque de ma vie, répondit l'un des plus mutins, si j'entendis jamais un musulman traiter de personnes sacrées ces adorateurs du crucifié, qui désertent leur pays pour inonder le nôtre. — Misérable ! interrompit le prince en le terrassant devant lui et levant le sabre sur sa tête, tu as vu ta dernière heure. — Grand Dieu ! qu'allez-vous faire ? s'écria Mathilde ; au nom du ciel et du repos de ma vie entière, grâce, grâce, ou je meurs à l'instant. » Aux accens de cette voix chérie, le prince s'arrêta tout à coup, et regardant avec indignation le tremblant musulman qu'il foulait aux pieds : « Vil rebut de la terre, lui dit-il, lève-toi, et rends grâces à la princesse, car il n'y avait qu'elle au monde qui pût fléchir ma colère ; mais garde-toi bien de la rallumer encore, continua-t-il d'une voix forte et menaçante, car je déclare sur la tête du prophète, qu'il n'y a point de prières qui puissent m'engager à pardonner deux fois. » L'action du prince, son ac-

cent, ses regards intimident tous les soldats; ils se taisent, mais non sans peine, et c'est bien moins la crainte de la mort qu'une superstition fanatique qui dans ce moment leur rend la soumission si difficile. N'ont-ils pas bravé vingt fois le fer ennemi avec intrépidité; et ces mêmes hommes, qui tremblent à l'aspect d'un ciel enflammé, ne sont-ils pas prêts à se précipiter, à la voix de leur chef, au milieu des bataillons chrétiens? Mais ils sont persuadés que les soins du prince pour Mathilde offensent le prophète; sans elle, il n'aurait point désobéi aux ordres de Saladin, il combattrait déjà. Les fléaux dont ils sont menacés leur apparaissent comme un avertissement salutaire du châtiment qui approche, et auquel ils ne peuvent espérer de se soustraire qu'en sacrifiant une grande victime à la colère de Mahomet.

Le lendemain, vers le milieu du jour, au moment où le soleil, entouré d'un nuage de pourpre, semblait embrasser toute la terre pour la brûler de ses rayons, le chameau de

Mathilde se heurta contre une des roches semées dans ce désert, et en peu d'instans son pied enfla si prodigieusement, qu'elle fut hors d'état de marcher. Le prince ordonne qu'on en prépare un autre; mais alors toutes les superstitieuses fureurs éclatent de nouveau, et d'une commune voix les soldats déclarent qu'ils n'obéiront pas; le malheur arrivé au chameau de Mathilde leur paraît un signe manifeste de la volonté du ciel. On ne peut refuser d'y croire, disent-ils, sans une horrible impiété; et, comme il ne leur reste d'espérances de regagner la protection du prophète qu'en immolant la chrétienne, les plus hardis s'avancent vers elle dans l'intention de la saisir; mais à peine l'impétueux Adhel a-t-il vu leur dessein, que, sans considérer l'inégalité du nombre, il s'élance, enlève la princesse de dessus le chameau, la soutient d'un bras, la défend de l'autre, et fait voler la tête du premier mutin qui ose approcher. A ce spectacle, les autres poussent des cris affreux, vomissent des imprécations contre l'étrangère qu'un

grand prince préfère à ses propres sujets, et l'entourent pour lui arracher l'objet de son amour. L'intérêt de Mathilde éclaire l'aveugle ardeur de l'intrépide guerrier; s'il était seul, vingt hommes bien armés n'effraieraient pas son courage; mais à cause d'elle il a pensé qu'il pourrait succomber, et alors quel recours aurait-elle contre la rage de ces vils séditieux? Il frémit à l'idée des outrages qu'elle aurait à souffrir, et prenant son parti sur-le-champ, il recule quelques pas, dirige son glaive sur le sein de sa bien-aimée, et s'écrie : « S'il faut que cette vierge soit immolée, moi seul je la frapperai; mais en retirant ce fer tout sanglant de son cœur, je l'enfonce aussitôt dans le mien, et j'expire avec elle, en appelant la vengeance du prophète sur vos têtes criminelles; et ne croyez pas, misérables, qu'il laisse la mort de votre prince impunie; au grand jour du jugement, vous paraîtrez tout couverts de ce sang que vous m'aurez forcé de répandre. — Non, non, interrompirent les soldats en se prosternant devant

lui, nous vous respecterons jusqu'à notre dernier soupir; nous ne vous demandons que de nous sacrifier l'infidèle qui vous arrache à tous vos devoirs; à peine son sang aura-t-il rougi le sable, que nous déposons tous nos sabres à vos pieds, pour que vous disposiez de nos vies selon vos volontés. — O généreux Adhel! ne sacrifiez pas vos précieux jours à une infortunée qui n'a plus que peu d'instans à vivre; je sens que je vais mourir, votre dévouement ne me sauverait pas. Ah! je vous en conjure, enfoncez ce glaive dans mon cœur; mon Dieu! donnez-lui le courage de le vouloir, c'est ma dernière prière. » Elle dit, ses lèvres pâles se ferment, et la connaissance l'abandonne. La troupe rebelle s'approche de plus près, il s'en élève un cri : « Prince, nous jurons tous de mourir pour vous; montez sur un chameau; marchez à notre tête, la chrétienne seule périra. — Elle ne périra point, interrompit Malek Adhel d'une voix terrible, ou je périrai avec elle; si vous faites un pas de plus vers nous, à l'instant nous tombons tous deux sans vie

sur le sable. » Les soldats effrayés reculent à leur tour, ils ont effroi du sang de leur prince ; il leur semble que ce serait pour eux comme un feu dévorant qui les consumerait dans ce monde et dans l'autre ; les plus furieux n'osent proposer que d'abandonner le prince avec celle qu'il aime, à la colère céleste qui le poursuit ; les autres ne peuvent s'y résoudre, et frémissent à l'idée de livrer leur chef, leur maître, le frère de leur soudan, à une mort presque certaine, quand tout à coup l'un d'eux, comme saisi d'une inspiration divine, s'écrie : « Que hasardons-nous ? si Mahomet lui pardonne, Mahomet le sauvera ; s'il le laisse périr, c'est qu'il l'aura condamné. » Ces paroles les décident, les entraînent ; ils laissent au prince le chameau blessé, la tente, trois outres pleines d'eau, quelques fruits secs, s'éloignent ensuite le plus promptement qu'ils peuvent avec les trois autres chameaux, et abandonnent ainsi le prince et la vierge dans l'immensité du désert.

Mathilde est couchée sur le sable, sans

mouvement; le prince le voit, redoute un malheur plus grand, et cependant ne perd pas courage. D'un bras vigoureux il relève la tente, en forme un abri, y place la princesse, prodigue une partie de l'eau qu'on leur a laissée à la rappeler à la vie; mais ce n'est que quand l'air du soir commence à rafraîchir le désert, qu'elle se ranime et rouvre une paupière languissante. Son premier cri est pour Adhel : « Où est-il? demande-t-elle; est-il sauvé? — Il est près de toi, répond-il, il y est pour toujours. » Mathilde soulève sa tête, rappelle ses idées, regarde autour d'elle, ne voit que le prince, et ajoute avec une profonde tristesse : « Ils sont donc partis, et partis sans vous? — Ils m'ont laissé seul, Mathilde, mais non pas sans courage; ne t'alarme point, ma bien-aimée, tout espoir n'est pas perdu encore; la moitié de mes soldats marchent sans doute sur nos traces avec le reste de ta suite. De ceux-là j'en suis sûr; pour secourir des chrétiens, j'ai dû choisir mes plus fidèles amis, et ceux qui viennent derrière nous ne m'au-

raient pas abandonné. Attendons-les ici jusqu'au jour; je craindrais, pendant l'obscurité de la nuit, de m'écarter de la route qu'ils doivent suivre; si demain, à la naissante aurore, ils ne sont pas arrivés, je te porterai dans mes bras à travers le désert; le chameau, quoique blessé, pourra nous suivre, et si nous pouvons avant la nuit atteindre le mont Kaleil, nous sommes sauvés; il faut nécessairement que ma petite troupe y passe pour se rendre au Caire; nous pourrons l'y attendre; là, nous trouverons une source d'eau, des fruits secs, et des grottes pour te garantir de l'ardente chaleur. — O mon Dieu! s'écrie la princesse avec un accent tendre et plaintif, regardez ce qu'il fait pour moi : il me donne sa vie, et vous me défendez de l'aimer! — Ah! reprit-il avec une tristesse passionnée, pourrais-tu croire à un Dieu qui te défendrait de m'aimer; va, sois-en sûre, si ton Dieu existe, si ton Dieu est le vrai Dieu, il est touché de notre amour, et ne le condamne pas. » Elle ne répond point, elle se lève, et sort de la tente : le

firmament étincelle du feu de mille étoiles. « Pourquoi, dit-elle, ne poursuivrions-nous pas notre route, le ciel ne nous prête-t-il pas assez de lumière pour nous guider? — Non, Mathilde, la moindre erreur pourrait nous rejeter bien loin du mont Kaleil, et nous perdre pour jamais; avec le jour, je pourrai distinguer les vapeurs qui s'élèvent vers le sommet de cette haute montagne, peut-être aussi les têtes grisâtres des pyramides : alors je marcherai avec assurance. Maintenant, la clarté de la lune ne me permettant d'apercevoir que les objets qui nous entourent, et non ceux qui s'élèvent à l'horizon, ne me fournit aucun point assuré qui puisse m'indiquer ma route. » Mathilde n'insiste plus, elle s'appuie contre la tente, et jette des regards de douleur sur la vaste étendue du désert; tous les dangers qui les menacent tournent au profit de l'amour; car c'est l'amour qui y a exposé le prince, c'est pour elle qu'il a voulu mourir, c'est à cause d'elle qu'il mourra peut-être; cette pensée, qui revient sans cesse, remplit son cœur d'une

émotion qui l'effraie! N'osant exprimer ses craintes ni adresser hautement ses prières au ciel, elle se jette à genoux en fondant en larmes. Le héros s'approche d'elle, il lui prend la main; le trépas qu'il prévoit ne sert qu'à redoubler sa passion, et quand tout disparaît à ses yeux, qu'il n'y a presque plus d'espoir de vie dans son âme, l'amour, qui reste seul, n'en acquiert que plus de force. « Mathilde, lui dit-il, écoute-moi : nous sommes seuls au monde, perdus ensemble dans ces immenses déserts; peut-être le soleil de demain nous apportera-t-il la mort, et ne verrons-nous pas finir un autre jour; ma bien-aimée, faudra-t-il quitter la vie sans avoir été uni à toi? » Mathilde n'en écoute pas davantage; elle se lève, le Dieu qu'elle vient d'invoquer prête à toute sa contenance quelque chose de sa sainte majesté; debout, devant le prince prosterné devant elle, elle lui dit : « Malek Adhel, je vous aime; Dieu a reçu dans le tribunal de la pénitence cet aveu de ma faiblesse, cet aveu que je ne vous ferais pas entendre, sans doute, si la mort

qui nous menace ne l'excusait pas ; oui, Malek Adhel, je vous aime, et si vous étiez chrétien, l'univers entier ne m'offrirait rien qui vous fût comparable ; si vous étiez chrétien, je préférerais ce désert avec vous à toutes les grandeurs que les rois du monde pourraient m'offrir ; si vous étiez chrétien enfin, j'aurais désiré, je l'avoue, que Dieu me permît de n'adresser qu'à vous ces mêmes vœux, par lesquels je devais m'enchaîner à lui : mais fussiez-vous chrétien, Adhel, je n'en ferais pas moins ici à Dieu le serment solennel de demeurer fidèle à l'honneur, et de ne souiller ma vie d'aucun crime : qu'elle soit courte, mais qu'elle soit pure ; et si je meurs demain, que j'expire du moins sans remords. » En prononçant ces paroles, l'amour brillait dans les regards de la vierge, mais c'était un amour plein de chasteté, et qui semblait s'être comme enveloppé d'innocence pour avoir le droit de se montrer. Quoique éperdu, enflammé, Malek Adhel, toujours aux pieds de Mathilde, n'ose lui adresser que des reproches : « Non, lui dit-

il, tu ne m'aimes point; si tu m'aimais, tu serais touchée de mes pleurs, tu serais sensible à ma peine, tu ne me laisserais pas mourir dans le désespoir; si tu m'aimais, tu me préférerais à toi-même, et dusses-tu être coupable, tu voudrais l'être pour moi..... Mais qui te l'a dit, Mathilde, que la passion te serait reprochée, et que l'amour était un crime? qui te l'a dit que tu serais punie pour t'oublier toi-même, quand ton amant meurt à tes pieds.... —Qui me l'a dit! interrompit la vierge avec enthousiasme, Dieu, Dieu lui-même. Adhel, ta voix est bien puissante sur mon cœur, mais celle du Dieu mort pour moi y parle plus haut encore: sans doute ce n'est pas trop de ses ordres pour résister à ton amour, et c'est ce qui fait ma gloire; mais c'est assez pour m'en donner la force, et c'est ce qui fait ma sûreté. » En parlant ainsi, la princesse, les yeux élevés vers le ciel, semblait s'être détachée de la terre, et son maintien avait pris quelque chose de si imposant et de si pur, qu'elle apparut en ce moment aux yeux

d'Adhel comme l'ange du désert ; il est étonné, ému; son âme est ébranlée, il s'écrie: « Sans doute tu dis vrai, Dieu s'est révélé à toi; c'est par ses inspirations que tu parles, c'est armée de sa force que tu te défends; tu es le temple vivant où il se tient enfermé; sa vérité est sur tes lèvres, fais-la couler dans mon cœur, pénètre-moi de sa lumière, rends-moi digne de t'appartenir. — Qu'entends-je! s'écria Mathilde en joignant les mains avec un mouvement passionné, tes yeux s'ouvriraient! Dieu, dans son infinie bonté, aurait touché ta grande âme! Oh! que cela fût vrai, que cela fût possible, et tu deviendrais l'objet de mon éternel amour, et je mettrais mon bonheur en toi plus que dans toutes les choses du monde, plus que dans tout ce qui n'est pas toi, ô Adhel! »

C'est ainsi que s'exhale la flamme que la vestale tenait cachée au fond de son chaste cœur. Le prince, à ses pieds, jure de vivre ou de mourir avec elle, et la supplie de s'engager par les mêmes sermens. Elle ne répond pas encore, elle lui prend la main, la

serre entre les siennes, et lui dit : « Es-tu chrétien ? — Ah! lui répondit-il dans une sorte de délire passionné, que me demandes-tu ? n'es-tu pas maîtresse absolue de mon âme et de ma volonté? Sais-je ce que je suis, et puis-je en ce moment penser, vouloir autre chose que t'adorer et être ton époux? Oh! daigne, daigne me nommer de ce titre si doux. — Je ne le puis avant ta réponse ; Malek Adhel, es-tu chrétien ? — Hélas! répondit-il, même au prix de ton amour je ne voudrais pas te tromper ; Mathilde, je l'avoue, ta vertu m'étonne, et je crois qu'il y a quelque chose de divin en toi ; mais pour te dire que je suis soumis à ta loi, j'en connais trop peu les devoirs ; si elle m'imposait de trahir mon frère et de porter les armes contre ma patrie, je la rejetterais ; mais sans doute elle ne me l'imposera pas : la religion qui a fait Mathilde ne doit pas faire des perfides ; tout en elle doit être beau, sublime comme en toi ; nomme-moi donc ton époux, Mathilde, afin que ce titre me donne plus de droits aux grâces de ton Dieu. »

La princesse est tout à coup vaincue par cette pensée ; elle espère en effet ouvrir plus facilement la voie du salut à Malek Adhel en unissant son âme à la sienne, et se flatte que le nom d'époux avancera sa conversion. Cependant, avant de se résoudre, elle invoque le Tout-Puissant, lui demande des secours, lui montre tout son cœur, ce cœur si pur qui n'ose céder à l'amour qu'à la voix de la religion, et qui ne va prononcer le serment de l'hymen que pour avoir plus de moyens d'appeler à la lumière le plus grand héros du monde..... « Éternel, Éternel ! s'écrie-t-elle avec un accent suppliant. » C'est tout ce qu'elle peut dire, car la vivacité des sentimens qui l'oppressent, dépasse de beaucoup le langage des hommes. Le prince, humblement prosterné devant elle, demande au Dieu inconnu qu'il lui voit invoquer, de fléchir le cœur de Mathilde. Pendant leurs muettes prières, la lune verse son feu tranquille sur toute l'étendue du désert ; aucun bruit, aucun son n'en interrompt le silence ; il semble qu'au sein de ce calme et de cette

solitude Dieu doit mieux entendre les prières de l'âme qui l'implore, et l'âme qui l'implore y mieux entendre sa voix. La princesse croit qu'elle a retenti dans son cœur, elle croit que Dieu lui-même lui commande de dévouer sa vie entière au salut du héros qui deux fois a voulu lui sacrifier la sienne; elle laisse tomber sa main dans la main du prince, les élève unies vers le ciel; détachant ensuite le reliquaire qui pend sur sa poitrine, elle le place devant les yeux de Malek Adhel et s'écrie : « Ici, où toute la nature se tait, où toutes les créatures font silence, parlez-lui vous seul, ô mon Dieu ! » Adhel tressaille; il y a quelque chose dans l'air et l'accent de la vierge qui vient d'étonner son cœur : c'est plus que de l'amour; il n'a jamais connu de pareilles émotions. Mathilde a deviné ce qu'il éprouve, elle s'écrie : « Et maintenant tu es digne d'être mon époux; je jure de n'en avoir jamais d'autre que toi, je le jure à ce Dieu qui en ce moment remplit de son immensité et de sa toute-puissance, et ce désert et ton cœur. » Elle s'ar-

rête; Malek Adhel ne peut parler, il est accablé d'un inexprimable bonheur et d'un sentiment inconnu. Mathilde est à lui, Mathilde est son épouse. Mais en appelant Dieu dans le désert, en le rendant temoin de leur auguste union, en le plaçant entre elle et lui, la vierge s'est entourée de tant de majesté, que devant le respect qu'elle inspire, la passion n'ose plus se faire entendre, et que les images de plaisir et de volupté s'effacent même de la pensée de Malek Adhel.

CHAPITRE XXIII.

L'AURORE va bientôt paraître, Malek Adhel ne verra peut-être pas la fin de ce nouveau jour; mais comment ne le bénirait-il pas? il le commence en nommant Mathilde son épouse. Ce nom, qu'il prononce sans cesse, n'alarme point la pudeur de la vierge, car il a juré de fermer les yeux sur ses chastes attraits, jusqu'au moment où Guillaume consacrera leurs sermens; et elle se repose avec confiance sur la foi de l'époux à qui elle a tout promis, hors le sacrifice de son innocence. Plein de courage et de joie, Malek Adhel s'apprête au départ; il se flatte d'arriver le soir au mont Kaleil, et d'y attendre en paix la caravane qui les suit. Il présente à Mathilde quelques dattes et un peu d'eau : « Ma bien-aimée, lui dit-il, c'est tout le repas nuptial que j'ai à t'offrir. » Elle sourit avec mélancolie, et répandant sur le sable

quelques gouttes d'eau, elle s'écrie : « De même que cette eau humecte une terre aride, puisse, ô mon Dieu ! votre divine parole tomber comme une rosée salutaire sur le cœur de mon époux. » Puis, jetant sur lui un regard chaste et tendre, elle lui présente le seul bien qu'elle ait à donner, le reliquaire sur lequel elle a juré d'être à lui ; elle l'attache elle-même sur sa poitrine, en le conjurant de ne jamais se séparer de ce gage de sa tendresse ; il le promet, et alors, satisfaite et pleine de confiance, Mathilde veut essayer de marcher ; mais le prince ne le permet pas, il redoute pour elle les cailloux tranchans dont le désert est semé. Il la prend dans ses bras, il s'anime d'une force nouvelle, il ne craint plus rien. Mathilde ne partage point son espérance, mais elle se tait, penche sa tête sur la poitrine de Malek Adhel, ferme les yeux, et tombe par degrés dans une sorte de stupeur insensible ; bientôt l'affaissement augmente, elle ne sait plus où elle est ; elle a cessé de voir et les sables qui la menacent, et le soleil qui la dévore ; ses

combats, ses remords, sa patrie, son hymen, s'effacent de son souvenir; ses pensées se perdent dans le vide, et enfin, hors l'amour qui l'anime et l'époux qui la presse, l'univers entier a disparu pour elle.

Cependant, au bout de quelques heures elle croit sentir que le mouvement qui la transporte se ralentit; une crainte vague la frappe au cœur et l'arrache au néant où elle se perdait; elle ouvre les yeux, regarde le prince, s'effraie de son extrême pâleur, s'effraie bien plus du sang dont il est couvert. Elle s'écrie, en s'arrachant précipitamment de ses bras : « O ciel! qu'est-il arrivé? mon Adhel, mon époux, dis-moi quel monstre t'a blessé? — Mathilde, je t'en conjure, calme-toi; tes craintes me font mille fois plus souffrir que mon mal; je suis bien, très-bien..... » Il dit, et cependant une sueur froide coule sur son front, il tombe sur ses genoux, et regardant Mathilde, il lui sourit et s'efforce de la rassurer, en ajoutant d'une voix affaiblie : « Je suis bien, très-bien. » Cependant le sang coule toujours; la fatigue,

la chaleur, l'agitation, ont brisé un vaisseau dans sa poitrine; et Mathilde, saisie d'effroi en reconnaissant la cause de son malheur, prodigue sans espérance des soins inutiles, et demande à Dieu de ne pas permettre qu'elle survive à ce qu'elle aime. Malek Adhel voit sa douleur et cherche à l'adoucir. « Ma bien-aimée, dit-il, je reprends des forces, essayons de marcher encore, le mont Kaleil n'est pas loin. — Non, reprit-elle, non, mourons plutôt ici; mourir ensemble, Adhel, n'est pas le plus grand des malheurs: ah! si un jour il fallait te quitter, avec quelle ardeur je redemanderais au ciel cette mort qui va nous unir. » Ainsi, en voyant le tombeau s'ouvrir devant elle, Mathilde trouve la force et la volonté de dire combien elle aime, et son tendre cœur se plaît dans une mort qui lui permet de montrer tout son amour; mais plus cet amour se montre, plus il ranime dans l'âme de Malek Adhel le désir de vivre. Soutenu par la princesse, il se relève et s'efforce de découvrir la tête chauve et grisâtre du mont Kaleil; il appelle,

implore et le ciel et la terre ; rien ne paraît, rien ne répond ; et ses cris, perdus sur une plaine rase, ne lui sont pas même rendus par les échos. Découragé par ce silence et plus encore par l'espace effrayant qui le sépare du monde, il s'approche de Mathilde, s'assied à son côté, se résout à mourir, et elle, doucement penchée vers lui, avec l'accent le plus tendre, lui dit que cette heure où elle ose l'aimer sans crainte serait la plus douce de sa vie, s'il voulait lui promettre de la suivre dans l'éternité. Le prince la regarde, et ce regard l'assure qu'il ne veut point la quitter. « Si tu y consens, ajoute-t-elle, dans peu d'instans Dieu nous recevra tous deux dans son sein. » Malek Adhel presse contre ses lèvres le reliquaire qu'il a reçu de Mathilde et lui répond : « Je veux te suivre partout, et me perdre avec toi plutôt que de m'en séparer. » La vierge lève les yeux au ciel avec reconnaissance, pose une main sur son cœur, et donne l'autre à son époux en prononçant ces mots : « Pour toujours ! » Il répond par le même vœu ; ils se regardent

et sourient encore; peu à peu leurs forces défaillent, leurs pesantes paupières se rouvrent avec peine, ils fléchissent, et s'appuient l'un contre l'autre; les ténèbres commencent à les envelopper, la froideur de la nuit va glacer leur sang, un autre jour ne se lèvera pas pour eux, ils ont vu leur dernier soleil...

Cependant, au milieu du lugubre silence de ces grandes solitudes, au loin vers l'orient, un bruit s'est fait entendre; une soudaine joie se réveille dans le cœur du prince; il se lève, prête l'oreille, le bruit augmente; il n'ose exprimer encore tout ce qu'il espère, mais il écoute plus attentivement, il distingue les pas des chameaux, le hennissement d'un cheval, bientôt des voix d'hommes; il frappe des mains et s'écrie : « Le ciel a eu pitié de nous; j'entends la marche d'une caravane, nous sommes sauvés! — Ah! reprit la princesse avec un faible soupir, quelques momens encore, et je n'avais plus de malheurs à craindre.— O ma bien-aimée! ranime-toi, le bonheur va nous être rendu avec la vie. » Et tandis qu'il fait quelques

pas au devant de la caravane, Mathilde lui répond : « Hélas! quel plus grand bonheur puis je attendre de la plus longue vie, que celui de mourir avec toi? » Mais le prince l'écoute à peine, il ne songe qu'à la sauver. Des hommes approchent, Malek Adhel reconnaît ses guerriers ; à la vue de leur prince ils sont frappés de surprise, et tombent à ses pieds la face contre terre. « Mes perfides soldats m'ont trahi, leur dit Malek Adhel, ils ont levé le fer contre moi, et m'ont abandonné dans le désert avec la princesse d'Angleterre. » Les fidèles serviteurs du prince ne répondent à ces paroles qu'en chargeant de malédictions les auteurs d'un crime qui leur fait horreur. « Braves amis, leur dit-il en montrant la princesse, sauvez cette illustre infortunée qui allait mourir avec moi, secourez-la, je ne puis vous aider... mes forces sont épuisées; sans vous je n'aurais pas vu une autre aurore. » Il dit, ses guerriers obéissent ; les uns transportent Mathilde sur un chameau, les autres calment les ardeurs de la poitrine du prince, en lui

présentant le lait d'une jument enlevée aux Arabes ; enfin on atteint le mont Kaleïl, on s'y arrête, et dans les grottes abandonnées des ermites, Mathilde, durant toute la nuit, goûte un long repos ; et le prince, en la voyant hors de danger, ose enfin s'abandonner lui-même au sommeil.

Le lendemain ils aperçoivent la tête des pyramides, bientôt les hautes tours du Caire ; mais plus on approche de la demeure des hommes, plus Mathilde se sent oppressée de tristesse ; elle songe au lien qui l'unit au prince et aux obstacles qui les séparent, à la guerre funeste qui divise l'empire du croissant de celui des chrétiens, et à l'incertitude où elle est du parti que Malek Adhel va prendre entre eux : abandonnera-t-il son frère ? désertera-t-il ses drapeaux pour se ranger sous les drapeaux de la croix ? Elle n'ose s'en flatter, elle n'ose presque le vouloir. Cependant s'il demeure fidèle à sa patrie, elle est sûre que Richard ne consentira jamais à lui donner pour époux, l'ami, l'allié, le défenseur de Saladin ; et Richard a

sur elle, comme roi et comme frère, des droits sacrés auxquels elle ne peut se soustraire. C'est ainsi qu'au moment où elle vient d'échapper au trépas, l'intérêt seul de son amour l'occupe, et que l'image des devoirs qui lui seront peut-être imposés dans ce monde qui se rouvre devant elle, ferme son cœur au plaisir de vivre. De son côté, Malek Adhel est agité aussi; le sévère honneur, l'inviolable amitié, lui imposent des lois presque semblables à celles que la religion prescrit à Mathilde, et il reconnaît avec honte que l'amour les lui a fait braver plus d'une fois. Depuis long-temps ne devrait-il pas être près de son frère et avoir remporté plus d'une victoire? Au lieu de cela, que fait-il? Il abandonne son armée pour suivre au désert les traces de la beauté qu'il aime; oublie son devoir, sa gloire; subjugué par sa passion, il vient de promettre d'être chrétien; mais s'il est chrétien, Saladin le regardera-t-il encore comme son frère? et s'il demeure fidèle à Saladin, Mathilde le regardera-t-elle encore comme son époux? Ces

sombres pensées dissipent insensiblement ses espérances, et la profonde tristesse de Mathilde lui dit assez qu'il n'a pas tort. Tous deux se devinent trop pour oser s'interroger; ils gardent le silence et entrent au Caire sans s'être parlé de bonheur, sans s'être félicités d'avoir échappé à la mort.

En revoyant Malek Adhel, le peuple qui, sur le rapport des soldats arrivés deux jours avant, croyait qu'il avait été massacré par les Bédouins, le peuple, dont il est adoré, sort de son affliction et fait éclater sa joie par des cris vifs et tumultueux : bientôt il apprend, par les guerriers qui accompagnent le prince, la lâche perfidie de ceux qui l'ont trahi, et à l'instant il se précipite en foule vers la demeure de ces parjures pour les maudire et venger sur eux l'attentat dont ils se sont rendus coupables. Malek Adhel ne peut empêcher un peuple furieux de lui donner ces sanglans témoignages d'amour, il peut moins encore l'empêcher d'éclater en murmures contre la princesse d'Angleterre : il n'y a pas un musulman qui ne l'accuse

d'être la cause du désastre de Ptolémaïs, et de l'inaction où demeure le prince; ces reproches sont justes; Malek Adhel le sent; il se trouble, il gémit, il s'indigne; jamais cette âme héroïque ne ressentit de pareils tourmens : tandis que Mathilde se repose de ses terribles fatigues, il veille le jour et la nuit autour du palais, car il sait que ses dangers n'ont fait que changer de nature; les voûtes superbes qui la couvrent ne la garantiront pas de l'aveugle fureur d'un peuple fanatique; et l'aveugle fureur d'un peuple fanatique est plus difficile à apaiser que les brûlans tourbillons de sable que le vent du midi soulève dans la grande plaine du désert; cependant, si l'amour tient continuellement ses yeux ouverts, au fond de son cœur le remords ne dort pas non plus; et si chaque musulman qu'il rencontre semble lui dire : *Malek Adhel, ton frère t'attend*, sans cesse il se répète à lui-même, *Malek Adhel, ton frère t'attend.* Mais toute puissante qu'est cette voix, elle l'est moins que la crainte de risquer de nouveau la vie de

Mathilde, soit en la laissant au Caire au milieu des fanatiques qui l'entourent, soit en l'exposant à de nouvelles fatigues en la conduisant tout de suite en Syrie : d'ailleurs, qu'espère-t-il de Saladin? Saladin austère, religieux, ennemi de l'amour, sera-t-il touché de sa passion, entendra-t-il ses excuses, consentira-t-il à lui donner une épouse chrétienne? Ainsi réfléchit le héros, et devant tant d'incertitudes et de tourmens, sa grande âme se laisse abattre; accablé, indigné de sa faiblesse qu'il n'a pas la force de surmonter, il est prêt à haïr également le devoir qui crie, la gloire qui l'appelle, et l'amour qui le retient.

CHAPITRE XXIV.

Peu de jours s'étaient encore écoulés depuis le retour du désert, lorsqu'un matin, à la porte du palais, s'arrêta un guerrier couvert d'armes vertes, la visière baissée; seul, sans écuyer, il était monté sur une jument d'un noir d'ébène; à son bras il portait un bouclier représentant un champ de sinople et un zodiaque d'argent, au milieu duquel était une boussole tournée vers le signe de la vierge, avec ces mots alentour : *Je ne cherche qu'elle.*

Il demanda à être introduit à l'instant auprès de Malek Adhel : les huissiers du palais le conduisirent par le grand escalier de marbre dans un superbe vestibule, et l'y laissèrent en attendant qu'ils eussent été avertir le prince de son arrivée : il était en ce moment auprès de Mathilde. Surpris de ce qu'on lui annonçait, il demanda quel était ce

guerrier ? L'esclave répondit qu'à ses armes, à sa démarche, on le croirait un chrétien, s'il était possible de croire qu'un chrétien osât venir seul dans une ville ennemie. Malek Adhel, qui les connaissait assez pour savoir que beaucoup l'oseraient, commanda qu'il fût introduit à l'instant, et à l'instant le guerrier fut admis en sa présence. Malek fit signe à ses esclaves de se retirer, et demeurés seuls, il dit : « Fais-toi connaître maintenant ; sans doute la présence de l'illustre Mathilde ne te retient pas, et de moi, que peux-tu craindre ? — Tout, si nous étions sur le champ de bataille, mais rien quand c'est à ta générosité que je me livre ; Malek Adhel, c'est Montmorency qui est devant toi. » En achevant ces mots, il ôta son casque et découvrit cette noble figure où respiraient également le calme d'une grande âme et l'émotion d'un grand sentiment. En le reconnaissant, Mathilde prévit que son sort allait changer, et ce fut moins la surprise que la crainte qui lui arracha un cri et couvrit son visage d'une vive rougeur. Malek

Adhel, frappé de la même pensée, sentit son trouble s'augmenter encore en apercevant sur le bouclier de Montmorency le sujet et la devise qui lui apprenaient que Mathilde était le seul objet qu'il venait chercher au Caire : après l'avoir considéré un moment dans le silence d'une profonde surprise, il lui dit : « Vainqueur de Ptolémaïs, quelle est ton audace, et quel funeste génie t'a conduit dans des murs où ton nom seul serait un arrêt de mort dont toute mon autorité ne pourrait te garantir ?— Aussi n'est-ce qu'à toi que je confie mon nom et mes projets ; écoute, les momens nous sont chers, et je ne puis trop me hâter de te dire le motif qui m'amène. » Alors se tournant vers la princesse, il mit un genou devant elle, baisa le bas de sa robe, et la pria de prêter l'oreille à son récit ; Mathilde le fit relever en rougissant, et se disposa à l'entendre, et Josselin, assis entre elle et le prince, commença ainsi :

« Ce ne fut qu'en arrivant au camp des croisés, que Metchoub apprit que c'était la

reine d'Angleterre, et non la princesse, qu'il y avait ramenée; il n'était plus temps de la retenir, et sa colère n'eut point de bornes; il se répandit en plaintes amères contre vous, prince; il vous accusa de perfidie, et prétendit que votre conduite était moins un effet de votre amour que du désir de vous rendre indépendant de Saladin, et de former une alliance avec les chrétiens, qui vous aidât à monter sur le trône d'Égypte : cette opinion s'accrédita dans tout le camp, et tous les croisés s'en réjouirent : Richard lui-même y ajouta foi; il ne mit point en doute que la main de sa sœur ne fût le prix que vous demanderiez pour unir vos armes aux nôtres; cependant, l'avantage d'une pareille réunion ne pouvait le déterminer à la voir avec plaisir. Lusignan a vu la princesse dans l'île de Chypre; depuis ce moment, il a perdu sa liberté. A la mort de Sibylle il ouvrit son cœur à Richard, et Richard, qui voit en lui son frère d'armes et son plus cher ami, lui jura que, si jamais sa sœur renonçait à ses vœux et consentait à prendre un époux, elle

n'en aurait jamais d'autre que lui. — Téméraire promesse ! s'écria impétueusement Malek Adhel, il ne la remplira pas mieux que celle de lui rendre sa couronne ; le trône de Jérusalem et le cœur de Mathilde sont hors du pouvoir de Richard. » A ces mots la princesse rougit ; Montmorency la regarda avec un peu de surprise, elle baissa les yeux ; il ajouta alors avec un faible soupir : « Philippe-Auguste et les autres souverains croisés blâmèrent unanimement l'obstination de Richard en faveur de Lusignan : ils déclarèrent que, loin de vous refuser la princesse Mathilde, il fallait vous l'offrir pour épouse, dans le cas où vous consentiriez à vous attacher à notre parti et à notre culte. Quelques chevaliers s'élevèrent vivement contre toutes ces opinions, et prétendirent que nul n'avait le droit de disposer du cœur de la princesse, qu'elle seule en était maîtresse, et qu'on ne pouvait rien décider sur son sort sans avoir obtenu son aveu : non-seulement je me rangeai de cet avis, mais je proposai d'aller, à la tête de plusieurs guerriers, chercher la

princesse Mathilde dans quelque lieu de la terre que vous eussiez pu la cacher, afin de connaître ses intentions et de verser tout notre sang pour les exécuter. J'eus bientôt mille guerriers sous mes ordres; j'en aurais eu le double, j'aurais eu toute l'armée, si l'intérêt général ne s'y fût opposé. Philippe-Auguste demanda que je fusse nommé chef de cette noble troupe, et Richard nous décora du titre de chevaliers de la vierge : il me chargea, seigneur, de vous offrir tel prix que vous demanderiez pour la rançon de sa sœur; ébranlé même par les prières des princes confédérés, il ajouta que s'il était vrai que vous voulussiez adopter la foi chrétienne et joindre vos armes aux nôtres, il se ferait relever par le pape du serment de ne donner sa sœur qu'au seul Lusignan : et moi, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde, je n'ai saisi avec tant de joie l'occasion de venir jusqu'ici que pour vous déclarer que mes mille guerriers et moi ne souffrirons jamais qu'on fasse la loi à vos sentimens, au nom d'aucun intérêt politique:

faites donc connaître votre volonté, madame; soit que vous désiriez vous retirer parmi les saintes filles du Carmel, ou vous rendre auprès du roi votre frère, vous n'avez qu'un mot à dire, et aussitôt mille épées s'élèveront pour vous obéir. — Sans doute, lui dit Malek Adhel avec émotion, la troupe est cachée près du Caire; tu n'auras pas risqué d'entrer avec elle dans la ville. — Je suis seul ici, répondit Josselin, les braves guerriers qui m'ont suivi sont hors de tous les regards; si tu nous refuses la princesse, ils ne paraîtront que pour te combattre. — Si c'est sur votre seule valeur que vous comptez pour l'arracher de ce palais, reprit Malek Adhel, il faut que vous en présumiez beaucoup, car j'ai ici une nombreuse armée pour la défendre. — Double-la si tu veux, s'écria Montmorency, mais ôte-lui son chef, et je ne la craindrai pas; au reste, je n'ai plus que deux questions à faire : veux-tu être chrétien? et vous, madame, voulez-vous être libre? »

Devant un héros un autre héros ne peut

pas être faible; et auprès de Montmorency, Malek Adhel sentit le feu de l'honneur se rallumer dans son âme avec une ardeur nouvelle; il n'hésite pas, il s'écrie: « Je ne puis pas être chrétien, je ne puis pas trahir mon frère; ma gloire me le défend; mais vous, Mathilde, voulez-vous être libre? — Ah! Malek Adhel, reprit-elle avec une vive douleur, refuser d'être chrétien, n'est-ce pas m'ordonner de vous fuir? » La vivacité de cette exclamation frappa Montmorency, et lui fit pressentir un grand malheur; il reprit d'une voix un peu altérée : « Assurément il est impossible que votre altesse regrette la terre des infidèles; ah! madame, si vous saviez par quels vœux ardens la chrétienté entière vous appelle dans son sein; chaque jour elle présente des sacrifices à Dieu pour votre délivrance : à cause de vous, le pieux Guillaume a bien souvent, dans le saint mystère, mêlé ses larmes au divin sang du Christ; à cause de vous, la gloire que le roi votre frère recueille de ses nombreux triomphes, n'est qu'une gloire mélangée, et la

joie que la reine goûte auprès de son époux, n'est qu'une joie imparfaite; il n'y a pas un souverain qui ne s'empresse à vous offrir un trône, et pas un chevalier, ajouta-t-il avec émotion, qui ne gémisse de n'en point avoir à vous offrir. — Montmorency, interrompit vivement le prince, peut-être Mathilde n'est-elle plus libre de les accepter? » Josselin fit un mouvement de surprise; la princesse se détourna en rougissant; mais, durant ce moment de silence, un bruit étrange vient de se faire entendre dans la pièce voisine; des esclaves semblent approcher: inquiet pour Montmorency, Malek Adhel court précipitamment à leur rencontre; le premier objet qu'il aperçoit est un jeune Arabe nommé Kaled, Kaled, un de ses plus dévoués serviteurs, et le plus brave officier de l'armée de Saladin: étonné, il lui demande pourquoi il a quitté le sultan. D'un air triste, l'Arabe lui répond qu'il veut l'entretenir en secret. Malek Adhel hésite; tandis qu'il parlera à Kaled, il craint qu'un œil curieux ne pénètre dans l'appartement de Mathilde, n'y

reconnaisse Montmorency, et ne répande la nouvelle que le vainqueur de Ptolémaïs est au Caire. Kaled s'approche et lui dit à l'oreille : « Crois-moi, Malek Adhel, prends ton parti, car tu n'as pas un moment à perdre ; tout est en fermentation autour de toi. En traversant la ville pour arriver à ton palais, j'ai entendu murmurer qu'un guerrier chrétien y était renfermé ; on nomme Lusignan, Richard et Montmorency. Tous trois, tu le sais, sont également proscrits par ton frère et la haine du peuple ; d'un moment à l'autre, ce peuple peut venir forcer ta garde, briser tes portes ; et sa fureur est encore le moindre des dangers qui te menacent ; le sultan, ajouta-t-il plus bas, ton frère lui-même a proscrit ta tête. — De tout ce que tu m'as dit, répliqua Malek Adhel, voilà ce qui me surprend davantage, mais non ce qui m'effraie le plus ; mon frère me connaîtra un jour. Viens, Kaled, viens, continua-t-il. » Et il l'entraîna vers l'appartement de la princesse, prévoyant bien qu'il n'était pas le seul intéressé dans le récit qu'il

allait entendre. A peine y furent-ils renfermés, qu'il lui commanda de s'expliquer sans crainte devant l'illustre princesse et le brave et loyal guerrier qui étaient devant ses yeux; et au nom d'ami qu'il donna à Kaled, Joscelin leva aussitôt la visière de son casque, en disant qu'il n'avait rien à redouter d'un ami de Malek Adhel. Celui-ci, frappé de cette noble confiance, jura qu'elle ne serait point trompée, et montrant sa poitrine : « Voilà, s'écria-t-il, ce qui te servirait de bouclier si tu etais attaqué dans mon palais; mais laissons des protestations inutiles entre gens qui savent bien que ce qu'il y a de plus beau dans la vie est de la perdre avec honneur, et raconte-moi, Kaled, quelle cause a pu enflammer la colère de Saladin contre moi, au point de vouloir me faire périr. » A ces mots, la princesse jeta un cri d'effroi, sans donner au prince le temps de la rassurer. Kaled répliqua vivement : « Quelle cause ! Malek Adhel, peux-tu le demander? Malgré les ordres de ton frère, n'as-tu pas renvoyé la reine d'Angleterre aux chrétiens?

n'as-tu pas gardé la sœur de Richard auprès de toi? et quand t'es-tu rendu coupable de cette désobéissance? quand le sultan venait de te pardonner la prise de Ptolémaïs? Enfin, en cet instant, quand il t'attend pour combattre, pourquoi es-tu ici? — Le sultan n'a-t-il pas reçu depuis long-temps l'explication de ce que tu demandes? s'écria le prince; l'esclave que je lui envoyai en quittant Damiette ne lui a-t-il pas remis mes lettres; et après les avoir lues, a-t-il pu lui rester un doute sur ma fidélité? — Je ne sais, repartit Kaled, si Saladin a vu ton esclave; il ne m'appartient pas de pénétrer ses augustes secrets; mais ce que je puis t'affirmer, c'est que s'il a reçu ta justification, elle ne l'a point apaisé. Il y a quelque temps que la fille d'Amaury se présenta devant lui et lui raconta tes perfidies; Saladin refusa de la croire; le respect qu'il avait pour ton caractère imposait silence à ses soupçons, et il lui fallait l'évidence pour oser mal penser de toi. Mais le jour où Metchoub parut dans sa tente, le regard sombre, les habits déchi-

rés, et s'écriant d'une voix sinistre, en frappant son front contre la terre, que tu l'avais trompé, que tu étais un perfide; il fit frémir tous ceux qui étaient présens à cette terrible accusation; et Saladin..... Ah! comment t'exprimerai-je le désespoir et la fureur qui le saisirent; il demeura un moment abattu; il ne l'aurait point été si Metchoub ne lui avait appris que la perte de son empire. Cependant, l'image de son royaume désolé, des ravages des chrétiens, de la chute de l'islamisme, ranimèrent son courage, et le déterminèrent à frapper de toute sa puissance les traîtres qui voulaient s'élever contre elle; il entendit le récit de Metchoub, il sut que, rebelle à ses ordres, tu avais renvoyé la reine et retenu la princesse d'Angleterre; que, parti avec celle-ci pour le Caire, tu allais l'y faire couronner, et que les chrétiens s'apprêtaient à te soutenir dans ton nouvel empire. Alors ton frère ne mit plus de bornes à sa colère; plus il avait eu de peine à te croire coupable, plus il te trouvait sans excuse de l'avoir été, et ne connaissait pas

de vengeance qui ne fût au-dessous de ton crime. Le soir même il assembla le conseil des émirs; j'y fus admis, et voici les terribles paroles qu'il nous fit entendre : « J'ai trop aimé Malek Adhel ; je l'aurais préféré à mes sujets, à mes enfans peut-être; le Prophète m'en punit; le parjure Adhel, soumis à la puissance d'une femme, d'une chrétienne, déserte notre culte, trahit sa patrie, ternit l'éclat de sa gloire; il déchire le cœur de son frère : un seul de ces crimes mériterait la mort, que méritent donc tous ces crimes réunis ? » Les émirs, consternés, gardèrent un profond silence. « Vous n'osez prononcer, reprit Saladin, votre langue cherche en vain un châtiment digne de la faute, elle n'en trouve point; la mort serait celui d'un esclave; mais Malek Adhel ne la craint pas, et c'est trop peu pour lui que de mourir; je saurai le punir davantage. Metchoub, pars pour le Caire, douze mille hommes te suivront; avec eux tu soumettras ceux de mes sujets que le traître Adhel aurait entraînés dans sa rebellion; avec eux tu

te saisiras du traître lui-même, s'il est possible toutefois à un bras mortel d'enchaîner son courage. Pour le réduire, use de tous les moyens, tous sont bons contre les parjures; chargé de chaînes, tu le feras conduire dans la grande place du Caire, et avant de lui donner la mort, tu livreras sous ses yeux la princesse d'Angleterre à la plus vile populace..... — Arrête! Kaled, arrête, tu blasphêmes, assurément, s'écria Malek Adhel avec impétuosité; non, un si noir projet n'a pu être conçu par Saladin. — Depuis que le sultan voit en toi un perfide, le sultan est méconnaissable, sombre, défiant, dévoré de soucis; il verse le fiel du soupçon sur tout ce qui l'entoure, et a cessé de croire à la vertu en cessant de croire à la tienne: il se fait une joie de ta peine, et prétend que tout ce que tu pourras souffrir n'égalera pas les tourmens qu'il éprouve; enfin les derniers ordres que Metchoub a reçus de lui, c'est de ne se présenter devant ses yeux que ta tête à la main. — O Saladin! s'écria le prince, il faut que tu sois bien malheu-

reux, puisque tu es devenu si cruel. Mais, Kaled, dis-moi, sais-tu si l'armée de Metchoub s'avance vers le Caire ? — Il la conduit avec une telle célérité, reprit l'Arabe, que je l'aurai à peine dévancée de deux jours. A l'instant où Saladin eut donné ses ordres, j'oubliai tes torts, je ne vis que tes dangers, et je voulus les prévenir ou les partager. En sortant du conseil des émirs, je montai sur un cheval dont la vitesse égalait celle des vents, et en moins de deux jours j'avais atteint la montagne de Thor ; et cependant du haut de son sommet j'aperçus de loin dans les plaines sablonneuses qui entourent Rama, l'armée de Metchoub, qui faisait des marches prodigieuses. Je redoublai alors de rapidité, mon coursier laissait à peine l'empreinte de ses pieds sur le sable ; mais Metchoub est animé contre toi d'une si vindicative ardeur, que je ne serais pas étonné qu'il me suivît de près, et que la première aurore ne le vît camper sur les rives du Nil. Prends donc tes précautions, Malek Adhel, car tu vois que les ordres du

sultan sont rigoureux, et Metchoub ne les adoucira pas.— Malek Adhel, s'écria Montmorency, crois-moi, accepte notre alliance, rends-toi indépendant d'un frère sanguinaire; je vais chercher mes guerriers, les conduire ici, ils te défendront, ils défendront la princesse : mille chrétiens et toi, c'est assez pour mettre en fuite toute l'armée de Metchoub. — Noble Montmorency, répondit le prince en lui serrant affectueusement la main, je te rends grâce, mais je n'accepte pas ta proposition; non, jamais on ne verra Malek-Adhel commander des chrétiens contre des musulmans : la condamnation que mon frère a portée contre moi est un léger malheur, c'en serait un affreux de la mériter. Cependant j'userai du bras de tes guerriers, non pour moi, mais pour elle, ajouta-t-il en montrant Mathilde, pour elle qui ne peut plus rester au Caire sans exposer sa vie, et plus que sa vie peut-être; pour elle, dont il faut me résoudre à me séparer. — O Malek Adhel! qu'avez-vous dit, s'écria la princesse éperdue! O douce mort du désert!

je devais donc te regretter ! » Mais à peine ces mots lui furent-ils échappés, qu'elle fut troublée de n'avoir pas eu la force de les retenir ; et des larmes de honte se mêlèrent aux larmes de douleur qui couvraient son visage. Malek Adhel se détourna pour ne point la voir ; il sentit que le regret de Mathilde venait d'abattre sa résolution, que l'amour allait l'emporter encore ; et cependant, devant un témoin comme Montmorency, comment consentir à se montrer faible ! De son côté, le héros chrétien, frappé de ce que lui révélait le trouble de la princesse, cacha son visage entre ses mains, et essuya même quelques larmes, que tout l'effort de son courage ne put retenir au fond de son cœur. Mathilde indifférente lui apparaissait comme un de ces êtres angéliques hors de proportion avec le reste du monde, et qui par cela même ne causent que de célestes rêveries et de pieux transports ; mais Mathilde sensible venait de lui montrer toute l'étendue de ce que pouvait être la félicité humaine, et c'est au moment qu'il en conçoit l'idée, qu'il y faut

renoncer..... Sous ses yeux un musulman en jouit, le plus grand des musulmans sans doute ; mais enfin, qu'est-ce que le plus grand des musulmans devant un chrétien ; et cependant, c'est là le mortel qui a su toucher le cœur de Mathilde. O Mathilde ! que de délicatesse, que de respect il y avait dans l'âme de Montmorency, puisqu'à ce moment il n'osa que s'affliger, et ne vous condamna pas.

Cependant, triste et pensif, Malek Adhel se tait ; il cherche encore si ce n'est qu'en se séparant de Mathilde qu'il la sauvera, car ce n'est qu'à ce prix qu'il peut se déterminer à le vouloir : s'il ne risquait que sa propre vie en la gardant près de lui, ni Montmorency, ni ses mille guerriers, ni Metchoub et ses douze mille hommes, ni Saladin lui-même avec toutes les forces de son royaume, ne pourraient l'arracher à son amour ; mais ce peuple, ces soldats, qui sont prêts à verser tout leur sang pour le défendre, sont prêts aussi à se révolter contre ses ordres ; s'il leur commandait de secourir Mathilde, loin d'o-

béir, ils seraient les premiers à la livrer à la barbarie de Metchoub. Le fanatisme avec toutes ses fureurs s'est élevé contre elle, chaque musulman la désigne comme une victime dévouée; et l'infortuné prince, voyant qu'il dispose de tout en Égypte, hors du pouvoir de faire respecter celle qu'il aime, n'hésite plus; et, s'approchant d'elle, il lui prend la main, la met dans celle de Montmorency, et ajoute, avec une profonde émotion: « Conduisez-la au camp des croisés; c'est à votre loyauté, Montmorency, à votre vaillance, à votre honneur, que je confie l'honneur et la vie de l'épouse de Malek Adhel. » Josselin recule avec une vive surprise; ses craintes n'avaient point été jusque-là; il s'écrie: « La sœur de Richard, une princesse chrétienne, la future épouse du Christ serait l'épouse de Malek Adhel!...» Il s'arrête; la vierge se lève alors, et tournant vers Montmorency ses yeux baignés de larmes, et qui peignent si bien la tristesse de son âme, la modestie de son caractère et la dignité de son rang, elle lui dit: « Montmo-

rency, je ne suis point l'épouse de Malek Adhel, car Malek Adhel n'est point chrétien encore, et il n'y a qu'un chrétien qui puisse obtenir ma main; mais j'ai juré à ce prince, et je renouvelle ici le serment de n'être jamais à d'autre mortel qu'à lui; s'il persiste dans ses erreurs, alors je retournerai à mes premiers vœux, et Dieu seul le remplacera dans mon cœur; si le ciel l'éclaire, s'il est chrétien..... — Le frère de Saladîn ne peut jamais l'être, interrompit vivement Kaled. Comment, grand prince, comment en permets-tu seulement la supposition?—Écoute-moi, Kaled, reprit Malek Adhel, tu as vu plus d'une fois avec quelle ardeur j'ai défendu l'empire de l'islamisme contre celui du Christ, tu sais même que ma piété était révérée parmi les musulmans; mais alors je ne savais pas qu'une vierge de seize ans pût s'élever au-dessus de toutes les séductions, résister même à celles de son propre cœur, et moins craindre la mort que la honte; je ne savais point, ajouta-t-il en regardant Josselin, qu'un mortel rempli d'une passion

profonde, pût enchaîner ses désirs, taire ses regrets et devenir le défenseur de son rival : de si grandes vertus n'appartiennent qu'aux chrétiens; la loi de Mahomet ne fait point de pareils prodiges; je l'avoue, ils m'ont touché, et si la vérité est quelque part, elle est dans la religion qui les opère. Cependant, quoique ébranlé, je ne suis point converti, et jamais je n'adopterai une croyance dont le premier précepte serait de me rendre infidèle à mon frère et à mon pays; mes premiers sermens ont été pour Saladin, je les tiendrai jusqu'à mon dernier soupir; il peut bien proscrire ma tête, mais non pas m'empêcher de lui dévouer ma vie. Le flambeau du mahométisme ne jette plus dans mon âme qu'une lumière pâle et tremblante; celui du Christ n'y luit pas encore, mais toujours l'honneur y parle en maître : qu'il soit donc seul ma religion et ma loi. J'admire les chrétiens et je les combattrai; j'adore Mathilde et je vais la quitter; et si je ne pouvais obtenir sa main qu'au prix d'une perfidie, je renoncerais à sa main. Dis-moi,

brave Montmorency, si tu me voyais à tes côtés lever le glaive contre ma patrie et m'abreuver du sang de mon frère, de quel œil me regarderais-tu ? Mathilde, vous baissez les yeux; Montmorency, tu crains de me répondre; tout chrétiens que vous êtes, vous n'osez me dire que votre loi commande et approuve un parjure. O Mathilde! si j'abandonnais tous mes devoirs pour vous suivre, serais-je digne de vous posséder? et si je violais tous mes sermens, mériterais-je de recevoir les vôtres? Ma bien-aimée, en me séparant de toi, je me sépare de tout, hors de l'espérance de te retrouver; ce jour viendra, n'en doute pas; pour l'atteindre, je ne compterai pas les obstacles, je les renverserai; car il n'y a rien d'impossible sur la terre pour Malek Adhel, si ce n'est de devenir un traître et de vivre sans toi..... et maintenant reçois mes adieux; car il faut que dans une heure d'ici..... » Il s'arrête, sa langue ne peut achever sa pensée, et il détourne les yeux une seconde fois; il craindrait, en regardant encore Mathilde, de

n'avoir plus la force de la laisser partir. Durant ce moment de silence, la princesse elle-même a douté si elle pourrait consentir à s'éloigner; ce n'est pas la connaissance de son devoir qui lui manque, c'est le courage de s'y soumettre, et si Dieu ne lui prête son secours, elle va demeurer auprès de Malek Adhel; car la raison peut bien nous montrer la route de la vertu, mais la religion seule donne la force d'y marcher. Dans une muette oraison, la princesse demande à celui qui peut tout de l'arracher à sa faiblesse; et Malek Adhel, qui la voit hésiter, éprouve une sorte de délire où il est prêt à se persuader que seul il pourra la défendre contre les forces de toute la terre; que Mathilde eût dit un seul mot en faveur de cette espérance, et il allait y croire, et peut-être ne partait-elle pas; mais la puissance qu'elle venait d'invoquer ne lui permit pas de le dire, et sentant qu'il était temps de renoncer à la vaine prétention d'être heureuse sur la terre, elle baissa son voile sur son front, et d'une voix faible et résignée elle articula ces mots:

« Je suis prête à partir. » Son consentement rendit Malek Adhel à la vérité et à tout son malheur : « C'en est donc fait ! s'écria-t-il. » Et il sortit précipitamment pour ordonner les préparatifs du départ.

CHAPITRE XXV.

En peu d'instans le prince a réuni tous les chrétiens qui sont au Caire; il leur fait donner des armes, il leur parle lui-même, leur recommande de sortir séparément de la ville, et de se réunir à une distance qu'il leur indique près des ruines d'Héliopolis : c'est là qu'ils doivent l'attendre et qu'il leur promet de les joindre avec la princesse d'Angleterre et le chevalier inconnu, dont il craint même de dire le nom à des chrétiens. A l'activité qu'il met à tous ces apprêts, à la diligence avec laquelle ses ordres sont exécutés, à la manière vive et impatiente dont il presse le départ, on croirait que c'est de son bonheur qu'il s'occupe : ah! c'est bien plus, c'est de la sûreté de Mathilde. Éperdu, agité, il revient près d'elle. « Tout est prêt, lui dit-il, vos femmes et vos litières vous attendent, vous sortirez secrètement par une

des portes dérobées du palais, Kaled vous conduira. — O Malek Adhel! reprend-elle en se levant, je pars, je m'éloigne; mais avant de vous quitter, ne me direz-vous point ce que vous allez devenir, et de quelle manière vous vous déroberez à la colère de Saladin? — Je n'en sais rien, répondit-il, une seule pensée m'occupe, et ce n'est pas celle-là: ne me demandez plus rien, Mathilde, ne me parlez pas, épargnez ma faiblesse; au nom de votre propre vie, éloignez-vous; car je ne suis pas sûr dans un moment d'avoir encore le courage de vous laisser partir: viens, Montmorency, tu es ici le plus en danger; je ne te quitte point; suis-moi, nous rejoindrons la princesse au bout de l'aqueduc, près de la montagne de Mokatham. « Il dit, et entraîne avec lui le héros. A la porte du palais, ils trouvent une foule innombrable qui paraît disposée à leur fermer le passage: Montmorency a baissé la visière de son casque; Malek Adhel ôte le sien et découvre ces traits majestueux et ce front élevé où brille la noblesse d'une grande

âme : il fait un geste, commande au peuple de s'écarter, et le peuple, étonné de son audace, vaincu par son ascendant, et trop timide pour résister à un héros, obéit et s'écarte à l'instant : les deux chevaliers passent lentement au milieu de cette multitude qui frémit de se sentir invinciblement enchaînée par le respect qu'inspire un grand courage ; cependant Malek Adhel n'est point sans alarme, car il craint pour Montmorency ; mais Montmorency n'en éprouve aucune, car il ne craint que pour lui-même : à peine sont-ils un peu éloignés, que Malek Adhel lui dit : « Tu viens de passer à travers mille morts, et ton âme n'a pas été seulement émue.—Le chevalier répondit, avec un doux sourire, que peut-être l'archevêque de Tyr lui dirait qu'il y a eu un peu d'orgueil à y être passé aussi tranquillement. — Le prince repartit vivement : Montmorency, je te l'avoue, si j'avais cru apercevoir que ton courage eût été ébranlé par l'horrible trépas dont un peuple furieux vient de te menacer, l'innocence de Mathilde ne m'aurait pas

semblé en sûreté avec toi, car l'homme qui est faible devant la mort doit l'être bien plus devant les passions. — Écoute, répondit le héros chrétien, quels que soient mes secrets sentimens, en me confiant les nœuds qui te lient à la princesse, tu as mis entre elle et moi une barrière que mes désirs mêmes ne franchiront pas : s'il était vrai que je fusse assez malheureux pour conserver un amour sans espoir, je le renfermerais si avant dans mon cœur, que Mathilde ne l'y découvrirait pas, et que je mourrais sans lui demander seulement de me plaindre. » Malek Adhel, plus touché que jaloux d'un héroïsme auquel il sentait bien qu'il ne pouvait atteindre, allait répondre lorsqu'il aperçut la litière de Mathilde ; et aussitôt il fut la joindre avec Montmorency : ils continuèrent leur route tous ensemble le long du Nil. Vers les ruines d'Héliopolis, ils trouvèrent les chrétiens qui, selon les ordres du prince, s'étaient rassemblés dans ce lieu ; le cortége s'arrêta. Alors seulement Malek Adhel fit connaître Montmorency aux chrétiens, et leur montra leur

chef; tous le reconnurent avec respect et allégresse. Après avoir reçu leurs sermens, le héros chrétien se mit à la tête de cette petite troupe, ayant la litière de Mathilde à sa gauche, et Malek Adhel à sa droite; bientôt il les conduisit vers la chaîne de montagnes qui s'élève à l'orient. Après quelques détours au milieu des torrens et des routes escarpées, il entra dans une gorge sombre et si sauvage, que, depuis la naissance du monde, c'était la première fois sans doute que tant d'hommes y avaient pénétré: les mille guerriers y attendaient Montmorency. A la vue des chrétiens, revêtus d'armes musulmanes, ils se crurent surpris et se levèrent pour combattre; mais Josselin s'avançant au devant d'eux, les arrêta. « Ne craignez rien, leur dit-il, je vous amène, il est vrai, le plus redoutable appui de l'empire du croissant, mais il vient ici en ami; il y vient seul, s'abandonnant à notre honneur avec une confiance aussi glorieuse pour lui que pour nous : il vient nous remettre le plus précieux trésor, qu'après le

tombeau du Christ, les armes mahométanes aient jamais enlevé aux nôtres : il nous rend la princesse d'Angleterre. » A ces mots il fut interrompu par des cris de joie ; tous les chevaliers entourèrent la litière, s'inclinant avec respect et baissant la pointe de leur épée vers la terre. Montmorency reprit la parole : « Après avoir rendu votre premier hommage à la sœur d'un de nos plus grands rois, le second ne sera-t-il point pour son libérateur, pour ce héros dont la chrétienté admire les vertus et redoute la vaillance, pour Malek Adhel enfin ? » Ce nom si grand, si redouté, causa parmi les chevaliers une émotion aussi vive que l'avait fait celui de Mathilde ; et Malek Adhel aurait été touché sans doute des honneurs qui lui furent prodigués, s'il avait pu, dans un pareil moment, être sensible à autre chose qu'à la douleur de quitter Mathilde. Tandis que Kaled indique aux chrétiens la route qu'ils doivent prendre pour éviter de rencontrer l'armée de Metchoub, la princesse se retire derrière une roche qu'ombragent des touffes de citron-

niers sauvages. Le prince la suit; elle essaie de prononcer quelques mots, la force lui manque, sa poitrine s'oppresse, et dans son désordre, elle penche sa tête sur le sein de Malek Adhel; il la presse dans ses bras avec une ardeur passionnée; il lui dit : « Jure-moi, Mathilde, que ni la volonté du roi ton frère, ni les sollicitations des chrétiens, ni les ordres mêmes du chef de ton Église ne pourront t'engager à prendre un autre époux. — Je le jure, répondit-elle en relevant son visage noyé de pleurs : à toi ou à Dieu. » Malek Adhel la regarde, il tressaille, il tremble; une sueur brûlante coule sur son front : cent fois il a vaincu la mort, et il ne peut se vaincre lui-même; en vain cherche-t-il son courage au fond de son cœur, il n'y trouve que son amour; et le héros, en voulant prononcer un dernier adieu, a laissé échapper des sanglots : il s'enfuit, il s'écrie : « Adieu, Mathilde, car si je restais un instant de plus, je partirais avec toi. » Plus prompt que l'éclair, il s'élance sur son coursier; les chrétiens le retiennent : instruits

par Montmorency de sa querelle avec Saladin, ils le conjurent de se joindre à eux, ils lui promettent tous les honneurs, toutes les félicités, le droit de s'asseoir entre Richard et Philippe-Auguste, et la main de Mathilde; il n'est point d'éloquence qu'ils n'emploient pour le persuader : le sentiment qui plaide pour eux dans l'âme de Malek Adhel, en a bien plus encore ; Mathilde, qui voit le prince arrêté, qui entend les sollicitations des chrétiens, tombe à genoux; elle ne disait rien, mais ses larmes étaient des paroles; et Malek Adhel les voyait : elle prie, il dépend de lui de la satisfaire, il peut pour elle ce qu'elle demande à Dieu, il peut remplir son cœur d'une joie sans mesure, il peut céder, être chrétien, être son époux. Kaled, étonné du silence qu'il garde, s'approche de lui, et d'un ton indigné lui dit : « Malek Adhel, est-ce que tu hésites? » Il frémit, regarde son ami, et tournant aussitôt la bride de son cheval, sans répondre à Montmorency, il fuit d'une course rapide : à cette vue, la prière commencée expire sur

les lèvres de la vierge ; elle penche la tête, ferme les yeux, et voudrait ne les rouvrir jamais : elle ne doit plus voir Malek Adhel.

Cependant, au bout de quelques minutes, Montmorency, d'un air respectueux, s'approche d'elle, et lui demande si elle veut partir. « Partons, dit-elle, à présent je n'ai plus rien à quitter. » Triste et pensif, Josselin la conduit à sa litière ; elle couvre sa tête et s'enfonce dans sa voiture ; si ses yeux ne versent plus de pleurs, son cœur déchiré en répand encore : toutefois elle ne demande point à Dieu de lui ôter sa douleur, car elle ne veut point s'en séparer : sa douleur, qui se lie, s'unit, s'attache au souvenir de Malek Adhel, est, en ce moment, sa seule consolation et le bien le plus précieux qui lui reste.

CHAPITRE XV.

En rentrant au Caire, Malek Adhel ne va point gémir dans les lieux où Mathilde n'est plus; ce n'est pas à la pleurer qu'il songe, c'est à la rejoindre : le monde n'a pas assez d'obstacles pour l'empêcher de ressaisir le bonheur qui vient de lui échapper; car les événemens passent, mais quand la volonté demeure ferme et invariable, elle finit toujours par en trouver un favorable. Avec cette pensée, il a recouvré toutes ses forces, ses yeux éteints, toutes leurs flammes, et le héros a repris possession de lui-même. Cependant, tout fidèle qu'il est demeuré à son frère, il ne veut point se laisser traîner en esclave devant lui; sa grande ame peut se plier à une soumission volontaire, mais elle se révolte contre une soumission forcée, et c'est par d'autres preuves qu'il veut convaincre Saladin de sa fidélité : il dit un mot,

et aussitôt ses troupes éparses se réunissent autour de la ville; des fossés se creusent, des murs s'élèvent, des retranchemens se forment de toutes parts; car si le prince est décidé à se défendre contre Metchoub, il ne voudrait point l'attaquer. Jamais mortel n'eut mieux que lui toutes les qualités qui font l'homme de guerre : à une bouillante valeur, il joint une prudence consommée : tout en combattant comme un soldat, il se souvient qu'il est chef; et dans le moment où il paraît le plus occupé à lever la lance et à pousser le javelot, il ne cesse de conduire et de diriger l'armée à laquelle il est plus utile encore par ses lumières que par la force d'un bras que rien n'égale.

Le second jour après le départ de Mathilde, les sentinelles placées au haut des tours du Caire avertissent le prince qu'on aperçoit au loin dans la plaine, à travers des nuages de poussière, de nombreux bataillons dont les lances étincellent dans les airs; Malek Adhel assemble ses troupes et le peuple dans la place publique, et leur dit : « Sala-

din me croit un rebelle, mais je jure qu'il se trompe, et je le lui prouverai; il envoie Metchoub chercher ma tête, voulez-vous la lui livrer? » Un cri d'horreur retentit, et les regards de Malek Adhel ne rencontrent que des regards qui lui jurent qu'il n'y a pas un seul homme autour de lui qui ne soit prêt à lui donner sa vie. De si vifs témoignages d'amour le touchent, l'étonnent, l'instruisent de l'étendue du pouvoir dont il dispose; mais il ne peut aimer un pouvoir avec lequel il pourrait être maître de l'Égypte entière, et qui ne lui a pas permis de garder Mathilde près de lui; et si en tout temps ce héros eût dédaigné un trône usurpé, combien plus maintenant cette ambition doit paraître étroite, bornée, insuffisante aux vastes désirs d'un cœur qui ne peut être rempli que par les immenses félicités de l'amour.

Malek Adhel sent bien qu'en opposant une armée à l'armée de son frère, il va donner l'exemple de la rebellion et devenir coupable, mais il est irrité du silence que Saladin a gardé avec lui depuis le message qu'il lui en-

voya de Damiette; il est irrité qu'un mot de sa part n'ait pas eu plus de poids sur l'esprit de son frère que toutes les accusations de Metchoub, et il veut enfin ne se soumettre que quand il aura prouvé au sultan qu'il aurait pu commander.

Cependant, pour éviter de verser le sang musulman, il envoie un héraut d'armes porter des propositions de paix à Metchoub. Metchoub s'étonne d'apprendre que Malek Adhel, prévenu de son arrivée, est déjà préparé au combat : il ne comprend point comment cette nouvelle a volé si vite, mais il comprend trop que cette circonstance accroît les difficultés de son entreprise : surpris, Malek Adhel eût fait payer cher sa défaite; prévenu, il sera assurément victorieux. Cet obstacle anime encore le ressentiment de Metchoub, et donne une activité nouvelle à ses désirs de vengeance : toutefois il ne peut refuser d'entendre les propositions du prince; Saladin pourrait un jour blâmer ce refus. Suivi de quelques officiers de son armée, il s'avance vers le Caire et entre dans le pa-

lais de Malek Adhel; il se courbe avec le respect qu'il doit au frère de son souverain : le prince lui fait signe de s'asseoir, et, après un moment de silence, il lui parle ainsi : « Je sais que Saladin t'envoie au Caire avec l'ordre de livrer la princesse d'Angleterre au plus honteux supplice, et de faire tomber ma tête; aucun des deux ne s'exécutera : au moment où je parle, la princesse Mathilde est bien près du roi son frère, et la disposition de mes soldats est telle, que si je dis un mot, ce soir ton armée n'existera plus. Crois-moi donc, Metchoub, reprends aujourd'hui même la route de Syrie; va apprendre à mon frère ce que tu as vu ici; dis-lui que la prudence ne t'a pas permis de livrer un combat où tu ne pouvais être défait sans honte, ni victorieux sans regret; dis-lui que je n'ignore pas que les chrétiens, vainqueurs à Ptolémaïs, s'apprêtent à attaquer Césarée; dis-lui que je vais m'y rendre, et que s'il vient m'y trouver, c'est là qu'il connaîtra son frère et qu'il sera maître de le punir. — Je sais, répond Metchoub, que si ton bras

soutient Césarée, Césarée ne succombera pas; mais cependant je ne puis reparaître devant le sultan sans lui donner des preuves de mon obéissance et de ta soumission. — Et quelles sont les preuves que tu exiges? lui demanda fièrement le prince. — Que tu te rendes mon prisonnier, et que tu te laisses emmener captif aux pieds de Saladin. — Moi, ton prisonnier! reprit Malek Adhel avec un sourire amer; avec une seule parole tu veux faire ce que n'ont pu les chrétiens avec toutes leurs armées : non, Metchoub, ce serait trop de gloire, et ce n'est pas tes mains qui donneront des chaînes aux miennes. Tu as entendu mes propositions, je n'ai rien de plus à y ajouter; si tu les rejettes, retourne à l'instant dans ton camp, prépare-toi au combat, et nous verrons avant la fin du jour lequel sera le prisonnier de nous deux. »

Tout offensé qu'il est de la hauteur de cette menace, Metchoub se réjouit d'y trouver une raison d'accepter le combat; il déclare au prince qu'étant chargé par le sultan de faire respecter les droits et la suprême

majesté du trône, il périra pour obéir, et qu'il va prendre les armes. Il dit, et se retire; mais il n'est pas encore arrivé dans son camp, que déjà les dispositions de Malek Adhel sont prises afin d'envelopper entièrement l'armée ennemie; d'un coup d'œil il a tout vu, dans un instant il a tout terminé. A peine les troupes de Metchoub commencent-elles à s'ébranler, qu'elles se voient entourées d'ennemis, et que l'intrépide Adhel fond sur elles, la visière haute et l'épée à la main, en s'écriant : « Amis, compagnons de mes travaux, braves musulmans avec qui j'ai conquis Jérusalem, vous en voulez donc à ma vie? » A cette voix si chère à leur cœur, à cette contenance héroïque, à ce front que la victoire couronna toujours, tous les soldats de Metchoub sont en désordre; en vain veut-il les rallier, ils ne l'entendent plus; les uns jettent leurs armes, d'autres fuient, le plus grand nombre court se ranger sous les drapeaux de leur ancien général. Metchoub reste seul, et le soir même, ainsi que Malek Adhel le lui avait prédit, il était pri-

sonnier au Caire, et son armée avait disparu.

Une victoire si facile permet au prince d'accorder quelques heures de repos à ses troupes; l'aurore du jour suivant les voit réunies autour de lui dans la place du Caire. Il fait amener Metchoub, et en présence des soldats et du peuple, il lui dit : « Loin d'éprouver aucun ressentiment de ta conduite, Metchoub, j'y applaudis; en obéissant à ton maître, tu as suivi ton devoir : je ne veux pas le priver plus long-temps des services d'un sujet si fidèle; retourne auprès de lui, je te rends ta liberté; ramène les soldats qui voudront te suivre, ils sont libres comme toi : jamais les sujets de Saladin ne seront les prisonniers de Malek Adhel. Cependant, de même que je leur permets de te suivre, tu ne t'opposeras pas à ce qu'ils marchent avec moi à Césarée, s'ils le préfèrent; c'est à eux de choisir entre nous. »

Il dit, et Metchoub cherche en vain autour de lui un homme qui le console de la désertion de tous les autres; il n'en trouve

pas un seul ; pas un seul n'a même hésité ; il le voit et frémit de rage. Ainsi, ces nombreux soldats, qu'il amena pour châtier un rebelle, sont devenus les instrumens de son triomphe, et n'ont servi qu'à en rehausser l'éclat; et celui dont il espérait se venger est celui qui lui pardonne ; il faut qu'il s'en retourne seul avec sa honte par ces mêmes chemins où, peu de jours avant, il croyait marcher à la victoire. Le prince voit son chagrin et cherche à l'adoucir ainsi : « Ne t'afflige point, Metchoub, et ne vois dans la conduite de tes troupes que l'effet de leur courage; j'ai parlé de combattre, et tous ont voulu me suivre ; si c'était toi qui leur eusses montré l'ennemi, c'est avec toi qu'elles auraient voulu marcher. »

Ces généreuses paroles ne calment point la confusion de Metchoub, elles irritent au contraire son ressentiment en le forçant à la reconnaissance; il se hâte de quitter le théâtre de sa honte, et part avec quelques officiers qui, touchés de son délaissement, consentent à lui servir d'escorte. Tandis qu'il re-

prend la route de Knouroutba, Malek Adhel, adoré des soldats qu'il vient de conquérir, les entend se féliciter d'avoir changé de chef; dans leurs avides regards, il lit que la certitude de la victoire est attachée pour eux au bonheur de l'avoir pour maître, et il récompense une si flatteuse confiance par le seul prix digne de l'acquitter; il donne l'ordre du départ, et marche vers Césarée.

Les habitans de cette ville ne considéraient point sans inquiétude les préparatifs des chrétiens qui menaçaient leurs murailles. Effrayés par l'exemple de Ptolémaïs, ils voyaient dans sa chute l'annonce de la leur, et pour obtenir une capitulation plus douce, ils étaient résolus à se soumettre aux vainqueurs dès qu'ils paraîtraient sous leurs remparts. Mais voici une armée qui se montre tout à coup; le désordre est dans Césarée; on s'écrie, on répète: *Ce sont les chrétiens! ce sont les chrétiens!* et le peuple et les chefs troublés, saisis d'effroi, proposent d'ouvrir les portes à l'ennemi. Cependant, au moment où les chaînes crient sous les

mains des soldats qui vont baisser les ponts-levis, l'étendard du croissant s'est fait reconnaître ; bientôt on apprend que c'est Malek Adhel qui s'avance, que c'est lui qui vient défendre la ville, et à l'instant ce nom fait autant de braves de tous les lâches qui étaient prêts à se rendre ; les voilà déterminés à s'ensevelir sous leurs murs, et mettant l'honneur d'une mort glorieuse bien au-dessus de la honte d'une longue vie ; tant il est vrai que la vue d'un héros élève tout ce qui l'entoure, bannit les pusillanimes frayeurs, et inspire les grands sentimens. Le peuple de Césarée sort par flots des portes de la ville, et se précipite au-devant du libérateur qui vient le sauver, en poussant des cris de joie ; chacun veut toucher son vêtement, baiser ses mains victorieuses ; les bénédictions dont on le couvre s'élèvent jusqu'au ciel ; on le nomme l'appui de Césarée, le sauveur de l'empire ; l'ivresse que sa présence inspire éclate par les plus touchans transports ; il le voit et en gémit, car il sent que l'amour ne peut se payer que par l'amour, et qu'il ne

serait pas digne de la tendresse de ce peuple s'il lui refusait la sienne. « Hélas, Mathilde, se dit-il tout bas, voilà donc le peuple que ta loi me forcerait d'abandonner, et dont elle me forcerait de verser le sang peut-être ! » Accablé par cette pensée qui lui arrache toute espérance, en lui montrant toute l'étendue de ses devoirs, il tombe dans une profonde tristesse ; cependant il n'en accueille pas avec moins de bonté, il n'en reçoit pas avec moins de reconnaissance les vives effusions des cœurs qui se jettent au devant de lui. Il entre dans Césarée au bruit des acclamations générales : les uns couvrent de fleurs, les autres baisent la terre où il imprime ses pas ; les chefs de la ville lui remettent les clefs, et semblent bien plus heureux de lui en céder le gouvernement, qu'ils ne l'ont été de le recevoir. Son premier soin est de faire reposer ses troupes ; le second d'aller visiter les fortifications de la ville, et de s'informer de ses moyens de défense : son infatigable activité en a bientôt parcouru tous les détails : alors seulement il consent à se reti-

rer, sous le prétexte de prendre quelques heures de sommeil; mais en effet pour s'occuper de l'intérêt qui est le premier de son cœur, quoique l'honneur en ait triomphé.

Il appelle Kaled. « Kaled, dit-il, j'ai besoin d'un ami qui expose sa vie pour moi, et c'est toi que j'ai choisi. — Tous les tiens m'envieraient cette glorieuse préférence, répond Kaled, mais nul ne la mériterait mieux que moi : parle, me voilà prêt, tout mon sang t'appartient. — Sors cette nuit de Césarée, avance-toi vers le camp des chrétiens, tâche même d'y pénétrer, informe-toi si la princesse d'Angleterre y est arrivée: Kaled, je te l'avoue, jusqu'à ce que je la sache en sûreté, la blessure que son départ a laissée dans mon cœur ne se fermera point. Si tu pouvais la voir! mais comment l'espérer, on ne te le permettra pas... Cependant, si tu étais surpris, traité comme un espion par les chrétiens, si tes jours étaient menacés, demande à être conduit devant la princesse, elle reconnaîtra mon ami, et saura bien empêcher qu'il lui soit fait aucun mal. —

Je t'entends, reprend Kaled, et je te promets que la prudence ne dirigera pas mes démarches au point de m'empêcher d'être conduit devant la femme que tu aimes; sois sûr que je ne reviendrai pas ici sans l'avoir vue. » A ces mots le prince ému le serre dans ses bras; plein de respect, Kaled s'incline et lui dit : « Maintenant je peux mourir, j'ai reçu ma récompense. — O amitié, s'écrie Malek Adhel, que tes larmes sont douces et que tes sentimens sont grands! — Tu vois ce ciel qui est au-dessus de nos têtes, reprend Kaled, eh bien! l'amitié d'un homme tel que toi élève le cœur bien plus haut encore. Grand prince, demeure toujours ce que tu es, le soutien de cet empire dont tu pourrais être le maître : soumis à ton frère, laisse-lui la puissance et règne par l'amour : porte les armes de Saladin jusqu'aux bornes du monde, et sois sûr que dans l'étendue de cette vaste domination, si tout se fait par ses ordres, rien ne se fera qu'en ton nom. — Kaled, répliqua tristement le prince, que me dis-tu? ai-je jamais envié le pouvoir de

mon frère? est-ce l'éclat d'un trône qui m'a séduit? est-ce pour y monter que j'ai pris les armes? Ah! loin d'être touché par ces misérables grandeurs, je gémis d'y tenir de de si près : dans un rang plus obscur, je pourrais me livrer aux faiblesses de mon cœur sans craindre les reproches de mon souverain, de ma patrie et de ma conscience: quand l'amour gémissant m'a demandé d'abandonner mon frère, et me l'a demandé en vain, que peux-tu craindre de l'ambition? — Pardonne-moi, répondit Kaled, d'avoir pu concevoir un pareil doute; d'autres pourront le concevoir aussi, car il est donné à peu d'hommes de savoir lire les grandes choses qui sont dans ton cœur, et de croire que celui qui peut tout ne veuille rien..... Mais en voilà assez, la nuit s'avance, je vais partir; compte sur mon zèle : si je suis destiné à ne plus te revoir ici-bas, nous nous retrouverons dans un meilleur monde, et là, si tu me dis : Kaled, je suis content de toi, Kaled n'aura plus rien à demander à Mahomet. » En achevant ces mots, il n'attend

point la réponse du prince, il part; il part heureux d'avoir trouvé une occasion de prouver son dévouement à son maître, et Malek Adhel, en se voyant l'objet d'un zèle si ardent et si pur, verse des larmes plus tranquilles; et la douce affection que l'amitié répand dans son âme, y calme un moment les dévorantes ardeurs de la passion : depuis le départ de Mathilde, il goûte quelques instans d'un sommeil tranquille, et c'est à la bienfaisante amitié qu'il le doit.

Mais, tandis que le repos s'est approché de lui, quelle confusion règne dans la cour de Saladin, quelle rage embrase le cœur d'Agnès! En revenant, Metchoub l'a recontrée qui s'avançait vers le Caire, à la tête d'un parti nombreux de musulmans : elle venait aider à la défaite du prince, et jouir du supplice de sa rivale; mais en apprenant que Malek Adhel est vainqueur, et que Mathilde est sauvée, elle serait morte de douleur et de colère, si Metchoub ne lui avait donné l'espoir de pouvoir, par une marche rapide, atteindre et punir la princesse d'Angleterre

avant son arrivée au camp des croisés. Agnès n'en écoute pas davantage ; la jalousie et la vengeance lui prêtent leurs ailes, et, suivie des soldats qu'elle commande, elle vole sur la route de Ptolémaïs. Metchoûb poursuit son chemin, il arrive, il apprend au sultan que son frère a levé hautement l'étendard de la rebellion, qu'il est maître de l'Égypte entière; que, séduits par ses largesses, les douze mille hommes envoyés pour le combattre sont passés sous ses drapeaux; que, peu content de dominer sur l'Afrique, il marche vers Césarée, et que c'est là où il doit conclure son alliance avec les chrétiens, et défier avec leurs forces réunies toutes celles de l'empire du croissant.

Pâle et immobile, Saladin a écouté ce récit dans un profond silence ; mais à peine Metchoub a-t-il cessé de parler, qu'il ne retient plus sa fureur, et que des cris terribles s'échappent de sa poitrine : jamais il n'éprouva de telles angoisses, jamais il n'essuya de pareils affronts : ses plus fidèles soldats l'ont trahi, ils l'ont abandonné pour

le perfide auquel il avait livré son cœur et la moitié de son empire. Malheureux prince, déchiré dans tes sentimens les plus vifs, dans ton orgueil et ton amitié, tu ne respires que la vengeance, et ce n'est plus sur les chrétiens que tu brûles de la verser; les chrétiens ne sont plus les ennemis que tu crains, que tu hais davantage; il te semble même que tu n'as plus dans le monde d'autre ennemi que Malek Adhel, c'est de son sang seul que tu as soif; la chute de Ptolémaïs n'est plus rien pour toi, tu ne songes qu'à la résistance de Césarée, et il t'importe peu que les chrétiens triomphent de ton empire, pourvu que l'indigne ami qui t'a osé trahir, périsse de ta main.

Saladin sort de sa tente, il assemble son armée, il parcourt tous les rangs, il lance des imprécations terribles contre ceux qui ne maudiraient pas avec lui la perfidie de Malek Adhel et celle des troupes qui ont abandonné Metchoub. « Césarée! Césarée! s'écrie-t-il, c'est toi qui seras témoin de ma vengeance; elle sera terrible comme le forfait.

Mahomet, toi dont l'indigne Adhel a déserté le culte, aide-moi à frapper le perfide ; que tous ceux qui nous ont outragés éprouvent les effets de notre colère ; que le glaive de Dieu arrache les esprits de leurs corps, moissonne leurs âmes, abandonne leurs cadavres à la poussière ; qu'en un moment la campagne en soit couverte comme des feuilles qui tombent dans l'automne ; que nos épées s'abreuvent de leur sang jusqu'à l'ivresse ; que les lions des combats s'en rassasient avec les dents de la victoire : je m'éleverai sur mon cheval pour passer ce fleuve de sang, et en voyant le parjure Adhel rendre son dernier soupir, je lui dirai : Toi qui as si bien su comment Saladin savait aimer, vois maintenant comment il sait punir. »

Il dit, et toute l'armée touchée de sa douleur, émue de sa colère, partage son indignation ; des milliers d'épées s'élèvent dans les airs, des cris forcenés en troublent le silence : on entend retentir de tous côtés : Césarée ! Césarée ! « Oui, c'est là que nous trouverons le traître, et qu'il faut marcher

à l'instant même, s'écrie le sultan. » Et à l'instant même ses troupes sont prêtes à marcher. Saladin quitte son camp qu'il a soin de mettre à l'abri de toute attaque ; il donne à Metchoub le commandement de l'avant-garde de l'armée, il se place au centre, marche à grands pas et ne sort du silence sinistre où la douleur le plonge, que pour répéter d'une voix courroucée et formidable : Césarée ! Césarée !

CHAPITRE XXVII.

Le sentiment que Mathilde avait inspiré, celui qu'elle éprouvait, avaient éclairé son innocence sur les divers langages de l'amour; et, quoique celui de Montmorency ne s'exprimât que par son silence, elle ne pouvait s'empêcher de l'entendre, mais elle ne pouvait s'empêcher aussi d'admirer la force avec laquelle il le contenait dans les bornes du plus profond respect. A quelque distance de sa litière, il marchait triste et pensif, et si elle l'interrogeait, il lui répondait le plus brièvement possible : une fois seulement, comme elle lui parlait de Bérengère et de la joie qu'elle avait dû éprouver en revoyant son époux, il répondit : « Ah ! madame, pour qui vous connaît et vous aime, peut-il y avoir quelque joie loin de vous ? » Après ce peu de mots, qui firent rougir la princesse,

et qu'elle laissa sans réponse, il se tut; et, craignant d'en avoir trop dit, il expia sa faute en lui parlant moins encore.

Cependant ils approchaient de la Palestine; Ascalon et Rama fuyaient derrière eux, et bientôt les hautes collines qui entourent Ptolémaïs allaient se montrer à leur vue, lorsqu'un détachement considérable de soldats musulmans parut dans le lointain. L'avantage du nombre devait lui donner une grande confiance; mais s'ils avaient su que Montmorency commandait les chrétiens, peut-être qu'avec le double de forces ils ne se fussent pas crus encore assez forts. Josselin, en voyant les ennemis fondre sur lui à bride abattue, hésite sur le parti qu'il prendra: il voudrait, selon son usage, s'élancer au devant d'eux; mais il ne veut point quitter la princesse, car c'est elle surtout qu'il doit défendre; ainsi ce héros, qui jusqu'à ce jour ne se vit jamais attaqué le premier, et ne calculait le nombre de ses ennemis qu'après les avoir vaincus, pour la première fois de sa vie, les compte, les attend, et tout l'ef-

fort de son courage est employé à retenir sa valeur : les autres chevaliers imitent son exemple; rangés autour de la princesse, ils se contentent de prendre une attitude défensive. En les voyant immobiles et disposés à éviter le combat, les musulmans étonnés se demandent si ce sont bien des chrétiens : s'ils les croient tels à leurs armes, ils en doutent à leur action; car depuis les longues et furieuses guerres qu'occasionne entre ces deux peuples la possession de l'aride territoire de Juda, on n'a pas vu encore les nobles défenseurs du Christ s'arrêter devant les lions de l'islamisme. Cette sorte de frayeur dont les musulmans les supposent atteints leur inspire une confiance téméraire; ils s'avancent avec précipitation, persuadés qu'il ne faut pas de grands efforts pour vaincre un ennemi qui a l'air de les craindre; mais tout à coup leur première ligne est renversée par le bras de Montmorency; il enfonce la seconde, rompt la troisième : ses coups sont si sûrs, qu'ils portent tous, et si rapides, que les musulmans tombent sans avoir reconnu

la main qui les frappe. Cependant, à sa mine altière, à sa haute valeur, le nom de Montmorency vole de rang en rang, et ce nom formidable y jette tant d'épouvante, que celui de Malek Adhel pourrait seul y ramener le courage : tout se disperse, tout fuit, un seul guerrier résiste et combat encore; il ne songe point à se défendre ni à attaquer, toute sa fureur semble se diriger contre la litière qui renferme la princesse; il parvient à en approcher, et pousse son javelot; le trait part, traverse le bois de la litière, et vient mourir sur le bras de la princesse. Le sang coule; à cette vue, Montmorency frémit de rage et se précipite sur le guerrier sacrilége; celui-ci, que la foule des chrétiens n'avait point effrayé, tremble devant le regard de Montmorency, car il sent que la mort va le suivre; il presse les flancs de son coursier, mais ni la vitesse des vents, ni la profondeur des abîmes ne le déroberaient au courroux du héros; cependant il l'entraîne par mille détours, et ne rallentit la rapidité de sa course que quand ils sont bien loin des

chrétiens. Josselin s'élance, frappe d'un bras vigoureux; la valeur de son adversaire l'étonne, mais il en triomphe bientôt; jamais la victoire n'a fait attendre Montmorency; son ennemi est renversé, il lève le bras, il va lui ôter la vie. « Frappe, Montmorency, s'écrie d'une voix sourde le guerrier vaincu; enfonce ton poignard dans le sein d'une femme. » A ce nom, le héros français s'arrête, il doute de ce qu'il entend, car la force qu'on vient de lui opposer est celle d'un soldat; mais, en coupant les liens qui attachent le casque, il reconnaît les traits délicats et la longue chevelure d'une femme; et quoiqu'il aperçoive les musulmans qui se rallient et reviennent sur lui, l'honneur ne lui permet pas de s'éloigner avant d'avoir offert ses secours à celle qu'il vient d'abattre; mais à peine Agnès est-elle debout, qu'elle ressaisit sa lance, reprend son bouclier et recommence le combat; Montmorency pare ses coups et n'en porte plus; sans doute il méprise la princesse qui, désertant son culte et sa patrie, combat pour les en-

nemis de sa foi; mais il respecte en elle le sexe qu'il a juré de défendre : cependant les musulmans approchent. « A moi, sujets de Saladin, s'écrie Agnès, et Montmorency est à vous. » Elle dit, Josselin est enveloppé : libre alors de l'ennemi qui l'arrêtait, la fille d'Amaury part pour rejoindre les chrétiens et assouvir sa vengeance; Montmorency voit son dessein et tremble pour Mathilde : il lève sa redoutable épée, il abat, il disperse la foule d'ennemis dont il est entouré; c'est une armée qu'il lui faut combattre, mais sa valeur vaut seule une armée; il a rompu les bataillons musulmans, il se précipite sur les pas d'Agnès; celle-ci éperdue de le revoir encore, se retourne avec rage, et lui porte des coups terribles; le héros hésite : s'il renverse Agnès, il échappera aux Sarrasins qui courent sur lui avec furie, et bientôt il aura rejoint les chrétiens; mais il craint moins la mort que la honte de verser le sang d'une femme : avec un courage tranquille, il se dévoue donc, attend les mahométans, et combat à la fois et Agnès et une armée.

N'aura-t-il pas rempli son sort, n'aura-t-il pas assez vécu, s'il peut, en mourant, sauver Mathilde et les chrétiens ; et n'entend-il pas ses aïeux qui lui crient du fond de leur tombeau, que peu importe la vie, pourvu que l'honneur reste, et qu'avec le nom qu'il porte, il doit compter pour perdus tous les jours qui ne sont pas donnés à la gloire ?

Cette héroïque résolution l'anime d'une ardeur nouvelle; on s'étonne de ce que la valeur de Montmorency ait pu augmenter encore, et Agnès elle-même commence à croire qu'il n'a point d'égal : en le voyant lutter seul contre des milliers d'ennemis, l'inégalité du nombre la trouble, et elle sent dans son âme quelque chose qui ressemble aux remords : loin de l'attaquer encore, elle est prête à se ranger de son côté; elle l'eût fait, si elle n'eût vu dans Montmorency un défenseur de Mathilde. Cependant le héros entasse les victimes ; sa formidable épée parcourt tous les rangs, elle semble se multiplier, elle est partout, chaque musulman croit avoir Montmorency à combattre, et,

pendant un instant, l'armée entière a reculé devant lui; mais les Sarrasins reviennent à la charge, ils ne peuvent consentir à l'affront de fuir devant un seul guerrier; ils l'entourent de toutes parts; en vain Josselin abat une foule de têtes, ses ennemis ne diminuent pas; bientôt son corps est couvert de blessures; sa cuirasse est teinte de sang, son épée se brise dans la poitrine d'un musulman, il en arrache le tronçon, et, affaibli par le sang qu'il perd, il tombe à genoux, combat toujours, et les prodiges de ses dernières forces surpassent encore les hauts faits de sa glorieuse vie.

Mais depuis long-temps les chrétiens se sont aperçus de l'absence de leur chef; ils se dispersent dans la plaine pour le chercher; à la fin, ils découvrent les ennemis, et, sans s'être dit une seule parole, ils volent tous ensemble à leur rencontre. La fière Agnès tente de les arrêter, ils la renversent et passent outre : à la quantité de morts qu'ils foulent aux pieds, ils cherchent quels chrétiens ont aidé Montmorency à vaincre, et le

voient seul, un genou en terre, renversant encore les musulmans avec la poignée de sa lance, tandis que, près de lui, son cheval abattu, semble moins se plaindre de mourir que de ne pouvoir plus être utile à son maître.

Les Sarrasins, qui commençaient à ne pouvoir plus soutenir les efforts de Montmorency, fuient à l'aspect des chrétiens, entraînent Agnès avec eux : mais, hélas! il est trop tard; Josselin, noyé dans son sang, couvert des ombres de la mort, penche sa tête et ferme ses yeux à la lumière; les chrétiens le soulèvent dans leurs bras, le transportent vers le petit camp où leurs frères défendaient Mathilde; là, ils délacent son armure, et s'aperçoivent avec effroi que le fer d'une lance est demeuré tout entier dans sa poitrine. Un de ses écuyers examine ses blessures, et ne désespère pas de le guérir s'il peut arracher le fer qui est resté dans le sein du héros : il tente quelques efforts, la douleur ranime les sens de Montmorency, il ouvre les yeux : tous ses amis, tristes,

abattus, sont autour du brancard où on l'a étendu; un peu plus loin, Mathilde, pâle et désolée, mêle ses pleurs au suc des plantes qu'elle exprime entre ses mains délicates, et qui doit servir à composer le premier appareil. Montmorency la voit et la conjure de s'approcher; elle vient, le visage baigné de larmes, et tous les traits empreints d'une profonde tristesse; elle présente sa main au héros, il s'en empare, la porte contre ses lèvres, profère quelques paroles à voix basse, et ajoute ensuite : « Elle seule saura mon secret, je ne l'emporterai pas tout entier au tombeau. » Les pleurs de Mathilde redoublent, elle voudrait parler, elle ne peut que prononcer, avec un cœur déchiré : « O magnanime héros, nous serez-vous enlevé?..... vous coûterai-je la vie? — Ah! lui dit-il, mon sort est plus doux que je ne l'espérais; je meurs en votre présence, j'aurais vécu loin de vous. » Son écuyer l'interrompt; il voudrait essayer d'arracher le tronçon de la lance qui peut rendre la blessure mortelle; Montmorency l'arrête. « Attends un mo-

ment, lui dit-il, ma vie me quittera sans doute avec ce fer, et j'ai besoin encore de quelques minutes d'existence; alors il baisse la voix, et dit à la princesse: « Devant ce trône de la miséricorde divine où je vais paraître, je prierai pour la conversion de Malek Adhel; puisse-t-il être chrétien, puissiez-vous être heureuse, ce sont mes derniers vœux : un jour vous les lui direz, et vous verserez ensemble quelques larmes sur ma mémoire; je verrai votre bonheur, et je n'en serai pas jaloux, on ne l'est plus dans le ciel.» La princesse attendrie tombe à genoux et s'écrie : « O le plus généreux des mortels! si les chrétiens vous perdent, que deviendra leur armée où vous ne combattrez plus? Que vais-je devenir moi-même, quand tout le camp désolé me demandera compte de votre vie, me reprochera votre mort, pleurera chaque jour l'ouvrage commencé de la conquête de Jérusalem, que votre bras pouvait seul achever. » A ces mots, la douleur des chevaliers éclate; de tous côtés ils font entendre leurs regrets; l'un s'écrie : « O

saint temple ! demeure dans la poussière ; Montmorency ne te relevera pas. » Un autre dit : « Tendre et superbe fleur, tu tombes avant le temps, et cependant, dès ton aurore, tu avais laissé toutes les gloires au-dessous de la tienne. » D'une voix faible et émue, Josselin répondit : « S'il est vrai qu'un peu de gloire ait illustré mes premiers ans, si l'honneur fut ma loi et la religion mon guide, si je meurs fidèle à tous mes sermens et au Dieu de mes pères, mon souvenir ne descendra pas tout-à-fait avec moi dans la tombe, il vivra dans le cœur des héros et dans le vôtre, peut-être, madame. — Toujours, s'écrie Mathilde en mettant la main de Josselin sur son cœur, et levant les yeux au ciel pour le prendre à témoin de la sincérité de ses paroles.—Maintenant, reprend-il, qu'aucun repentir ne vienne troubler vos belles destinées, car je vous dois plus de bonheur par ce seul mot, que le monde entier n'aurait pu m'en offrir sans vous. » Alors se retournant vers les chrétiens qui l'entouraient : « Nobles et généreux amis, leur dit-il, si

vous jugez que trop d'orgueil ne dicte pas ma demande, vous éleverez mon tombeau au devant de Ptolémaïs, de manière qu'il faille le fouler aux pieds pour arriver au pied de ses remparts; peut-être les infidèles ne l'oseront-ils pas. — Nous te le jurons, illustre héros, s'écrièrent les chevaliers d'une voix unanime; si nous avons le malheur de te perdre, ta tombe, élevée en face de la superbe ville que tu as conquise, lui servira de bouclier, et du sein du trépas, tu nous défendras encore. » Josselin sourit avec reconnaissance, puis mettant sa main sur sa poitrine, il regarde son écuyer et lui dit: « N'est-ce pas ce fer qui t'inquiète et que tu veux enlever? — Oui, repartit l'écuyer, et puisse ma main ne pas trembler en l'essayant. — Si tu n'as besoin que d'une main ferme, reprit son maître, la mienne ne tremblera pas. » Et aussitôt arrachant avec courage le fer qui déchire son sein, il ajoute: « Quand on le reçoit pour la défense de l'innocence et de la religion, cela ne fait pas de mal. » Mais cet effort subit et violent, joint à celui

qu'il a fait pour parler, fait couler son sang avec une nouvelle abondance, et épuise le peu de forces qui lui reste ; ses lèvres pâles murmurent un dernier adieu et se ferment pour jamais. Ses yeux ne verront plus ce jour moins pur que son cœur ; ses mains refroidies tombent sans mouvement, son sang glacé s'arrête, les larmes de la reconnaissance et de l'amitié n'arrosent plus qu'un corps inanimé, et l'âme d'un héros a disparu.

La princesse enveloppe sa tête dans un voile de deuil, et pousse de déchirans soupirs : tant de maux vont briser son cœur. Cependant elle rappelle quelques forces, afin de pouvoir honorer les restes du grand homme dont elle a causé la mort : on l'a couché sur un lit funèbre, construit à la hâte avec les drapeaux et les lances que son bras a enlevés aux infidèles dans ce dernier combat : sa tête superbe, à laquelle le trépas a laissé toute sa beauté, est penchée languissamment, et il semble que sa chevelure d'ébène brille avec plus d'éclat sur son front pâle et glacé. Tous les chevaliers, la conte-

nance morne, l'œil humide, la lance renversée, pleurent une perte irréparable, et un chef qui laisse Malek Adhel sans égal sur la terre. Suivie de toutes ses femmes, la princesse s'approche de la couche du héros, répand sur ses cheveux de précieux parfums, les couronne de fleurs, et jette sur sa froide dépouille un crêpe noir qu'elle inonde de larmes; puis, à genoux près du lit, avec toute sa suite, elle chante un de ces saints cantiques qui semblent destinés à accompagner l'âme des mortels du séjour de la terre à celui du ciel, d'où le concert des anges la reçoit et la conduit au pied du trône de l'Éternel.

Après avoir employé le reste du jour à lui rendre de lugubres honneurs, les chevaliers reprennent le lendemain la route de Ptolémaïs; ils approchent du camp, et s'en approchent avec tristesse; car s'ils reviennent avec la princesse d'Angleterre, ils ne ramènent point celui qui l'a délivrée; et si Richard va les bénir pour le retour de sa sœur, les cris de Philippe-Auguste vont les poursuivre et leur

demander sans cesse : Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait de mon héros?

Bientôt du camp des croisés on a reconnu la brillante devise qui éclate sur le bouclier des chevaliers de la vierge : Richard et Lusignan se précipitent à leur rencontre, Philippe-Auguste les suit; Bérengère gémit de ce que la dignité de son sexe et de son rang ne lui permet pas de les accompagner, et de savoir un moment plus tôt si elle va retrouver sa sœur. L'archevêque de Tyr, au pied des autels, attend avec une pieuse impatience l'instant qui lui apprendra s'il faut qu'il offre à Dieu sa résignation sur l'absence de Mathilde, ou des bénédictions sur son retour.

Enguerrand de Fiennes est le premier chevalier que les deux rois rencontrent; son maintien triste et abattu les fait tressaillir; Richard s'écrie : « Les infidèles ont retenu ma sœur? — La princesse d'Angleterre revient avec nous, répondit Enguerrand; dans peu d'instans elle sera entre les bras de son frère. — Comment! elle vous suit, s'écrie

Lusignan ; vous avez enlevé cette glorieuse proie des chaînes de l'impie, et la plus profonde douleur est empreinte sur votre front ! » Enguerrand se tut et baissa vers la terre des regards pleins de tristesse. Les deux rois, étonnés de ce silence, le gardèrent aussi, n'osant interroger le guerrier sur un malheur dont ils pressentaient assez l'étendue, puisque la joie du retour de Mathilde ne le faisait pas oublier ; cependant ils cherchaient en eux-mêmes quel était l'événement le plus fatal aux chrétiens, et n'ayant plus à redouter la prise de Jérusalem, ils pensèrent à la mort de Montmorency. Cette crainte les frappa tous deux à la fois ; elle fit pâlir l'intrépide Richard, et jeta dans son âme un sentiment qui lui était inconnu, car il ressemblait à l'effroi. Lusignan, jaloux de toute gloire qui surpassait la sienne, devait être moins affecté de cette perte, et conserva la force de prononcer le grand nom de Montmorency : Enguerrand mit un genou en terre, d'une main montra le cercueil qui s'avançait, et de l'autre le ciel. Richard

demeura immobile ; en vain il commençait à distinguer la litière de sa sœur, il ne s'en approchait pas, ne se sentant plus, dans un pareil moment, le courage d'être heureux ; mais en apercevant Philippe-Auguste, il s'écria : « Ah ! sire, était-ce avec des larmes que je devais vous annoncer l'arrivée de ma sœur ? Assurément elle m'est bien chère, mais je n'aurais pas payé son retour ce qu'il nous coûte. » Philippe-Auguste aperçoit au même instant la jeune Mathilde qui s'avance lentement vers son frère, et un peu plus loin, un cercueil recouvert d'un drap mortuaire aux armes des Montmorency : il se trouble, il frémit ; sa douleur est trop grande pour lui permettre de saluer la princesse ; il oublie qu'elle est femme, il ne voit point qu'elle est belle, il ne sent que la mort de son ami ; et, sans songer à s'excuser, il va cacher dans sa tente et ses regrets et ses larmes. Mathilde reçoit avec tristesse les embrassemens de son frère, qui n'ose la serrer dans ses bras qu'en soupirant. Ce cercueil du plus grand des héros semble ne la suivre que pour

effacer par des larmes la joie de son retour; elle entre dans le camp, traînant après elle le deuil et la mort, et ne rencontre que des cœurs abattus et des regards affligés qui n'osent même admirer l'éclat de sa beauté, en voyant à ses côtés la fin de tout ce qui brille le plus sur la terre, et tout ce qui reste de la gloire.

Le lendemain on célébra en grande pompe les obsèques de l'infortuné Montmorency; les diverses nations assemblées dans le camp y assistèrent en cérémonie; toutes avaient paré leurs drapeaux d'un signe de deuil. Mais on en voyait une qui ne ressemblait point aux autres, et c'était plus encore à l'abattement de leur contenance et à la profonde tristesse de leur visage, qu'à la glorieuse enseigne des lis qui flottait sur leurs têtes, qu'on reconnaissait les Français; ils pleuraient dans Montmorency, non-seulement un héros enlevé à la fleur de son âge, dont la valeur était le plus ferme appui de la foi, mais un héros dont la gloire rejaillissait sur eux, et donnait à leur nation une

prépondérance qu'elle allait perdre avec lui ; ils marchaient lentement, traînant leurs piques renversées, tandis qu'à leur tête, Philippe-Auguste, enseveli dans de profondes pensées, se préparait déjà à quitter cette terre malheureuse qui venait d'engloutir l'objet de ses plus chères espérances, et dont les exploits naissans avaient déjà jeté tant d'éclat sur son règne.

Mathilde parut à cette fête funèbre : elle avait quitté ses habits religieux pour revêtir une longue robe de deuil ; un voile de gaze noire couvrait sa tête, et ses cheveux blonds paraissaient à travers le tissu transparent, semblable à un réseau d'or : pâle, triste et timide, mais plus belle par sa pâleur, sa tristesse et sa timidité, on s'étonnait de voir une beauté si jeune verser déjà tant de larmes, et on l'eût prise pour la fleur du matin sur laquelle, aux plus beaux jours du plus beau printemps, l'aurore vient de verser tous ses pleurs.

Les vieux chevaliers admiraient, dans la mélancolie de ses regards, une sorte de pu-

reté qui attirait leurs respects; les jeunes sentaient leur cœur troublé par le mélange de sensibilité qu'ils croyaient y apercevoir : ils commençaient à aimer près de ce tombeau où tout finissait; près de ce tombeau qui venait d'engloutir tant de gloire, de jeunesse et de beauté; ils se jetaient dans l'avenir, et s'y livraient à de tendres espérances. La mort, toute grave, toute solennelle qu'elle est, ne repousse donc pas l'amour, et il sait venir se placer jusque sur un cercueil : enfant de la mélancolie bien plus que de la joie, jamais ses feux ne sont plus ardens que quand il les allume dans des yeux noyés de pleurs; et ce n'est que nourri par la tristesse qu'il peut être éternel. Ainsi l'amour, cette première des félicités humaines, a besoin, pour être durable, que la douleur lui prête ses larmes; le plaisir le dissipe, le rend léger comme lui, remplace par de fugitives jouissances les longues et profondes émotions, et remplit l'âme d'un vide plus difficile à supporter que le malheur. O étrange penchant du cœur de l'homme, qui lui fait trouver

plus de douceur dans une situation où il jouit peu et où il espère beaucoup, que dans celle où, rassasié de biens, il n'a plus de vœux à former! Étrange penchant, en effet, s'il n'était la preuve de sa glorieuse destination. Jeté sur la terre pour exercer des vertus et en recueillir le fruit, il n'y doit trouver rien qui le fixe, qui le contente, qui lui suffise; car le secret de sa faiblesse et de ses misères, le mystère de ses passions et de sa conscience, et le but de sa vie entière, sont tous renfermés pour lui dans ce seul mot: *attends*.

Ce fut à une demi-lieue de Ptolémaïs, au pied d'une petite éminence et à l'entrée d'un bois de sycomores, que furent déposés les restes de Montmorency. On couvrit son tombeau des innombrables dépouilles de sa dernière victoire; et, à la vue de tant d'oriflammes, de boucliers et d'armures, enlevés aux infidèles par une seule main, et dans un seul combat, ceux qui savaient le mieux qu'il n'y avait rien d'impossible à la valeur de Montmorency, s'étonnaient encore et se deman-

daient entre eux : Comment a-t-il péri, celui qui pouvait ainsi renverser des armées ? Philippe-Auguste s'approcha de la tombe, baissa dessus la pointe de son épée, et dit : « Cher et brave Montmorency, je donnerais la moitié de mon royaume pour racheter ta vie, je donnerais l'autre pour venger ta mort : périssent les impies qui ont osé attenter à tes jours, qui n'ont triomphé de toi qu'en opposant toutes leurs forces à la seule force de ton bras ; que, jusqu'au dernier, tous servent d'expiation à tes mânes. O vous qui m'entourez, chrétiens de toutes nations, jurez avec moi de n'épargner aucun musulman ! Et vous, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde, qui était prosternée près du tombeau, vous qui ne pouvez faire que des vœux, mais dont les vœux doivent être accueillis par Dieu comme le sont ceux des anges, demandez-lui que sa foudre immole à votre libérateur ce que l'empire du croissant contient de plus grand et de plus illustre. — Sire, reprit la vierge en élevant vers lui ses yeux noyés de pleurs, il n'y eut

jamais d'âme plus belle et plus généreuse que celle de Montmorency; permettez-moi donc de ne pas former d'autres vœux que les siens, et de ne demander à Dieu que d'exaucer ceux que ce héros lui adresse en ce moment. » Elle dit, et le souvenir des dernières paroles de Montmorency en faveur de Malek Adhel, redouble son attendrissement, et donne un tel caractère de ferveur à ses prières, que Philippe-Auguste et presque tous les assistans ne doutent point qu'en regrettant Montmorency, elle ne regrette plus que le héros.

Le jour fuit, les rois se retirent, la foule rentre au camp et dans Ptolémaïs; les prêtres restent auprès du tombeau : la nuit n'interrompt ni leurs hymnes, ni leurs pleurs; la croix à la main, la religion console encore les froides dépouilles que le monde abandonne; elle ne se lassera point de gémir sur ceux qu'il va oublier; constante, invariable, elle demeure quand tout passe, brave le temps, survit aux sentimens fugitifs, aux vaines amitiés, et par

ce caractère auguste, se distingue de tout ce qui est humain, nous montre sa source, et nous apprend qu'au milieu des choses de la terre, seule elle n'est point de la terre.

CHAPITRE XXVIII.

Bérengère était impatiente de parler de son bienfaiteur, et d'apprendre de Mathilde si elle était toujours restée indifférente à son amour et insensible à ses vœux : elle ne tarda pas à l'interroger à cet égard. A peine eut-elle prononcé le nom de Malek Adhel, que l'émotion de la princesse fut visible ; mais elle se tut : la reine insista, et pour obtenir la confiance de sa sœur, lui montra un cœur où il y avait un peu trop d'indulgence ; car elle alla jusqu'à lui dire qu'il lui semblait qu'à sa place son choix serait fait. Mathilde rougit d'être si bien devinée, et peut-être aurait-elle avoué tous ses secrets à la reine, si elle n'avait craint qu'ils ne passassent jusqu'à Richard ; mais quoiqu'elle aimât et honorât son frère, elle le redoutait trop pour supporter la pensée qu'il devînt jamais le confident de sa faiblesse.

Après un assez long silence, les yeux baissés et le front rougissant, elle dit à la reine : « Depuis votre départ de Damiette, j'ai reçu de Malek Adhel des preuves d'une tendresse si pure, si délicate, si dévouée, qu'il faudrait que j'eusse un cœur bien ingrat, s'il n'en avait pas été touché; il l'a été beaucoup; mais l'a-t-il été trop, je n'en sais rien : Guillaume me l'apprendra sans doute, et ce n'est qu'après lui avoir parlé, ma sœur, que je pourrai être sûre que ma reconnaissance n'a pas été trop loin, et que je puis vous en parler sans rougir. »

O candeur de seize ans ! te voilà donc altérée, et déjà la funeste influence des passions vient de ternir ta pureté. Hélas ! la princesse le savait bien que sa reconnaissance avait été trop loin ; elle n'avait pas oublié la promesse si saintement jurée à Malek Adhel de n'être jamais qu'à lui : son choix était donc fixé en effet, et la reine ne se trompait pas? Comment oser lui dire surtout qu'elle n'avait deviné que la moitié de sa faiblesse, et que non-seulement son choix était fait,

mais que l'objet de son choix en était instruit ?

En considérant tout ce qu'elle aurait à avouer, la vierge commence à s'alarmer de ce qu'elle a fait. Quand on n'a à répondre qu'à soi, le sentiment qui nous domine trouve mille moyens de nous engager aux actions qu'il désire, de nous persuader même qu'elles n'ont rien de coupable; pour avoir un peu combattu, on croit avoir beaucoup fait, parce qu'on mesure bien plus le mérite du combat sur ses douleurs que sur sa durée; mais quand il faut montrer à des regards étrangers, et nos faibles efforts qui ne seront point jugés sur la peine qu'ils nous ont coûtée, et notre entraînement si rapide, qui ne sera point excusé par la force qui le détermina; quand enfin nous sommes sûrs qu'on ne regardera que le résultat de notre conduite et non les mouvemens qui l'ont ordonnée; alors ce résultat se montre à nous comme il sera considéré par les autres; le point d'où nous sommes partis et celui où nous sommes arrivés demeurent seuls; nous rejetons les nuances qui

les lient, et, épouvantés du chemin que nous avons fait, nous le sommes plus encore de l'avoir fait sans l'avoir vu.

Comment Mathilde se résoudra-t-elle jamais à se montrer aux yeux de l'archevêque de Tyr, si différente de ce qu'elle était en arrivant en Égypte, lui qui l'a vue alors, à l'aspect d'un musulman, saisie de ce saint effroi qu'une âme chrétienne éprouve pour l'œuvre du démon? Que dira-t-il en la sachant unie à ce même musulman, par les plus tendres liens que le ciel et la terre aient établis entre les hommes? Hélas! quand Malek Adhel, suppliant à ses pieds, la conjurait d'être à lui, elle croyait faire bien peu en ne donnant qu'une promesse; mais maintenant qu'il faut la révéler, elle commence à en sentir l'importance et la témérité. Sans doute, en se rappelant tous les détails du passé et les terribles scènes du désert, elle ne peut se trouver bien coupable; mais Guillaume ne verra ni ces détails, ni ces scènes, du moins il ne les verra pas avec le même cœur, et Mathilde sent bien que ce n'est que

dans son cœur qu'ils peuvent avoir une excuse. Cependant elle est si humble, elle craint si peu de s'accuser, elle écouterait les reproches avec tant de douceur, et se soumettrait aux pénitences avec tant de zèle, qu'il faut bien que ce ne soit pas l'orgueil qui arrête ses aveux. Ah! si elle pouvait être sûre que le premier ordre de l'archevêque ne fût pas de lui commander de bannir une chère pensée; si elle pouvait espérer qu'il lui permît de continuer à aimer; délivrée de cette crainte, aucune autre ne l'arrêterait; l'archevêque aurait déjà lu dans ce cœur; il saurait ce que Malek Adhel est pour elle, et, dût-il la blâmer, elle ne le fuirait plus; car, parler de son repentir, ce serait encore parler de son amour. Mais elle connaît la sévérité et la sagesse du prélat; elle sait qu'ennemi de toute faiblesse, il va poursuivre la sienne jusque dans les replis les plus cachés de son âme, et lui défendre peut-être jusqu'au plaisir de pleurer sur elle. Habituée à se soumettre à ses ordres, elle ne sait point comment elle y pourrait résister; mais

s'il lui commandait d'étouffer sa tendresse, elle sait moins encore comment elle y pourrait obéir. Tourmentée par cette incertitude, elle évite les occasions de se trouver seule avec Guillaume, et écarte toujours, en dépit des inquiétudes de sa conscience, un entretien qu'il semble chercher toujours; pour y mieux réussir, elle vit moins retirée, se montre plus souvent dans le monde, et ne quitte presque jamais la reine.

Depuis que Bérengère était revenue au camp, elle y avait tenu une cour brillante et nombreuse, où tout ce qu'il y avait de plus illustre, parmi les rois et les chevaliers, se faisait un honneur d'être admis; c'est là que parut Mathilde, et dès lors les beautés qui en étaient l'ornement ne furent plus que des beautés ordinaires: Mathilde éclipsa tout, et réunit tous les hommages.

Ce n'était plus cette vierge sévère qui se cachait aux hommes et fuyait leurs regards: j'ai dit le motif secret qui l'éloignait de la solitude, et cette différence de conduite fit naître l'idée qu'elle pourrait renoncer à la

vie religieuse ; d'ailleurs, le sentiment qu'elle portait dans son cœur donnant à son maintien quelque chose de plus touchant, et à son regard quelque chose de plus doux, le respect qu'elle avait inspiré jadis par l'austérité de ses manières, fit place à des mouvemens plus vifs. On ne vit plus en elle une sainte destinée pour le ciel, mais une femme créée pour le bonheur et l'ornement du monde, et enfin on osa l'aimer, parce qu'on pressentit qu'elle pouvait s'attendrir.

Le roi de Naples, Boémont d'Antioche, Raymond de Tripoli, le duc d'Athènes, et par-dessus tout, le roi de Jérusalem, se consumaient en soins pour attirer ses regards. Les travaux de la guerre les laissaient-ils respirer un moment, le camp retentissait aussitôt du bruit des tournois et des joûtes, dont la princesse d'Angleterre était l'unique objet ; et tous ces nobles rivaux ne désiraient la victoire que pour recevoir d'une si belle main le prix de leur vaillance et de leurs exploits. Mais au milieu de tant d'hommages, Mathilde n'en distinguait aucun ; indifférente

aux plaisirs dont elle était entourée, comme aux vœux qu'on lui prodiguait, elle portait partout une tristesse que rien ne pouvait dissiper, et ne paraissait se plaire qu'auprès du vieux comte Hugues de Tibériade. Hugues avait été plusieurs années prisonnier à la cour de Saladin; il connaissait Malek Adhel; c'était de sa main que ce prince avait chaussé les éperons et avait été armé chevalier; Hugues le chérissait pour sa valeur, sa générosité, et pour toutes les vertus qui faisaient de lui un prince accompli. Il lui devait sa liberté, celle de sa nombreuse famille, ses trésors, que Malek Adhel lui avait fait rendre : aussi ne parlait-il jamais de son bienfaiteur qu'avec un feu et un enthousiasme qui expliquent assez le plaisir que Mathilde trouvait à l'entendre. La même cause qui lui faisait goûter les entretiens du comte Hugues, était celle qui l'engageait à assister à presque tous les tournois. Là, le nom de Malek Adhel était souvent répété; car les Sarrasins, accoutumés à voir les chrétiens de près dans les escarmouches,

s'approchaient d'eux sans crainte dans les momens de trève, et souvent même s'exerçaient avec eux dans les joûtes données sous les murs de Ptolémaïs : les deux champions entrés en lice n'en venaient aux mains qu'après s'être harangués l'un l'autre ; le vaincu était fait prisonnier de guerre ou racheté, et enfin la familiarité était telle que les chrétiens dansaient souvent au son des instrumens arabes, et chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins. Cette extrême liberté fournissait à la princèsse de fréquentes occasions d'entretenir les infidèles, et elle les saisissait avec empressement, espérant apprendre par eux quelques nouvelles de Malek Adhel ; mais ses espérances étaient toujours déçues, et tous les musulmans qu'elle interrogeait, moins inquiets qu'elle sur le sort du prince, n'en étaient pas plus instruits.

Un jour cependant, à une des plus brillantes fêtes qui eussent encore été données depuis son retour, se présente tout à coup à l'entrée du camp un Arabe, monté sur un

cheval superbe ; sa contenance est haute et fière, et la visière de son casque est baissée. Il propose de briser une lance contre les deux premiers champions qui voudront lui faire cet honneur, et ne demande pour prix de sa victoire, que la permission de saluer la princesse d'Angleterre, et de s'éloigner ensuite sans être connu. On accepte. Mathilde est priée de choisir parmi les chrétiens ceux qui combattront l'infidèle : un instinct secret lui fait nommer les plus faibles guerriers, et à sa voix le prince de Galilée et le comte de Jaffa viennent de descendre dans l'arène. L'Arabe fournit sa carrière, revient sur eux, brise la lance du premier sans être ébranlé, renverse l'autre, et s'approche, en caracolant, du balcon où Mathilde est assise, et où elle contient avec peine l'émotion de son cœur, qui palpite à la vue de cet inconnu, comme s'il pressentait de quelle part il lui est envoyé. Lusignan, debout auprès d'elle, s'indigne de la facile victoire de l'Arabe, et se dispose à l'aller combattre à son tour ; mais la princesse le retient : « Sire, lui dit-

elle, les conditions du combat ont été remplies, ce serait les changer que de proposer une nouvelle course, et l'honneur ne le permet pas. » Lusignan s'arrête, impatient d'être arrêté, et surtout de l'être par la princesse ; cependant tous les témoins se rangent de l'opinion de Mathilde, et décident que le vainqueur doit obtenir le prix de son triomphe. L'Arabe remet alors les rênes de son coursier aux écuyers du camp, puis, montant les degrés qui conduisent au balcon de Mathilde, il met un genou à terre, s'incline profondément, baise le bas de sa robe, et en se relevant, il lui dit à voix basse : « Malek Adhel a vaincu l'armée de Saladin au Caire, il est à présent à Césarée ; c'est lui qui m'envoie près de vous, il ne pouvait vivre dans l'incertitude où il était sur votre sort ; je suis Kaled. » A ces mots la vierge rougit, se trouble ; elle veut parler, la voix lui manque ; et l'Arabe est déjà bien loin avant qu'elle ait rappelé ses esprits. La joie de ce qu'elle vient d'apprendre, le regret de n'avoir rien répondu, l'agitent si violem-

ment, que tous les regards se fixent sur elle. La reine sourit et lui prend la main ; l'archevêque de Tyr l'embarrasse de son œil pénétrant et sévère ; Richard l'interroge : « Ma sœur, lui dit-il, cet infidèle vous a-t-il appris son nom ? — S'il l'avait fait, sire, reprit-elle dans une confusion inexprimable, et qu'il m'eût demandé le secret, me serait-il permis de vous le dire ? — Comme votre frère et votre roi, peut-être pourrais-je l'exiger, répondit Richard. — Mais comme le plus galant chevalier de la terre, vous ne l'exigerez pas, interrompit vivement Philippe-Auguste ; et qui pourrait ici s'étonner que la plus belle personne du monde reçoive les hommages de toutes les nations de l'univers ? » Richard sourit, et se retournant vers sa sœur, dont l'embarras augmentait de plus en plus, il lui dit : « Pourquoi rougir ainsi, Mathilde ? une telle timidité pouvait être convenable, lorsqu'en sortant de votre couvent, le monde et les hommes s'offraient à vous pour la première fois ; mais maintenant que vous avez traversé l'Océan et les déserts,

que les plus grands héros ont déposé leur liberté à vos pieds, que nos ennemis mêmes, vaincus par vos charmes, viennent vous porter leurs vœux jusque dans notre camp, et que le roi de France, en vous voyant si belle, trouve une excuse à leur témérité, il faut prendre un peu plus d'assurance, et savoir mieux soutenir les regards que vous savez si bien attirer. »

Ce discours n'était pas fait pour diminuer le trouble de Mathilde; hors d'état de répondre à son frère, elle jetait sur la reine un œil suppliant, qui la conjurait de vouloir bien venir à son secours. Bérengère l'entendit, et se levant aussitôt, elle déclara qu'elle allait se retirer; la princesse lui serra la main et se hâta de la suivre. Lusignan demande à Richard la permission de les accompagner jusqu'aux chars qui doivent les reconduire à Ptolémaïs; il l'obtient sans peine, et, présentant aussitôt son bras à la princesse, il lui dit tout bas : « A présent, madame, que les conditions du combat ont été remplies, ne puis-je, sans blesser les lois de l'honneur,

et sans risquer de vous déplaire, attaquer l'heureux inconnu dont j'envie bien moins la victoire que l'intérêt qu'il a paru vous inspirer? — Sire, reprit la princesse avec un peu de fierté, mon frère lui-même n'a pas osé dire que j'eusse marqué de l'intérêt, il n'a parlé que de mon embarras; quant au chevalier inconnu si vous pouvez l'atteindre, je n'ai aucun droit de vous empêcher de le combattre. — Je l'atteindrai, madame, et j'en triompherai, fût-ce Malek Adhel lui-même. » Mathilde le regarda d'un air de doute; et il ajouta avec un accent irrité : « Votre altesse le croirait-elle donc invincible? — Mais il me semble, reprit-elle en souriant, que, jusqu'à ce jour, c'est le seul reproche que les chrétiens aient trouvé à lui faire. »

En achevant ces mots, elle monta dans le char de la reine. Lusignan, resté seul, réfléchit au ton dont elle avait prononcé le nom de Malek Adhel, et dès ce moment il commença à craindre que la mort de Montmorency ne l'eût pas délivré du plus redou-

table de ses rivaux : l'amour et l'ambition lui faisaient également désirer la main de Mathilde, et avec leurs forces réunies, il n'y avait point d'excès où ces deux passions ne pussent le porter. Richard l'aimait beaucoup, et il lui avait promis de soutenir ses droits ; mais ce n'était point assez, il fallait que Richard l'aimât au point de forcer sa sœur à s'unir à lui, parce qu'alors, devenant personnellement intéressé à sa cause, il braverait tous les obstacles pour rendre le trône de Jérusalem à celui qu'il aurait nommé son frère. Lusignan sent bien que hors cette alliance, il n'y a pour lui aucun moyen de reconquérir son royaume, et il frémit à l'idée des propositions qui ont été faites à Malek Adhel. On a beaucoup parlé de son amour pour Mathilde ; s'il était vrai qu'elle en eût été touchée, s'il était vrai qu'elle eût éclairé ses erreurs, et que ce fût elle qu'il demandât pour prix de sa conversion et du secours de ses armes, Richard la refuserait-il ? Il ne se dissimule pas que cette alliance serait un inestimable avantage pour la chrétienté,

mais elle serait la mort de toutes ses espérances, et dès lors il ne la regarde que comme le plus grand des malheurs. Ainsi dévoré par ses inquiétudes, il se promène sombre et pensif sur le bord de la mer, cherchant par quels moyens il pourra gagner Richard, et il ne rejette aucun de ceux qui peuvent l'amener à son but. Il ne parle point de sa tristesse au roi d'Angleterre; il laisse à ses regards le soin de la peindre, et affecte même de fuir le monde et ses fêtes, pour s'ensevelir dans des lieux sombres et cachés. Richard s'inquiète de ce changement; il va au devant de son frère d'armes, il lui reproche son silence : « Mon ami est malheureux, lui dit-il, et mon ami me fuit. » Lusignan soupire, et lui fait entendre que la délicatesse ne lui permet pas de découvrir sa peine à celui seul qui pourrait seul la faire cesser. Le brave Richard exige un aveu sincère, et Lusignan, comme vaincu par la puissance de l'amitié, nomme Mathilde, et tombe aux pieds du roi. « Viens dans mes bras, mon frère, s'écrie Richard; depuis

long-temps mon cœur t'avait donné ce titre; la main de ma sœur le confirmera.—Auguste monarque, répond Lusignan, vous dont le grand cœur est incapable de faiblesse, comprendrez-vous la faiblesse du mien? Je vous dois tout; c'est vous qui m'avez fait triompher d'un orgueilleux rival; c'est vous qui me rendrez mon royaume; mais, si à tant de dons vous ne joignez la main de Mathilde, abandonnez-moi, car la gloire et mon royaume ne me consoleraient pas de la perte de ce bien-là. » A ces mots, Richard l'interrompt avec une brusque franchise, lui reprochant le doute qu'il paraît avoir sur la sincérité de son amitié, et s'engage, avant l'année révolue, à le rendre maître de Jérusalem et de Mathilde. Le cœur de Lusignan est gonflé de joie; il reçoit le serment du roi; cependant il lui dit : « Vous qui pouvez tout, illustre monarque, pouvez-vous disposer du cœur de la princesse?—S'il est demeuré libre, reprend Richard, elle me le laissera diriger, et je crois être sûr qu'il n'a été encore touché par personne. — Dans

l'âme d'une vierge, des secrets de cette nature sont cachés si avant, repartit Lusignan, qu'il est bien difficile de les pénétrer. » Richard lui promit d'y parvenir, et ne crut pas lui promettre beaucoup; car, habitué comme il l'était à voir tout plier devant lui, il lui semblait qu'aussitôt qu'il l'aurait ordonné, Mathilde lui dévoilerait toutes ses pensées.

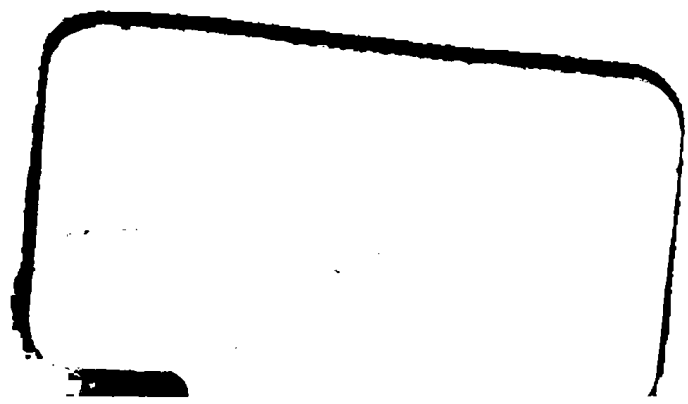
Le jour même de cette conversation, Richard se trouvant seul chez la princesse, avec la reine et l'archevêque de Tyr, lui parla en ces termes.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

	Pag.
CHAP. XIII.	1
CHAP. XIV.	33
CHAP. XV.	53
CHAP. XVI.	72
CHAP. XVII.	79
CHAP. XVIII.	103
CHAP. XIX.	121
CHAP. XX.	143
CHAP. XXI.	160
CHAP. XXII.	177
CHAP. XXIII.	208
CHAP. XXIV.	220
CHAP. XXV.	245
CHAP. XXVI.	254
CHAP. XXVII.	274
CHAP. XXVIII.	299

FIN DE LA TABLE.